

Prix : **95** centimes

---

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

*Français et Étrangers*

---

HOMÈRE

---

# L'ILIADÉ

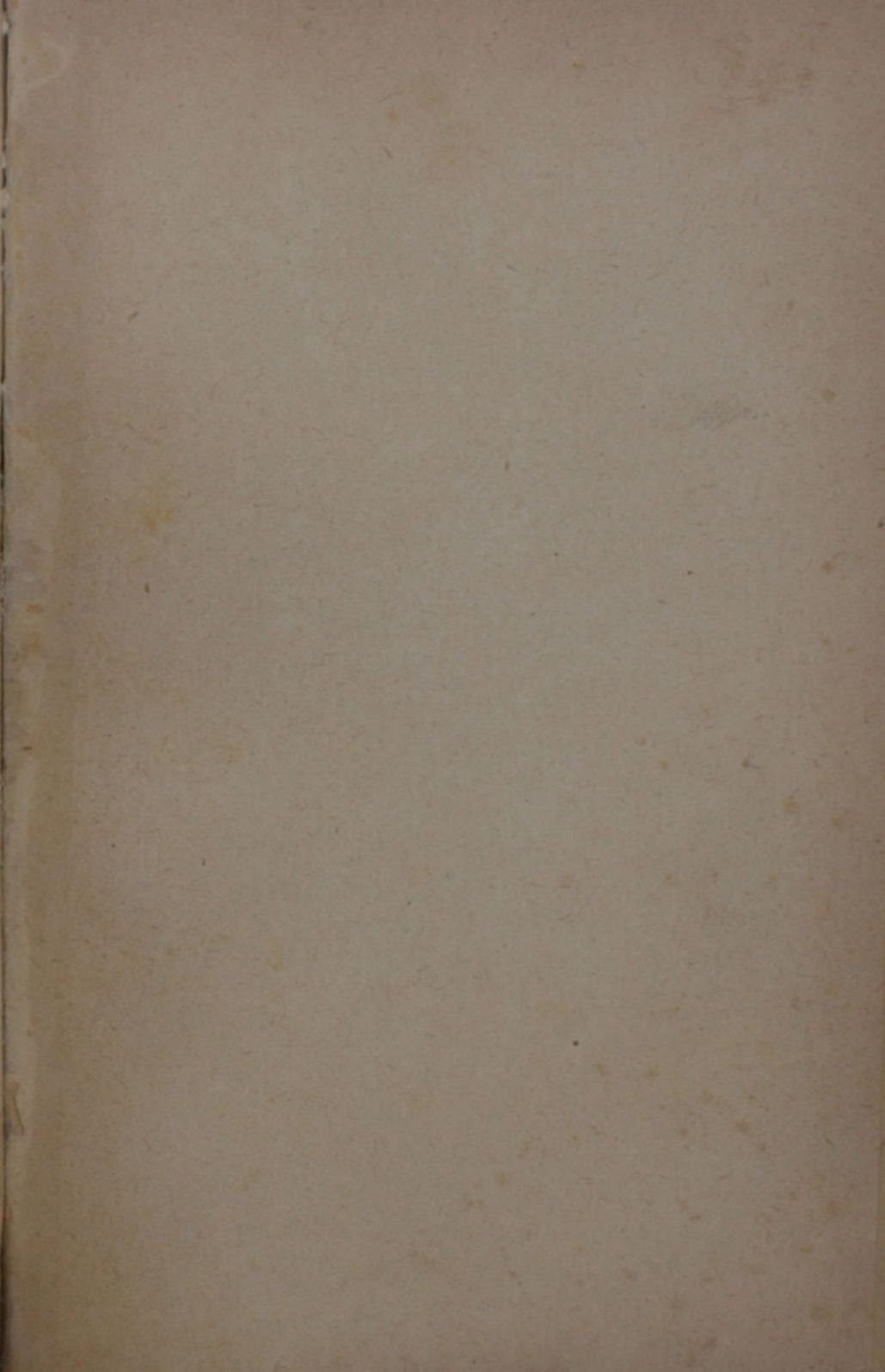


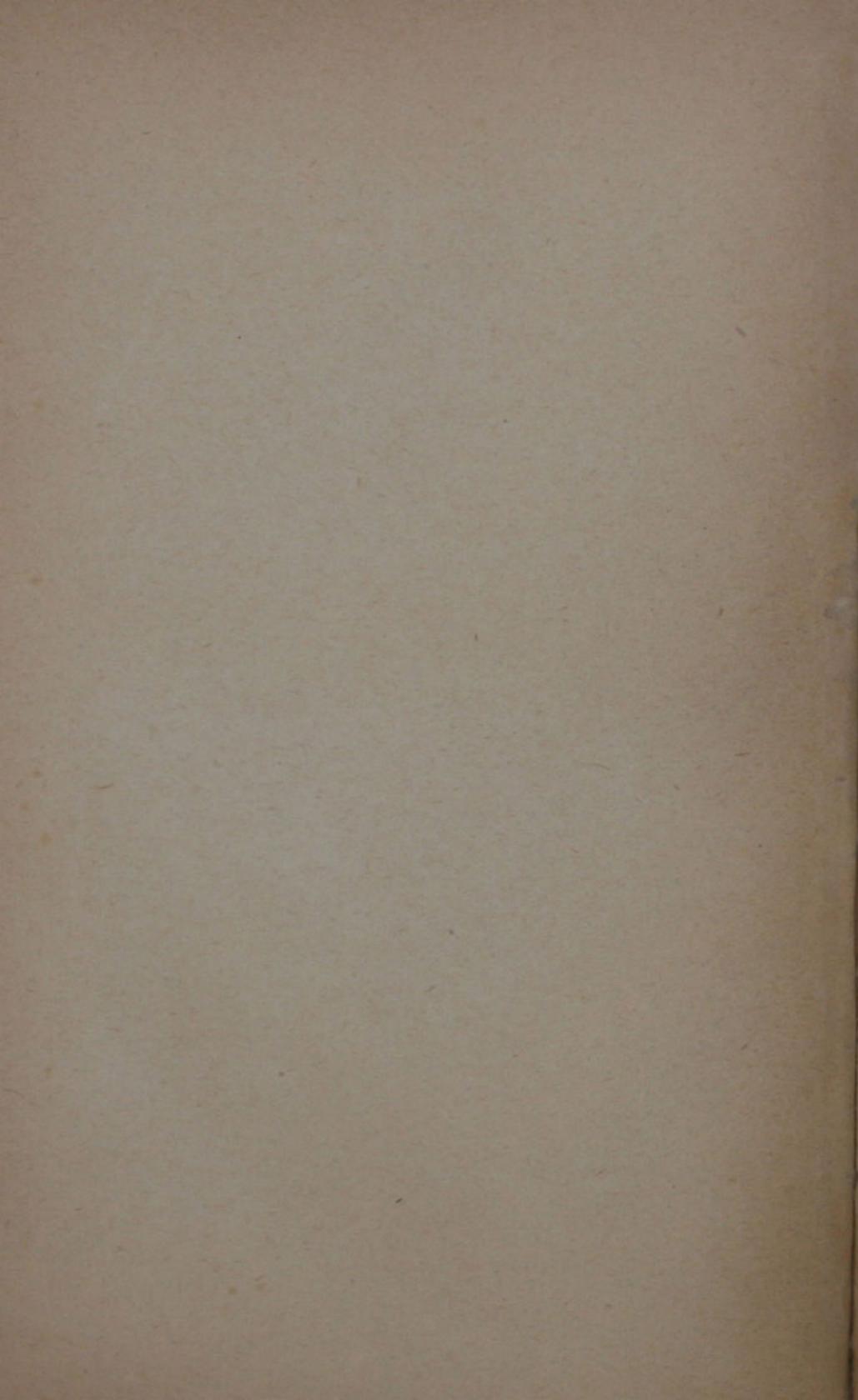
PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26







L'ILIADÉ

---

8432-5-10. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET C<sup>ie</sup>.

---

HOMÈRE

—

L'ILIADÉ



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

—

*Tous droits réservés*



## NOTICE SUR HOMÈRE

---

Homère est le plus ancien et le plus illustre des poètes; les données les plus contradictoires ont cours sur sa vie, et on a été même jusqu'à nier son existence. Néanmoins on peut croire qu'il vivait vers la fin du Xe siècle avant J.-C. Sept villes se disputent l'honneur de sa naissance et la version la plus commune de son existence est qu'il est né à Smyrne; sa mère Crithéis, originaire de Cyme, séduite, aurait fui sa ville natale et donné le jour à Homère sur les bords du Méléès d'où le nom de Mélésigène que porta son fils avant que la tradition lui ait donné celui d'Homère.

Phémios, pauvre maître d'école de Smyrne, recueillit la mère et l'enfant dont il devint le père adoptif et à qui il donna les premières leçons.

Quand il fut plus âgé, Homère s'embarqua avec un patron le navire nommé Mentès et visita ainsi l'Égypte, l'Espagne, l'Italie, la Grèce et les Iles.

Devenu aveugle, ce qui lui donna son nom, Homère signifiant aveugle dans le dialecte de Cyme, il dut errer de ville en ville, mendiant son pain; enfin il se fixa dans l'île de Chios où il se maria.

Au milieu de l'aisance et du bonheur domestique, une ennommée qui commençait à devenir considérable entourait le vieux poète; cependant il quitta encore son foyer et voulut visiter une dernière fois la Grèce. Mais, pendant le voyage, dans le golfe d'Athènes, se sentant défaillir, il se fit descendre



## NOTICE SUR HOMÈRE

---

Homère est le plus ancien et le plus illustre des poètes; les données les plus contradictoires ont cours sur sa vie, et on a été même jusqu'à nier son existence. Néanmoins on peut croire qu'il vivait vers la fin du X<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Sept villes se disputent l'honneur de sa naissance et la version la plus commune de son existence est qu'il est né à Smyrne; sa mère Crithéis, originaire de Cyme, séduite, aurait fui sa ville natale et donné le jour à Homère sur les bords du Mèlès d'où le nom de Mèlésigène que porta son fils avant que la tradition lui ait donné celui d'Homère.

Phémios, pauvre maître d'école de Smyrne, recueillit la mère et l'enfant dont il devint le père adoptif et à qui il donna les premières leçons.

Quand il fut plus âgé, Homère s'embarqua avec un patron de navire nommé Mentès et visita ainsi l'Égypte, l'Espagne, l'Italie, la Grèce et les Iles.

Devenu aveugle, ce qui lui donna son nom, Homère signifiant aveugle dans le dialecte de Cyme, il dut errer de ville en ville, mendiant son pain; enfin il se fixa dans l'île de Chio où il se maria.

Au milieu de l'aisance et du bonheur domestique, une renommée qui commençait à devenir considérable entourait le vieux poète; cependant il quitta encore son foyer et voulut visiter une dernière fois la Grèce. Mais, pendant le voyage, dans le golfe d'Athènes, se sentant défaillir, il se fit descendre

*sur le rivage de la petite île d'Ios où il mourut au milieu des bergers et des pêcheurs.*

*L'authenticité des poèmes d'Homère, qui comprennent l'Iliade et l'Odyssée, a donné lieu à de nombreuses critiques. On a prétendu que les poèmes homériques n'étaient qu'une série de récits et de chants légendaires, composés par divers poètes, à une époque où l'écriture était inconnue, et remaniés plus tard à une époque littéraire. Cette opinion ingénieuse s'accorde cependant assez mal avec la grandeur poétique qui règne dans toute l'œuvre et qui ne peut être que la conception d'un seul génie.*

---

# L'ILIADE

---

## CHANT PREMIER

Muse, chante la colère d'Achille, fils de Pélée<sup>1</sup> ; cette colère inflexible qui causa tant de malheurs aux Grecs, qui précipita dans les enfers les âmes généreuses de tant de héros, et livra leurs corps en proie aux chiens dévorants et aux vautours. Ainsi s'accomplit la volonté de Jupiter, depuis le moment où se divisèrent, par une querelle fatale, Agamemnon roi des hommes, et Achille descendant des dieux.

Qui d'entre les immortels excita cette discorde ? Le fils de Latone et de Jupiter. Courroucé contre le roi, il répandit une horrible contagion dans l'armée : de tous côtés tombaient les soldats expirants. Atride avait outragé le sacrificateur Chrysès, qui s'était rendu près des vaisseaux des Grecs pour dégager sa fille des liens de l'esclavage. Il apportait une immense rançon, et tenait dans ses mains le sceptre d'or et les bandelettes sacrées<sup>2</sup> d'Apollon, qui lance au loin les traits ; il implorait tous les Grecs, et surtout les deux Atrides, chefs de l'armée.

Atrides, et vous, Grecs belliqueux, puissent les dieux, habitants des palais de l'Olympe, renverser par vos mains la ville de Priam, et vous ramener heureusement dans vos demeures ! Rendez-moi une fille chérie, et recevez cette rançon, si vous craignez le fils de Jupiter, Apollon, qui lance les traits du haut des cieux.

1. Ces épithètes, que nous retrouvons aussi dans les écrivains sacrés, étaient ou une marque de considération, ou servaient à distinguer les familles ; il faut peut-être aussi en chercher la source dans le respect que les anciens avaient pour leurs pères. Aujourd'hui encore subsiste en Russie l'usage de joindre, comme une marque de considération, le nom du père à celui du fils.

2. Elles entouraient le sceptre.

A ces mots tous les Grecs témoignent, par un murmure favorable, que l'on doit honorer le sacrificateur, et recevoir ses superbes dons. Mais Agamemnon sent au fond du cœur un violent courroux; il renvoie Chrysès avec fierté, et joint au refus la menace et l'insulte.

Vieillard, que je ne te rencontre plus auprès de ces vaisseaux : garde-toi d'y prolonger ton séjour, ou d'oser y reparaitre; le sceptre et les bandelettes sacrées de ton dieu seraient pour toi une vaine défense. Je ne te rendrai point ma captive<sup>1</sup>; elle vieillira dans mon palais, au sein d'Argos, loin de sa patrie; elle y ourdira la trame, et sera destinée à mon lit. Va, cesse de m'irriter, si tu veux rentrer dans Chryse.

Il dit. Le vieillard obéit, saisi de crainte. Il suivait en silence le rivage de la mer bruyante. Livré tout entier à sa douleur, il adresse de vives plaintes au fils de la blonde Latone.

Dieu qui tiens l'arc d'argent, protecteur de Chryse et de la divine Cilla, puissant roi de Ténédos, divinité de Sminthe, entends ma voix. Si jamais je couronnai ton temple de festons qui te furent agréables, si jamais je fis fumer sur tes autels la graisse des taureaux et des brebis, exauce aujourd'hui ma prière : Que les Grecs, frappés de tes traits vengeurs, paient chèrement mes larmes!

Telle fut sa prière, et Apollon l'entendit. Le cœur enflammé de colère, il descend du sommet de l'Olympe, portant sur son dos l'arc et le carquois rempli de traits : dans la course inégale du dieu courroucé, ses flèches retentissent sur ses épaules. Il s'avance semblable à la nuit. Il s'arrête non loin des vaisseaux, et lance un trait fatal; l'arc d'argent rend un son éclatant et terrible. Il atteint d'abord les mulets et les chiens agiles; mais bientôt, tournant la flèche mortelle contre les Grecs, il les frappe eux-mêmes : les bûchers nombreux ne cessent d'être allumés. Pendant neuf jours les traits du dieu volent sur l'armée.

Le dixième jour Achille convoque l'assemblée des Grecs : Junon lui en inspire le dessein, touchée vivement des calamités de son peuple. Ils s'assemblent; et dès qu'ils sont réunis, l'impétueux Achille se lève.

Atride, dit-il, c'est maintenant que je crains qu'errants encore sur les mers, nous ne soyons réduits à rentrer avec honte dans notre patrie, si cependant nous pouvons échapper à la mort; car la guerre et la contagion s'unissent pour

1. Agamemnon ne nomme pas ici Chryséis; c'est quelquefois le propre des passions de ne désigner que d'une manière imparfaite l'objet dont on est fortement occupé; on parle à demi-mot, parce qu'on se comprend assez, et qu'on sent plus qu'on ne parle.

dompter les Grecs. Mais consultons un augure, ou un sacrificateur, ou même un interprète des songes ; car les songes sont quelquefois envoyés par Jupiter : qu'il nous apprenne la cause de ce grand courroux d'Apollon ; s'il punit la transgression d'un vœu ou le refus de quelque hécatombe ; et si, daignant agréer un sacrifice de victimes choisies, il veut écarter loin de nous la contagion et la mort.

Il s'assied ; et Calchas, fils de Thestor, et le plus habile de tous les augures, se lève : il connaissait le présent, le passé, et l'avenir : instruit par Apollon, ses oracles ont conduit la flotte des Grecs au rivage de Troie. Plein d'ardeur pour leurs intérêts : O grand Achille, dit-il, prince chéri de Jupiter, tu m'ordonnes de révéler le crime dont Apollon poursuit la vengeance. Je parlerai ; mais promets, jure de me défendre et par tes discours et par ta valeur. Je prévois que je vais irriter un héros fort élevé au-dessus de nous et que la Grèce entière honore. Un monarque est trop puissant lorsqu'il se courrouce contre un inférieur. Si le jour même de l'offense il déguise sa colère sous un calme apparent, il la nourrit au fond de son cœur jusqu'à ce qu'il l'ait satisfaite. Considère donc, ô prince, si tu peux me garantir des fureurs du ressentiment.

Parle avec confiance, Calchas, lui répondit Achille, et prononce ton oracle. J'en atteste Apollon, que Jupiter chérit, et que tu implores quand tu nous dévoiles les secrets de l'avenir : nul d'entre les Grecs, tant que je vivrai et que mes yeux seront ouverts à la lumière, ne lèvera sur toi près de ces vaisseaux une main impie, dusses-tu accuser Agamemnon même, qui tient maintenant dans l'armée le rang le plus illustre.

Alors le sage augure s'enhardit. Apollon ne vous accuse, dit-il, ni d'être lents à remplir vos vœux, ni d'épargner le sang des victimes ; mais il venge son sacrificateur, qu'Agamemnon n'a pas craint d'outrager ; il ne lui a point rendu sa fille, et il a rejeté la rançon. Voilà la cause des malheurs qu'Apollon nous envoie, et de ceux qu'il nous enverra encore : car apprenez qu'il ne retirera point son bras qui appesantit sur nous le fléau de la contagion, si, sans recevoir ni rançon ni présent, l'on ne rend à un père chéri la jeune fille aux yeux d'ébène, et si l'on ne conduit jusque dans Chryse une hécatombe sacrée. Peut-être alors apaisons-nous le fils de Latone.

Ayant ainsi parlé, il s'assied. Le héros, fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, se lève saisi de trouble : son sein bouillonne d'une noire fureur ; ses yeux sont semblables à la flamme éclatante. Après avoir lancé de terribles regards sur Calchas : Augure sinistre, dit-il, non, tu ne m'as jamais

annoncé rien de satisfaisant ; tu te plais toujours à nous prédire des infortunes : jamais tu n'as dit une parole ni fait une action qui n'ait été funeste. Aujourd'hui encore, faisant parler les oracles au milieu des Grecs, tu prétends qu'Apolon nous accable de ce fléau, parce que j'ai refusé de recevoir la riche rançon de la jeune Chryséïs, et que je désire qu'elle me suive dans mon palais. Égale même à Clytemnestre, que j'épousai à la fleur de ses ans, elle ne lui est point inférieure pour la beauté, le port, l'esprit, et l'industrie de ses mains. Cependant, s'il le faut, je consens à la rendre : je ne balance point quand il s'agit du salut du peuple. Mais préparez-moi aussitôt un autre prix, afin que je ne sois pas le seul des Grecs sans récompense : rien ne serait moins digne de mon rang. Vous en êtes tous les témoins ; le prix qui m'appartient m'est enlevé.

Atride, toi le plus ambitieux et le plus intéressé de tous les mortels, repartit l'impétueux Achille, comment peux-tu exiger de la générosité des Grecs un nouveau prix ? Nous ne possédons plus en commun de nombreuses dépouilles ; nous avons distribué celles que nous avons remportées du sacquement des villes : veux-tu qu'on les rassemble pour un nouveau partage ? Renvoie cette captive, un dieu l'ordonne ; et nous te dédommagerons trois fois et plus encore, si jamais Jupiter nous permet de renverser les superbes murs d'Ilion.

Achille, égal aux dieux, répliqua le roi, quelque vaillant que tu sois, ne t'abuse point, tu ne pourras ni me persuader ni me surprendre. Prétends-tu conserver ta récompense, tandis qu'assis tranquillement je me laisserai dépouiller de la mienne ? Tu veux que je rende ma captive ! Que les magnanimes Grecs me donnent donc un autre prix d'une égale valeur. S'ils le refusent, j'irai moi-même enlever, ravir de force le tien, ou celui d'Ajax, ou celui d'Ulysse ; et ceux qui me verront frémiront d'une rage inutile. Mais renvoyons ce dessein à un autre temps. Lançons à la vaste mer un vaisseau léger, et, le couvrant de rameurs, plaçons-y une hécatombe, et faisons-y monter la belle Chryséïs. Qu'un de nos chefs soit à la tête de ce cortège ; que ce soit Ajax, ou Idoménée, ou le divin Ulysse, ou toi-même, Achille, le plus fier de tous les mortels : va, que tes sacrifices apaisent le dieu dont les traits sèment ici l'épouvante.

Alors le héros lui lançant des regards furieux : O mortel plein d'insolence ! ô cœur insatiable ! s'écrie-t-il, qui des Grecs se montrera désormais docile à tes ordres, pour se mettre en marche contre l'ennemi, ou pour l'attaquer ? Ce n'est point en haine des braves Troyens que je suis venu les combattre ; ils ne sont pas coupables envers moi. Jamais ils

ne me ravirent ni mes chevaux ni mes génisses ; jamais ils ne ravagèrent les fertiles moissons de l'heureuse Phthie : de nombreuses montagnes hérissées de forêts et la mer bruyante nous séparent. Mais, ô mortel audacieux ! c'est toi que nous avons suivi pour satisfaire tes désirs, pour rétablir, par la punition des Troyens, la gloire de Ménélas et la tienne, homme insolent : et tu n'en es point touché, tu n'en conçois que du mépris, et tu m'oses menacer de venir toi-même m'arracher le prix que je méritai par tant de combats, et que me donnèrent les fils de la Grèce ! Jamais, quand nous ravageons quelque ville ennemie, je ne reçois un prix égal au tien. C'est mon bras qui soutient le plus grand poids de la guerre : s'il se fait un partage des dépouilles, c'est à toi qu'on présente les prix les plus distingués ; moi, je me rends vers mes tentes avec une récompense légère que j'ai reçue sans murmure, après m'être fatigué dans les batailles. Mais je pars et vais dans Phthie ; il m'est beaucoup plus honorable de m'en retourner avec mes vaisseaux au sein de mes demeures. Je ne crois pas qu'après m'avoir déshonoré en ces lieux, tu t'enrichisses encore d'immenses dépouilles.

Fuis, dit Agamemnon, le roi des hommes ; fuis, si ton cœur n'aspire qu'à la fuite : je ne te supplie point de rester ici en ma faveur ; assez d'autres sont près de moi, qui s'intéresseront à ma gloire, et surtout j'ai l'appui du grand Jupiter. De tous les rois qu'il éleva<sup>1</sup>, tu m'es le plus odieux ; tu ne respirez toujours que discordes, que guerres, que combats. Si tu as tant de valeur, ne sont-ce pas les dieux qui te l'ont donnée ? Fuis en ton pays avec tes compagnons et tes vaisseaux, règne sur tes Phthiotes. Je ne fais aucun cas de toi ; peu m'importe que tu sois irrité, et je te brave encore par cette menace : Puisqu'Apollon m'enlève Chryséïs, que je renverrai sur un de mes vaisseaux, escortée de mes compagnons, j'irai moi-même arracher<sup>2</sup> de ta tente la belle Briséis, ce prix de ton courage. Tu sauras que je suis au-dessus de toi, et combien l'on doit craindre de s'égalier à moi et d'insulter à ma puissance.

Il dit. Achille frémit de fureur : il délibère dans son sein agité d'un courroux féroce s'il s'armera du glaive acéré suspendu à son flanc, pour écarter les amis du roi et pour

1. *Διοσπετών*, expression qui correspond à celles de l'Écriture, où les rois sont appelés dieux, ou fils du Très-Haut.

2. Comme il était permis au chef de choisir sa part du butin, et qu'Agamemnon était obligé de rendre ce qui lui était échu en partage, il avait un prétexte assez légitime pour menacer de faire un second choix.

l'immoler, ou s'il doit calmer et réprimer ce transport. Tandis que, flottant dans l'irrésolution, il tirait le glaive formidable, Minerve se précipite des cieus, envoyée par Junon, qui les chérit tous deux et s'intéresse à leur sort. Elle se tient derrière Achille; et, ne se montrant qu'à lui, elle saisit la blonde chevelure du héros. Achille, frappé de surprise, se retourne, et reconnaît Pallas, dont les yeux brillaient d'un éclat terrible. Fille de Jupiter, dit rapidement le guerrier, pourquoi viens-tu dans ces lieux? Est-ce pour me voir outrager par le fils d'Atrée? Mais, je te le déclare, et ce que je dis s'accomplira, il perdra dès l'instant le jour, victime de son insolence.

Je viens des cieus, répondit la déesse, pour apaiser ton courroux, si tu veux m'écouter. L'auguste Junon, qui vous chérit tous deux, m'ordonne de descendre sur la terre. Réprime cette fureur; qu'elle éclate en reproches, puisque tu ne pourras la vaincre; mais n'arme pas ta main de ton épée. Un jour (cette parole est infaillible) tu recevras, en réparation de cette insulte, les plus grands honneurs et les dons les plus superbes. Retiens donc ta colère, et obéis.

Déesse, dit le fier Achille, il faut respecter vos lois, quelque violent que soit mon courroux: la Sagesse l'ordonne. Quiconque obéit aux dieux est sûr d'en être écouté à son tour. Il dit; et, docile à l'ordre de Minerve, il porte sur la garde d'argent sa main guerrière, et repousse dans le fourreau le glaive terrible. La déesse revole vers l'Olympe, et rejoint au palais de Jupiter la troupe des immortels. Achille aussitôt, ne pouvant étouffer sa colère, adresse au fils d'Atrée ces paroles outrageantes:

O toi dont l'ivresse trouble la raison, qui as l'œil impudent du dogue, mais le cœur de la biche timide, non, tu n'eus jamais le courage de t'armer avec les troupes pour le combat, ni de te placer en embuscade avec les plus illustres chefs de l'armée; tu craindrais d'y trouver la mort. Il t'est sans doute plus facile de dépouiller de sa récompense dans le vaste camp des Grecs celui qui ose te contredire. Roi qui dévores tes peuples, si tu ne commandais à des lâches, ce serait là ta dernière insolence. Mais je te le déclare, et j'en fais un serment terrible, je jure par ce sceptre, qui, séparé de son tronc sur les montagnes, dépouillé par le fer de son feuillage, ne poussera plus de rameaux et ne fleurira plus, mais que portent maintenant dans leurs mains les juges de la Grèce, gardiens sacrés des lois de Jupiter, serment terrible pour toi; je jure qu'un jour tous les Grecs désireront la présence d'Achille: tu ne pourras, quoique pénétré de douleur, les secourir quand ils tomberont en foule expirants sous les coups du furieux Hector. Alors, livré à d'inutiles

remords, tu déchireras ton cœur, désespéré d'avoir couvert d'ignominie le plus vaillant des Grecs.

Ainsi parle Achille; et il jette à terre son sceptre brillant, et s'assied. Agamemnon, de son côté, frémissait de rage, quand se lève l'éloquent Nestor, orateur harmonieux des Pyliens, qu'il gouverne. Les paroles plus douces que le miel coulaient de ses lèvres. Déjà il a vu disparaître deux races qui naquirent et furent nourries avec lui dans l'heureuse Pylos, et maintenant il règne sur la troisième génération. C'est lui qui, s'intéressant au salut de l'armée, prend la parole.

Dieux immortels ! s'écrie-t-il, quel deuil va régner dans la Grèce ! que Priam, que ses fils vont se réjouir ! et combien les Troyens triompheront, si la renommée leur apprend les dissensions où vous vous livrez, vous, les plus sages et les plus vaillants des Grecs ! Mais écoutez mes avis, vous qui tous deux êtes plus jeunes que moi. J'ai autrefois vécu parmi des guerriers plus fameux que vous encore, et dans aucune occasion ils ne m'ont dédaigné. Non, jamais je n'ai vu ni ne verrai des hommes tels que Pirithoüs, Dryante chef des peuples, Cénéée, Exadius, le divin Polyphème, et le fils d'Égée, Thésée semblable aux immortels. C'étaient les plus vaillants hommes qu'ait nourris la terre : ils combattirent de formidables ennemis, les centaures, habitants des montagnes, et les exterminèrent par des coups terribles. C'est au milieu de ces hommes que j'ai vécu ; ils m'avaient appelé de la terre lointaine de Pylos ; et je combattais parmi eux selon mes forces. Nul d'entre les mortels qui couvrent maintenant la face de la terre n'eût osé mesurer avec eux son courage : cependant ils recevaient mes conseils, ils m'écoutaient. Vous donc aussi, puisqu'il est si utile d'écouter, montrez-vous dociles à ma voix. Agamemnon, quel que soit ton rang, n'enlève point la captive à ce chef ; laisse entre ses mains un prix que lui donnèrent les Grecs. Et toi, Achille, n'entre point en contestation avec le roi ; jamais roi que Jupiter décora du sceptre et combla d'honneurs ne jouit d'une semblable gloire. Si tu es vaillant, et si tu as pour mère une déesse, il a plus de pouvoir et règne sur un grand nombre de peuples. Agamemnon, calme ce transport ; et je vais prier Achille de se modérer : il est, tu le sais, pour tous les Grecs un puissant rempart dans les funestes champs de la guerre.

Oui, vieillard, répond Atride, tu n'as rien dit qui ne soit conforme à l'équité : mais cet homme veut être au-dessus de tous les Grecs ; il veut les gouverner tous, régner sur tous, prescrire des lois à tous ; ce que certainement il n'exécutera pas. Si les dieux ont fait de lui un guerrier,

croit-il tenir d'eux le droit de proférer des paroles outrageantes?

Je serais, interrompit Achille, le plus rampant, le plus vil de tous les mortels, si je te cédaï en toute occasion, et à chaque mot qui sort de ta bouche. Impose ces lois à d'autres, non à moi; car je ne me sens pas disposé à t'obéir. Je n'ajoute plus qu'une parole, grave-la dans ton cœur. Mon bras ne combattra point pour cette captive, ni contre toi, ni contre quelque autre, puisque vous me dépouillez de vos dons. Quant aux autres biens que je possède près de mes vaisseaux, tu ne pourras les ravir malgré moi: ose le tenter, afin que les Grecs en voient les suites; à l'instant ton sang coulera le long de ma lance.

Après ces violents débats, ils se lèvent et rompent l'assemblée. Achille se rend vers ses tentes, accompagné de Patrocle et des siens. Cependant Agamemnon fait lancer à la mer un vaisseau rapide, il y envoie vingt rameurs, il y fait monter l'hécatombe, et conduisant la belle Chrysis, il la place dans le navire; le prudent Ulysse y entre, comme chef de l'ambassade. S'étant embarqués, ils fendaient les plaines liquides. Agamemnon ordonne aussitôt aux peuples de se purifier; ils se purifient, et jettent l'eau lustrale dans la mer. Ils immolent au dieu du jour des hécatombes choisies de taureaux et de chèvres, près de la rive de l'indomptable Océan: la graisse des victimes s'élève jusqu'au ciel en tourbillons de fumée.

Pendant que l'armée s'occupait de ces soins, Agamemnon, n'oubliant pas la menace qu'il venait d'adresser au fils de Pélée, appelle Talhybius et Eurybate, ses hérauts et ses ministres fidèles. Allez, leur dit-il, dans la tente d'Achille; et saisissant la jeune Briséis, amenez-la dans ces lieux. S'il refuse de la livrer, j'irai l'enlever moi-même, accompagné d'une troupe nombreuse, insulte qui lui sera plus sensible. Il dit, et joint à ces paroles de plus fortes menaces.

Ils marchaient à regret le long du rivage de la mer: ils arrivent près des vaisseaux des Phthiotes, et trouvent ce guerrier assis devant sa tente. Leur aspect irrite le fils de Pélée: troublés, et remplis de vénération pour ce roi, ils s'arrêtaient et n'osaient lui adresser la parole. Mais il s'en aperçoit, et leur dit:

Je vous salue, hérauts, ministres de Jupiter et des hommes: approchez; ce n'est point vous qui êtes coupables envers moi, mais Agamemnon, qui vous envoie pour ravir la jeune Briséis. Va, généreux Patrocle, fais-la sortir, et remets-la entre leurs mains; qu'ils l'emmenent. O hérauts! vous serez vous-mêmes mes témoins devant les dieux, devant les mortels, et devant ce roi barbare, si jamais l'on a besoin de ma

présence pour garantir les Grecs des plus affreux malheurs. — Une aveugle fureur l'entraîne à sa perte; il ne songe ni au passé ni à l'avenir, et peu lui importe d'assurer le salut des Grecs dans les combats qu'ils vont livrer près de leurs vaisseaux.

Il dit. Patrocle obéit à l'ordre de son ami; il conduit hors de la tente la belle Briséis, et la remet aux hérauts, qui l'emmenent. Ils reprennent leur route le long des vaisseaux des Grecs : la jeune captive les suivait à regret.

Mais Achille, versant des larmes, s'assied à l'écart et loin de ses compagnons, sur le rivage de la mer écumeuse : il fixe les yeux sur le noir Océan; et tendant les bras, il invoque à haute voix sa mère chérie. O ma mère, puisque tu m'as donné une vie dont la durée est si courte, le dieu de l'Olympe, Jupiter, qui fait gronder le tonnerre, devait au moins m'accorder de la gloire : maintenant il me laisse sans honneur; le fils d'Atrée, le fier Agamemnon, m'a outragé; il vient de me ravir et possède le prix de mes travaux.

Il dit, en répandant des larmes. Sa mère vénérable l'entendit, assise au fond de la mer près du vieux Nérée. Soudain, semblable à une vapeur légère, elle s'élève sur les flots blanchissants, s'assied à côté de son fils, le caresse de sa main divine, lui parle et l'interroge. Mon fils, quoi! tu verses des larmes! Quelle affliction a pénétré dans ton âme? Parle, ne déguise rien; que je sache comme toi le sujet de ta douleur.

Achille, poussant un profond soupir : Tu le sais, répondit-il : te raconterai-je ce que tu ne peux ignorer? Arrivés devant Thèbes, ville sacrée d'Éétion, nous la ravageons et conduisons ici tout le butin; les Grecs en font un partage et choisissent pour Atride la belle Chrysis. Bientôt Chrysis, sacrificateur d'Apollon, vient dans notre camp pour dégager sa fille des liens de l'esclavage; il apporte une immense rançon, et tient dans ses mains les bandelettes sacrées d'Apollon et son sceptre d'or; il implore tous les Grecs, surtout les deux Atrides, chefs de l'armée. Tous les Grecs témoignent par un murmure favorable que l'on doit honorer le sacrificateur et recevoir la rançon. Mais Atride, outré de courroux, le renvoie avec dureté, et joint au refus la menace et l'insulte. Le vieillard irrité se retire. Apollon, qui le chérit, écoute sa prière : il lance le trait fatal; les morts sont entassés, les flèches du dieu volent de toutes parts sur l'armée nombreuse des Grecs. Un habile augure nous fait connaître les oracles d'Apollon : moi le premier j'exhorte l'assemblée à fléchir la divinité. Aussitôt la fureur s'empare d'Atride; il se lève, il m'adresse une menace insolente, et

qu'il vient d'exécuter. Un vaisseau rapide ramène la captive à Chryse, et porte des offrandes au dieu du jour. Des hérauts, à cet instant même, sont venus enlever dans ma tente cette jeune Briséis que me donnèrent les Grecs. Mais toi, si tu le peux, défends ton fils. Monte vers l'Olympe; et si jamais tu fus agréable à Jupiter, soit par tes discours, soit par tes actions, veuille l'implorer en ce jour. Dans le palais de mon père je t'ai souvent entendue te glorifier d'avoir, seule des immortels, écarté le plus terrible malheur du dieu des noires nuées, quand tous les habitants de l'Olympe, ayant à leur tête Junon, Neptune, et Pallas, se réunirent pour l'enchaîner et le vaincre. Tu courus aussitôt, déesse, le secourir, appelant sur le haut Olympe le géant aux cent bras, que les dieux nomment Briarée<sup>1</sup> et les mortels Egéon, et qui est plus puissant que Neptune même, dont il tient le jour : fier de sa gloire, il s'assit auprès du trône de Jupiter; et tous les dieux, saisis de terreur, renoncèrent à leurs desseins. Parais aujourd'hui, et lui rappelant ce service, embrasse ses genoux; qu'il protège les Troyens et poursuive les Grecs expirants jusque dans leurs vaisseaux et sur l'onde; qu'ainsi tous jouissent de la sagesse de leur roi, et que le puissant Atride reconnaisse quelle a été sa fureur en déshonorant le plus valeureux des Grecs.

Thétis verse des pleurs. O mon fils, répond-elle, pourquoi t'ai-je élevé après t'avoir mis au jour par une destinée fatale? Plût au ciel que sur ce rivage tu n'eusses point de larmes à répandre et que tu fusses exempt d'infortunes, puisque ta carrière n'est pas longue, et qu'elle est réduite à si peu de jours! Maintenant ta vie est à la fois la plus courte et la plus malheureuse : c'est par une destinée fatale que je te donnai la naissance. Mais je vais sur les sommets brillants de l'Olympe me plaindre de cette insulte au dieu qui lance le tonnerre : peut-être voudra-t-il m'écouter. Toi cependant, demeure auprès de tes vaisseaux, fais sentir ton courroux aux Grecs, et disparais des combats. Hier, suivi de tous les dieux, Jupiter<sup>2</sup> se rendit aux extrémités de l'Océan, chez les habitants vertueux de l'Éthiopie, pour assister à leurs fêtes. Le douzième jour il remontera dans l'Olympe; et alors j'entre dans son palais éternel, j'embrasse ses genoux, et je me flatte de le persuader. En finissant ces mots elle s'éloigne,

1. La guerre des dieux fait allusion à la confusion des éléments avant que l'univers sortît du chaos. Jupiter était l'éther; Junon, l'air.

2. Il y avait dans Diospole un grand temple où les Éthiopiens allaient tous les ans en certain temps prendre la statue de Jupiter et celle des autres dieux : ils les portaient en procession tout autour de la Libye, et faisaient de grands festins pendant douze jours.

et laisse sur le rivage le héros irrité : il se peignait encore la belle Briséis, ravie par la violence d'Atride.

Cependant Ulysse et ses compagnons touchent aux bords de Chryse, conduisant l'hécatombe sacrée. Lorsqu'ils sont entrés dans la profonde enceinte du port, ils plient les voiles, les posent au fond du navire, abaissent promptement le mât soutenu par les câbles, abordent à force de rames, jettent les ancres, et attachent le vaisseau. Ils descendent sur le rivage de la mer ; l'hécatombe les suit, et Chrysis descend du navire qui fendit les ondes. Le sage Ulysse la conduit d'abord à l'autel ; et la remettant entre les mains d'un père chéri : O Chrysis, dit-il, Agamemnon le roi des hommes m'a ordonné de te ramener ta fille, et d'offrir en faveur des Grecs au fils de Latone cette hécatombe sacrée, pour apaiser ce dieu, dont les traits nous ont coûté tant de soupirs. En disant ces mots il la met dans les bras du vieillard, qui reçoit avec transport sa fille chérie. Ils rangent aussitôt l'hécatombe autour du superbe autel ; ils versent sur leurs mains une eau pure, et prennent l'orge sacrée. Chrysis cependant, les bras levés vers le ciel, prie à haute voix.

Entends-moi, dieu qui lances la flèche argentée, protecteur de Chryse et de la divine Cilla, puissant roi de Ténédos ! déjà tu as écouté ma prière, et vengeant ma gloire, tu as puni avec éclat le peuple des Grecs ; maintenant veuille exaucer encore mes vœux : détourne loin des Grecs la contagion funeste.

Il dit, et Apollon l'écoula. Après qu'ils l'ont invoqué, et répandu l'orge sacrée<sup>1</sup>, ils lèvent la tête des taureaux vers le ciel, les égorgent, les dépouillent, séparant les parties consacrées aux dieux<sup>2</sup> ; deux fois elles sont couvertes de graisse et des lambeaux sanglants des victimes. Le vieillard allume l'offrande sur des rameaux, et fait des libations d'un vin couleur de pourpre. Des jeunes gens à côté de lui tenaient de longs dards<sup>3</sup> dans leurs mains. Dès que l'offrande est consumée, et qu'ils ont goûté des entrailles, ils partagent le reste des victimes, en couvrent les dards, les présentent avec soin aux flammes, et les retirent. Tout étant prêt, ils s'abandonnent à la joie du festin, et participent tous également à l'abondance. Lorsqu'ils ont contenté la faim et la soif, des jeunes gens remplissent les coupes ; et, après avoir commencé les libations, ils les portent aux assistants.

1. On en versait quelques poignées rôties avec du sel sur la tête de la victime.

2. Les cuisses.

3. Broches à cinq rangs, propres à mettre sur les charbons.

Cependant les Grecs apaisaient Apollon par des chants prolongés jusqu'à la fin du jour ; ils entonnent l'hymne de ce dieu, et célèbrent celui qui lance le trait rapide du haut des cieux : il se plaît à les entendre. Quand le soleil a fini sa carrière, et que les ténèbres se répandent, ils s'endorment auprès de leur vaisseau ; et, dès que paraît la matinale aurore aux doigts de rose, ils retournent vers l'armée des Grecs. Apollon désarmé fait souffler un vent favorable : ils élèvent le mât, déploient les voiles blanchissantes ; le vent enfle les voiles ; les vagues émues retentissent avec grand bruit autour du navire dans son essor ; il vole sur les flots en sillonnant sa route. Arrivés au camp des Grecs, ils tirent le vaisseau sur les sables du rivage ; et le plaçant sur de longs rouleaux, ils se dispersent parmi les tentes.

Cependant le divin fils de Pélée, le vaillant Achille, assis auprès de ses vaisseaux, nourrissait sa colère. Il n'allait plus chercher la gloire, ni dans les conseils, ni dans les combats ; mais, toujours enfermé dans sa tente, il consumait son cœur de tristesse, et il ne soupirait qu'après les cris belliqueux et les alarmes.

La douzième aurore se montrait, et tous les immortels retraient dans les cieux : Jupiter était à leur tête. Thétis n'oublia pas le soin que son fils lui avait confié : elle sortit des flots de la mer, et, dès le point du jour, s'éleva dans l'espace immense du ciel sur l'Olympe. Elle trouva celui dont l'œil parcourt l'univers, le fils de Saturne, assis loin des autres dieux sur le plus haut des nombreux sommets de la montagne. Elle parut devant lui, et d'une main embrassant ses genoux, et portant l'autre au menton de Jupiter, elle implora le monarque en ces mots :

Jupiter, père souverain, si jamais entre les immortels je te fus utile, soit par mes discours, soit par mes actions, exauce aujourd'hui ma prière. Honore en ma faveur un fils qui de tous les guerriers doit arriver le plus rapidement aux bornes de la vie. Et cependant Agamemnon l'outrage ; ravisseur du prix de ses travaux, il le possède. Mais toi, dieu de l'Olympe, puissant Jupiter, fais éclater sa gloire ; donne la victoire aux Troyens, jusqu'à ce que les Grecs viennent rendre hommage à mon fils.

Elle parla ainsi. Le dieu qui commande aux nuées ne lui répondait point ; il demeura dans un long silence. Thétis tenant toujours ses genoux embrassés, et l'implorant avec plus d'ardeur : Ne tarde point, dit-elle, à m'accorder cette grâce et à m'en donner un signe certain, ou à me la refuser ; nulle crainte ne peut te retenir : que je sache si de toutes les déesses je dois être la plus méprisée.

Alors le dieu du tonnerre tirant de son sein un profond

soupir : Que de maux, dit-il, vont naître dans l'Olympe ! quelles discordes ne vas-tu pas allumer entre moi et mon épouse, qui ne manquera pas d'exciter mon courroux ! Elle ne cesse d'éclater contre moi en présence des dieux, et m'accuse de favoriser les Troyens dans les combats. Mais dérobe-toi promptement de ces lieux, avant qu'elle t'aperçoive. Je te promets de satisfaire tes désirs : et, pour t'en convaincre, je t'accorde le signe de ma tête sacrée, gage le plus révééré des dieux ; car il n'est pas en mon pouvoir de révoquer ni de démentir les promesses scellées du signe de ma tête sacrée.

Ainsi dit le fils de Saturne, et il baisse ses noirs sourcils. La divine chevelure s'agite sur la tête immortelle du monarque ; le vaste Olympe tremble. Après cet entretien, les deux divinités se séparent. Thétis, du haut de l'Olympe éblouissant, s'élançe dans la mer profonde. Jupiter rentre dans son palais : tous les dieux à la fois se lèvent pour aller recevoir leur père : nul n'ose attendre son arrivée ; ils vont tous au-devant de ses pas. Il s'assied sur son trône.

Jupiter n'avait pu se dérober aux regards de Junon ; elle l'avait vu s'entretenir avec la fille du vieux Nérée, Thétis aux pieds d'albâtre <sup>1</sup>, et elle lui adressa bientôt ces reproches amers :

Epoux artificieux, qui d'entre les immortels est venu t'implorer en secret ? Tu te plais toujours à tramer loin de moi des complots mystérieux, et jamais tu ne me fis connaître un seul de tes desseins.

Junon, répondit le père des dieux et des hommes, n'espère pas de pénétrer toutes mes pensées : l'épouse même de Jupiter ne saurait toujours les sonder. Jamais je ne te cachai ce qu'il t'est permis de connaître, et nul des dieux ni des mortels n'est admis avant toi à cette confidence. Quant aux desseins dont je m'occupe loin de tous les dieux, qu'ils ne soient point l'objet de tes questions, et ne cherche point à les approfondir.

Fils terrible de Saturne, repartit Junon à l'œil majestueux, quelle parole as-tu prononcée ! On ne m'a pas vue souvent t'interroger ni vouloir approfondir tes desseins, et tu formes sans obstacle telle entreprise qu'il te plaît. Mais combien je crains que la fille du vieux Nérée, Thétis, ne t'ait séduit par ses artifices ! car dès l'aurore elle a paru en ta présence, et elle a embrassé tes genoux. Sans doute tu lui as promis d'honorer Achille et d'abattre les Grecs en foule auprès de leurs vaisseaux.

1. Ἀργυρόπεζα, épithète qui fait peut-être allusion à l'écume blanchissante de la mer.

Audacieuse déesse, dit alors le maître des nues, tu te livres toujours aux soupçons, et je ne puis me dérober à tes regards. Mais tes efforts seront inutiles ; et, ce qui comblera ton désespoir, tu ne feras que t'éloigner de mon cœur. Si j'ai formé le dessein que tu crois pénétrer, rien ne pourra m'empêcher de l'accomplir. Demeure en silence ; sois soumise à mes lois : ou crains que tous les dieux qui sont dans l'Olympe, s'ils accourent à ton secours, ne puissent te défendre quand mon bras invincible t'accablera.

Il dit. Junon, saisie de crainte, demeure en silence, et dompte son cœur impérieux : tous les dieux gémissent dans le palais de Jupiter, lorsque l'industriel Vulcain prend la parole et cherche à dissiper la douleur de Junon, sa mère chérie.

Que de maux funestes vont éclore, si pour l'amour des mortels vous vous livrez à ces dissensions, si vous introduisez le tumulte et la discorde parmi les dieux ! les doux plaisirs des festins disparaîtront, et le mal va triompher. J'exhorte ma mère, encore qu'elle ait assez de prudence, à calmer Jupiter, notre père chéri, de peur qu'il ne renouvelle son courroux et ne trouble nos fêtes : car si ce dieu, qui lance le tonnerre du haut de l'Olympe, veut précipiter les immortels de leurs trônes... nul n'égale sa puissance. Mais essaie de le fléchir par des paroles soumises, et nous reconnaitrons bientôt en lui le maître dont l'Olympe adore le doux empire.

En disant ces mots, il s'élança de son trône et présente à sa mère une coupe profonde. Ma mère, dit-il, supporte ta disgrâce, et renferme ta tristesse au fond du cœur ; crains d'éprouver aux yeux d'un fils qui t'aime un traitement rigoureux : je ne pourrais alors, malgré ma douleur, te secourir ; car c'est en vain qu'on résiste à Jupiter. Je l'éprouvai, lorsque, volant vers toi pour te défendre, il me saisit et me précipita du seuil céleste. Je roulai tout le jour dans les airs, et au même temps que le soleil eut fini sa course, je tombai dans Lemnos, n'ayant qu'un souffle de vie : de pauvres mortels, les Sinthiens, me reçurent dans ma chute.

A ce discours, Junon sourit : elle étend un bras d'albâtre, et reçoit la coupe des mains de son fils en renouvelant ce doux sourire. Cependant Vulcain présente à tous les dieux, selon leur rang, le divin nectar qu'il puise dans une urne profonde : comme ils le voient s'agiter et courir de tous côtés dans le palais, ils font retentir la voûte fortunée d'un rire éclatant et prolongé. Ils se livrent ainsi au festin jusqu'au coucher de l'astre du jour ; tous participent également à l'abondance, prêtent l'oreille aux sons de la lyre divine qui était

dans les mains d'Apollon, et aux accents des muses, qui tour à tour, faisaient entendre leurs voix harmonieuses. Dès que la lumière brillante du soleil a disparu, ils vont chercher le repos dans les palais que Vulcain avait construits à chacun d'eux avec une savante industrie. Le dieu qui tonne sur l'Olympe se rend en ce lieu où il ferme la paupière quand le doux sommeil vient le trouver : là, montant sur sa couche, il s'endort ; et Junon, qui siège dans les cieux sur un trône d'or, se place à côté de lui, et se livre au repos.

---

## CHANT II

Les dieux et les guerriers étaient plongés dans un profond repos : Jupiter seul ne cédait point aux douceurs du sommeil ; il songeait aux moyens d'honorer Achille, et de perdre une foule de Grecs auprès de leurs vaisseaux.

Il s'arrête au dessein d'envoyer vers le fils d'Atrée un Songe séducteur ; et l'appelant aussitôt, il lui donne rapidement cet ordre : Va, Songe séducteur, vole aux vaisseaux des Grecs, et entrant dans la tente du fils d'Atrée, rapporte-lui fidèlement ces paroles : Hâte-toi d'armer les Grecs valeureux et de les ranger tous en bataille ; tu t'empareras maintenant des vastes murs d'Ilion : les habitants immortels des palais de l'Olympe ne sont plus partagés entre eux ; Junon a su les fléchir tous par ses prières : de grands malheurs menacent Troie.

Il dit. Après avoir entendu cet ordre, le Songe part, arrive d'un vol rapide aux vaisseaux des Grecs, et se rend auprès d'Agamemnon, qu'il trouve endormi dans sa tente ; le sommeil, plus doux que l'ambrosie, l'environnait. Le Songe se penche sur la tête du roi sous les traits de Nestor, fils de Nélée : de tous les vieillards, il était le plus honoré d'Agamemnon. Sous ces traits, le Songe divin prenant la parole :

Tu dors, dit-il, fils de l'intrépide et du belliqueux Atrée ! Un chef auquel les peuples ont été confiés, et qui s'occupe de soins si importants, ne doit point languir la nuit entière dans le repos. Prête l'oreille à ma voix ; je suis envoyé par Jupiter, qui, tout éloigné qu'il est de toi, s'intéresse à ton sort et compatit à tes peines. Arme aussitôt, dit-il, les Grecs valeureux, et range-les tous en bataille ; tu t'empareras maintenant des vastes murs d'Ilion : les habitants immortels des palais de l'Olympe ne sont plus partagés entre eux ; Junon a su les fléchir tous par ses prières : de grands malheurs menacent Troie par la volonté de Jupiter. Toi, retiens cet ordre, et garde-toi de le mettre en oubli quand le doux sommeil aura quitté ta paupière.

Ayant ainsi parlé, il s'éloigne, et le laisse en ce lieu s'occuper d'un espoir qui ne doit point s'accomplir. Il se flattait de s'emparer en ce jour de Troie. Aveugle ! il savait peu

quels étaient les desseins de Jupiter ; et que ce dieu, en poussant les Troyens et les Grecs à de terribles combats, voulait renouveler leurs malheurs et leurs gémissements. Atride sort du sommeil, et la voix divine retentit encore à son oreille. Il s'assied sur sa couche, revêt sa tunique moeluse et d'une rare beauté, jette sur lui son vaste manteau, attache à ses pieds ses magnifiques brodequins ; et suspendant sa brillante épée à ses épaules, il prend en main le sceptre immortel de ses pères : avec ce sceptre il marche vers les vaisseaux des Grecs.

Déjà l'aurore s'élevait sur le haut Olympe pour annoncer à Jupiter et aux autres dieux le retour de la lumière. Aussitôt Atride ordonne à ses hérauts à la voix sonore de la faire éclater, et de convoquer l'assemblée des Grecs. Ils font retentir leurs voix ; et les Grecs accourent en foule. Il forme d'abord un conseil de chefs magnanimes auprès du vaisseau de Nestor, roi de Pylos ; et les ayant rassemblés, il consulte leur prudence.

Amis, prêtez-moi l'oreille : un Songe envoyé du ciel pendant que je dormais est descendu vers moi à travers les ombres paisibles de la nuit ; il ressemblait en tout au divin Nestor, soit pour les traits, soit pour le port et la stature. Il s'est penché sur ma tête, et m'a dit : Tu dors, fils de l'intrépide et du belliqueux Atrée ! Un chef auquel les peuples ont été confiés, et qui s'occupe de soins si importants, doit-il languir la nuit entière dans le repos ? Ecoute-moi ; je suis envoyé par Jupiter, qui, loin de toi, s'intéresse à ton sort et compatit à tes peines. Voici ce qu'il t'ordonne : Arme promptement les Grecs valeureux, et range-les tous en bataille ; tu t'empareras maintenant des vastes murs d'Ilion : les habitants immortels des palais de l'Olympe ne sont plus partagés entre eux ; Junon a su les fléchir tous par ses prières : de grands malheurs menacent Troie par la volonté de Jupiter. Toi, retiens cet ordre. En disant ces mots, il s'éloigne et s'envole ; et le doux sommeil m'abandonne. Songeons à présent aux moyens d'armer les fils de la Grèce. D'abord, pour sonder leurs sentiments, je leur proposerai de fuir avec leurs vaisseaux chargés de rameurs ; vous, soyez prêts chacun à les retenir par vos discours.

Comme il achève ces mots, il s'assied ; et Nestor, roi de la sablonneuse Pylos, se lève. Amis, princes et chefs des peuples, dit cet homme prudent, si quelque autre parmi les Grecs nous eût rapporté ce songe, bien loin de mériter notre créance, il pourrait nous paraître illusoire ; mais celui qui nous rapporte ce qu'il a vu occupe le plus illustre rang dans l'armée. Songeons donc, sans tarder, aux moyens d'armer les fils de la Grèce.

En même temps il sort le premier du conseil ; les rois décorés du sceptre se lèvent, et obéissent à ce pasteur des peuples. Cependant les Grecs accouraient en foule. Comme des peuples nombreux d'abeilles sortent du creux d'un rocher, un essaim est toujours suivi d'un nouvel essaim ; elles volent par pelotons sur les fleurs du printemps ; en foule elles parcourent çà et là les airs : ainsi sur le vaste rivage ces peuples nombreux couraient par troupes, loin des vaisseaux et des tentes, vers le lieu de l'assemblée. Au milieu d'eux la Renommée, messagère de Jupiter, s'enflammait et hâtait leur course. La multitude s'assemble, il se fait un grand tumulte ; ils s'assoient, et sous eux la terre pousse de longs mugissements. Le tumulte se prolongeait. Neuf héros élevaient leurs voix éclatantes pour apaiser les cris et les murmures confus, et faire entendre les rois, élèves de Jupiter. Lorsque enfin le peuple assis a formé ses rangs, et que le bruit est apaisé, le grand Agamemnon se lève, tenant en main son sceptre. L'industriel Vulcain le forma pour le monarque des cieux, le fils de Saturne : Jupiter le donna au divin messager qui triompha d'Argus : Pélops, habile à guider les rênes, le reçut de Mercure et le fit passer au puissant Atrée, lequel en mourant le laissa aux mains de Thyeste, riche en troupeaux ; et Thyeste l'abandonna aux mains d'Agamemnon, pour régner sur tout l'empire d'Argos et sur un grand nombre d'îles. Appuyé sur ce sceptre, il dit :

Amis, héros de la Grèce, ministres de Mars, Jupiter m'accable sous le poids des plus affreux malheurs. Divinité impitoyable ! il m'avait assuré que je retournerais dans ma patrie, après avoir détruit Iliou avec ses remparts : mais il m'abusait ; je dois rentrer dans Argos, sans gloire, dépouillé de mes troupes. Telle paraît être la volonté de ce dieu, dont le bras puissant a renversé et doit renverser encore, depuis leur faite, un grand nombre de villes, et dont la force est invincible. Cependant quelle honte, lorsque la postérité apprendra que le peuple si vaillant et si nombreux des Grecs a combattu si longtemps un peuple inférieur en puissance, sans apercevoir aucun terme à ses travaux ! Car si, frappant la victime, gage de la paix, nous faisons le dénombrement mutuel de nos forces ; si tout ce que Troie a d'habitants se rassemblait, et que l'armée des Grecs fut partagée en troupes de dix guerriers, auxquels, dans un festin, les Troyens présenteraient la coupe, plusieurs d'entre elles manqueraient d'échansons, tant nous l'emportons par le nombre sur les seuls citoyens de ces murs. Mais un ramas d'étrangers, forts par leur multitude, s'armant du javelot menaçant, déconcertent mes projets, et ne me permettent point encore de ravager, selon mes désirs, la florissante

Troie. Déjà neuf années du grand Jupiter<sup>1</sup> se sont écoulées; le temps détruit le bois de nos vaisseaux, et nos cordages sont consumés; nos femmes et nos jeunes enfants sont dans nos demeures, attendant notre retour : et nous n'avons pu terminer l'entreprise qui nous a conduits en ces lieux. Mais ne balancez point; fuyons avec nos vaisseaux dans le sein de notre patrie : jamais nous n'entrerons dans la vaste enceinte de Troie.

Ce discours agite la multitude qui n'a point assisté au conseil. L'assemblée est émue, comme les grandes vagues de la mer d'Icare, que les vents d'orient et du midi, élancés des nuages du père des dieux, soulèvent de leur souffle sonore; ou comme l'aquilon, tombant avec impétuosité, agite un guéret immense, et incline les épis : ainsi toute l'assemblée est émue. Ils courent à grands cris vers les vaisseaux; un nuage de poussière élevé sous leurs pieds s'arrête dans les airs; ils s'exhortent l'un l'autre à saisir leurs navires et à les lancer à la mer; ils dégagent les canaux pour les y conduire; les cris de cette multitude qui hâtaient le départ frappent le ciel, et déjà ils écartaient les rouleaux des navires. Alors, au mépris de leur gloire, les Grecs auraient quitté ces bords, si Junon n'eût adressé la parole à Minerve :

Eh quoi ! fille invincible de Jupiter, les Grecs fuiront-ils, sur le dos immense de la mer, au sein de leur patrie ? Et laisseront-ils à Priam et aux Troyens, comme un sujet de triomphe, cette Hélène, née dans la Grèce, et pour qui tant de Grecs ont péri devant Troie, loin de leur terre natale ? Vole vers ce peuple martial; retiens chaque guerrier par tes paroles persuasives; et ne permets pas qu'ils lancent à la mer leurs navires.

Junon parle, et Minerve obéit : elle s'élance des sommets de l'Olympe, et arrive d'un vol agile aux vaisseaux des Grecs. Elle trouve Ulysse, semblable à Jupiter par sa prudence; immobile, il ne touchait point à son vaisseau, et son âme était pénétrée d'une douleur profonde. La déesse, s'arrêtant auprès de lui : Fils divin de Laërte, dit-elle, sage Ulysse, fuirez-vous ainsi au sein de votre patrie, vous précipitant dans vos navires les rames à la main ? Et laisserez-vous à Priam et aux Troyens, pour leur triomphe, cette Hélène, née dans la Grèce, et pour qui tant de Grecs périrent devant Troie, loin de leur terre natale ? Cours, sans tarder, au milieu des troupes; retiens-les par tes paroles persuasives; et ne permets pas que leurs vaisseaux fendent les ondes.

1. Expression du style ancien. C'est le ciel qui mesure les années et qui les dispense à l'homme.

Minerve dit. Il reconnaît la voix de la déesse : il court, et jette son manteau, que relève le héraut Eurybate, né dans Ithaque, et qui le suivait. Ulysse, rencontrant Atride, reçoit de lui le sceptre immortel, transmis de race en race : avec ce sceptre, il vole le long du rivage.

S'il rencontre l'un des rois, ou quelque homme distingué, il le retient par des reproches pleins de douceur : Guerrier illustre, est-ce à toi de trembler comme un lâche ? demeure, et arrête les troupes. Tu ne sais pas quelle est la pensée d'Atride : à présent il sonde les fils de la Grèce, mais bientôt il les punira. Nous n'avons pas tous entendu les discours qu'il a tenus dans le conseil. Craignons que son courroux ne soit funeste à l'armée. Rien n'est plus terrible que la colère d'un si puissant roi ; Jupiter l'honore, Jupiter le chérit.

Mais s'il aperçoit quelque guerrier obscur, et qu'il le trouve encourageant d'une voix bruyante ses compagnons, il le frappe du sceptre, et le réprime d'un ton sévère : Malheureux, arrête, écoute la voix de tes supérieurs, toi qui es sans force et sans courage, et qui n'as aucun rang ni dans les combats ni dans les conseils. Nous ne pouvons pas tous commander ici ; il est dangereux qu'il y ait tant de maîtres. Il suffit d'un seul chef, d'un seul roi, auquel le fils de Saturne a remis le sceptre et les lois, fondements de la puissance souveraine.

C'est ainsi qu'exerçant son autorité il parcourait l'armée. Il se précipite une seconde fois loin des vaisseaux et des tentes, vers le lieu de l'assemblée, avec un bruit terrible, comme les flots tumultueux roulent en frémissant contre un rivage immense ; la mer en retentit.

Tous étaient placés dans leurs rangs et assis. Le seul Thersite ne mettait point de fin à ses clameurs insolentes. Il était accoutumé, sans qu'aucun frein l'arrêtât, d'attaquer les rois par des discours téméraires et indécents, satisfait d'exciter, à quelque prix que ce fût, les ris de la multitude. C'était le guerrier le plus difforme qui fût venu devant Iliion : louche et boîteux, ses épaules recourbées se rencontraient sur sa poitrine ; sa tête se terminait en pointe ; il y flottait quelques cheveux épars. Il se montrait surtout l'ennemi d'Achille et d'Ulysse, il les attaquait en toute occasion. C'est maintenant contre Agamemnon qu'il élève sa voix aiguë et profère des paroles outrageantes. Les Grecs étaient irrités contre ce chef au fond de leurs cœurs. Mais Thersite criant avec force : Fils d'Atrée, dit-il, de quoi te plains-tu, et que te faut-il encore ? Tes tentes regorgent d'airain ; elles sont remplies de captives distinguées, que nous nous empressons à te donner dès que nous soumettons

quelque ville ennemie. Désirerais-tu encore de l'or, qu'un Troyen illustre t'apportera d'Ilion pour la rançon de son fils, que mes mains ou celles de quelque autre Grec auront conduit ici lié de chaînes ? ou attendrais-tu une nouvelle captive, pour la retenir à l'écart, et languir loin de nous dans ses bras ? Te convient-il, si tu es notre chef, de plonger dans le malheur les fils de la Grèce ? O lâches, opprobres de votre pays, femmes timides, et désormais indignes du nom de Grecs ! retournons avec nos vaisseaux dans notre patrie ; laissons-le ici devant Troie jouir de ses richesses, et apprendre si notre secours lui est inutile : il vient d'outrager le fils de Pélée, un guerrier dont il est loin d'égaliser la vaillance ; ravisseur injuste, il le dépouille de son prix et en demeure possesseur. Achille est trop calme, il est même faible ; sans cela, fils d'Atrée, ce serait ta dernière insolence.

Ainsi Thersite insultait Agamemnon, le pasteur des peuples. Soudain parut à côté de lui le noble Ulysse, qui, lui lançant un regard terrible : Thersite, dit-il, discoureur fastidieux, quoique tu possèdes une voix bruyante, mets un frein à ta langue, et renonce à contester seul avec les rois. Je te regarde comme le plus vil de tous ceux qui vinrent devant Ilion avec les Atrides. Cesse donc de haranguer, d'avoir à la bouche le nom des rois, de les outrager avec audace, et de fixer le temps de notre retour. Nous ne savons pas encore quel sera notre sort, et s'il est avantageux aux Grecs de retourner en ce moment dans leur patrie. Malheureux, tu te plais à insulter le chef des peuples, parce que les héros de la Grèce l'ont comblé de leurs dons : qu'a-t-il reçu de toi, que des injures ? Mais je te le déclare, et rien n'est plus certain, si je te vois encore te livrer à cette fureur insensée, je veux que la tête d'Ulysse soit séparée de ses épaules, ou n'être plus nommé père de Télémaque, si je ne te fais saisir, dépouiller de tes vêtements, voile de la nudité, et si je ne te renvoie hors de cette assemblée répandant de honteuses larmes, banni à coups de verge vers nos vaisseaux.

Il dit, et le frappe du sceptre. Thersite se courbe ; de ses yeux tombe un torrent de larmes : à l'instant s'élève sur son dos une tumeur ensanglantée, sous le coup du sceptre d'or. Il s'assied et tremble : saisi de douleur, offrant un visage hideux, il essayait ses larmes. Un rire universel éclate parmi les Grecs, malgré la tristesse qu'ils éprouvaient encore. Ciel ! disaient-ils, en se regardant l'un l'autre, Ulysse s'est distingué dans mille occasions illustres en ouvrant d'utiles avis, ou en conduisant les batailles : mais dans ce jour il mérite les plus grands éloges pour avoir imposé

silence à ce harangueur, dont la langue effrénée semait l'injure, et qui sans doute n'osera plus, dans son audace insolente, attaquer les rois.

Ainsi parlait la multitude. Mais le vainqueur des villes<sup>4</sup>, Ulysse, se lève, tenant en main le sceptre. A ses côtés, Minerve, sous la figure d'un héraut, impose silence au peuple, afin que les derniers rangs, ainsi que les premiers, puissent entendre le discours de ce chef et peser ses conseils. Fils d'Atrée, notre roi, dit-il, les Grecs veulent donc te couvrir du plus grand opprobre aux yeux de toute la race humaine ! En vain ils te promirent, en arrivant sur cette rive, de ne rentrer dans les plaines fertiles d'Argos qu'après avoir détruit Ilios : aujourd'hui ils pleurent, ils soupirent après leurs demeures comme de faibles enfants ou des veuves désolées. Il est douloureux cependant de partir sans remporter aucun fruit de ses longs travaux. Je ne l'ignore pas ; le voyageur éloigné de son épouse durant un mois seulement s'impatiente auprès de son navire prêt au départ, et retenu par les aquilons glacés et une mer orageuse ; et voici la neuvième année qui va s'écouler depuis que nous sommes sur ces bords. Je ne puis donc me courroucer contre les Grecs s'ils s'impatientent auprès de leurs navires : mais il est honteux d'avoir consumé ici tant d'années, et de rentrer sans gloire dans nos murs. Amis, souffrez et restez encore ici quelque temps ; sachons si Calchas nous a rendu des oracles certains. Nous ne l'avons pas oublié, et vous en fûtes les témoins, vous tous que n'ont point enlevés les Parques. Le temps n'est pas si éloigné, il semble que c'était hier ; nos vaisseaux étaient rassemblés dans l'Aulide, portant à Priam et aux Troyens la destruction et le trépas : nous offrions autour d'une fontaine, devant les autels sacrés, des hécatombes aux dieux, sous un beau platane, où coulait une onde pure, lorsqu'un grand prodige frappa nos regards. Un dragon terrible, dont le dos était marqué de taches de sang (le dieu même de l'Olympe le fit paraître à la lumière), sort de dessous l'autel, et s'élance vers le platane. Là, sur la dernière branche, étaient huit jeunes passereaux, tendres rejetons, tremblants sous le feuillage, avec celle qui leur donna le jour : il brise et dévore cruellement la couvée, malgré leurs accents douloureux. La mère, plaintive, désolée, volait autour de ses chers rejetons ; il la saisit par les ailes, et se replie autour de l'oiseau, qui perçait l'air de ses cris : mais à peine a-t-il englouti les passereaux et la mère,

4 Πολέπορος. Épithète qu'Homère emploie en parlant d'Achille, mais plus souvent pour désigner Ulysse, parce que Troie fut prise par ses stratagèmes.

que le dieu qui l'envoya, faisant de lui un signe mémorable, le transforme en pierre. Immobiles, nous admirions ce qui venait d'arriver, tant était terrible le prodige opéré par les dieux durant le sacrifice. Alors Calchas interprétant les oracles du ciel : Pourquoi demeurez-vous muets, dit-il, Grecs valeureux ? C'est à nous que Jupiter envoie ce prodige surprenant ; il nous annonce de longs et de pénibles travaux, mais une gloire immortelle. Autant ce serpent a dévoré de passereaux, huit rejetons, et pour neuvième proie leur mère, autant d'années combattons-nous sur le bord où nous tendons ; mais à la dixième année, nous nous emparerons de Troie. C'est ainsi qu'il parlait. Maintenant l'oracle entier va s'accomplir. Grecs belliqueux, restez donc tous sur cette rive, jusqu'à ce que nous ayons soumis la superbe Iliou.

Il dit. L'assemblée pousse des cris éclatants : à ces cris des Grecs, qui applaudissaient au discours du divin Ulysse, les creux vaisseaux rendirent un son terrible. Alors le vénérable Nestor prenant la parole : O honte ! ô douleur ! dit-il : vous disputez comme de faibles enfants, novices aux travaux de la guerre. Que deviendront nos promesses et nos serments ? Ils seront donc anéantis, ces conseils, ces desseins des guerriers, ces libations pures, et ce gage de vos mains serrées<sup>1</sup>, que nous avons cru fidèle. Nous combattons vainement en paroles : faut-il s'étonner que nous ayons consumé ici tant d'années sans trouver aucun terme à nos travaux ? Atride, conserve une âme inébranlable, et sois comme auparavant le chef des Grecs dans les combats. Laisse périr un ou deux séditions qui se tiennent à l'écart (leur dessein avortera), et qui veulent que nous retournions dans la Grèce avant de voir l'accomplissement des promesses de Jupiter. Oui, c'est moi qui l'atteste, le fils de Saturne se déclara pour nous le jour où les Grecs, portant la mort aux Troyens, entrèrent dans leurs agiles vaisseaux ; il fit rouler son tonnerre à notre droite, présage heureux. Que personne donc ne rentre dans sa patrie avant d'avoir enlevé la femme de quelque Troyen, pour venger le rapt d'Hélène et tant de calamités. Si quelqu'un s'obstine à partir, qu'il prépare son vaisseau ; il rencontrera, avant tous ses compagnons, la ruine et le trépas. Mais, ô roi, en gouvernant avec prudence, écoute les conseils d'autrui, et ne rejette point ce que je te propose. Range les combattants par leurs tribus et leurs familles ; qu'elles se prêtent un secours mutuel. Si tu prends ce parti, et que les Grecs se montrent dociles à

1. C'est un usage très ancien que de se serrer l'un l'autre les mains pour confirmer un engagement.

tes lois, tu sauras qui des chefs et des soldats est vaillant ou pusillanime ; chacun répondra de ses actions : tu sauras si c'est par la volonté des dieux que tu ne détruis point ces remparts, ou par la lâcheté des hommes.

Sage vieillard, répondit le roi, dans les conseils tu triomphes de tous les fils de la Grèce. Souverain Jupiter, Minerve et Apollon, qu'il y ait parmi les Grecs dix chefs aussi prudents, et bientôt la ville de Priam, soumise et ravagée par notre bras, tombera dans la poussière ! Mais Jupiter m'a envoyé des disgrâces, m'a précipité en de funestes débats. Moi et Achille, nous avons contesté pour une captive ; je l'ai traité avec hauteur : si jamais nous nous réunissons, la perte des Troyens ne sera plus retardée même d'un instant. Maintenant allez prendre de la nourriture, pour que nous puissions combattre ; que chacun aiguisse sa lance, prépare son bouclier ; que chacun fasse repaître ses coursiers impétueux, porte un œil attentif sur son char, et ne s'occupe que des travaux de la guerre ; que tout ce jour soit un jour terrible de bataille. Il n'y aura pas de relâche, pas un seul moment, et la nuit seule arrêtera la fureur des troupes. La courroie du bouclier qui couvre le combattant sera trempée de sueur autour de sa poitrine ; la main se fatiguera à lancer le javelot ; la sueur inondera le coursier traînant le char étincelant dans la mêlée. Si je vois quelqu'un se retirer loin du combat auprès de nos vaisseaux, je le déclare, il ne pourra fuir les vautours.

Les Grecs jettent des cris éclatants : tel est le bruit des vagues sur un rocher élevé où l'aquilon les pousse, et qui, s'avancant sur la mer, n'est jamais abandonné des flots agités par tous les vents qui naissent çà et là sur la plaine humide. Les troupes se lèvent, courent se disperser entre les vaisseaux ; la fumée obscurcit les tentes ; ils prennent leurs repas. Chacun sacrifie au dieu qu'il adore, lui demandant d'échapper en ce jour à la mort. Mais Agamemnon immole au fils de Saturne un taureau gras, âgé de cinq ans. Il invite à ce sacrifice les chefs les plus illustres de l'armée ; Nestor, Idoménée, les deux Ajax, le fils de Tydée, et Ulysse égal à Jupiter par sa prudence. Ménélas, pour s'y rendre, n'attend pas d'être invité : il connaissait les soins qui occupaient son frère. Ils se rangent autour du taureau, et prennent l'orge sacrée. Agamemnon, au milieu d'eux, fait cette prière :

Jupiter, dieu grand et terrible, toi qui, environné de sombres nuages, habites au plus haut des airs, puissé-je, avant que le soleil ait disparu et que les ténèbres se répandent, renverser fumant dans la poudre le palais de Priam, après avoir livré ses portes aux flammes ennemies ; percer,

rompre par le fer sur la poitrine d'Hector, sa cuirasse, et voir ses nombreux compagnons, étendus autour de lui, mordre la poussière!

Il dit. Jupiter accepte le sacrifice; mais il leur prépare de plus longs travaux. Cependant, après qu'ils ont formé des vœux et jeté l'orge sacrée, ils lèvent au ciel la tête du taureau, l'égorge, le dépouillent, séparent les parties consacrées aux dieux, les couvrent deux fois de graisse et des lambeaux sanglants de la victime, et embrasent l'offrande sur des rameaux sans feuillage. Dès qu'elle est consumée, et que l'on a goûté des entrailles et partagé le reste de la victime, ils en couvrent les dards, qu'ils présentent aux flammes; et ayant préparé le festin, chacun jouit de l'abondance.

Mais aussitôt qu'ils ont apaisé la faim et la soif, Nestor prend la parole. Illustre Agamemnon, roi des guerriers, ne perdons pas ici le temps, et ne différons point une entreprise dont Jupiter nous garantit le succès. Que les hérauts, faisant entendre leurs voix le long du rivage, rassemblent les Grecs armés; et nous, allons nous rendre au milieu de leurs nombreuses cohortes, et donner à l'instant le signal d'un combat terrible.

Il dit. Le roi des guerriers se soumet à cet avis: soudain il ordonne à ses hérauts d'élever leurs voix éclatantes, et d'appeler les Grecs au combat. A la voix des hérauts les Grecs s'assemblent avec précipitation. Les rois, nourrissons de Jupiter, qui entouraient Atride, courent disposer l'ordre de la bataille. Au milieu d'eux est Pallas à l'œil terrible; Pallas, portant la superbe égide toujours inaltérable, immortelle, d'où flottent cent longues franges toutes d'or, toutes tissées avec art, dont chacune vaut une hécatombe. Avec cette égide, elle parcourt d'un vol impétueux l'armée des Grecs, l'âme à s'avancer, et réveille dans tous les cœurs une ardeur insatiable des combats et des alarmes. A l'instant ils trouvent dans la guerre plus de douceur que dans le retour au sein de leur chère patrie. Comme un feu dévorant qui embrase une forêt immense au sommet d'une montagne, et dont la lumière resplendit dans un vaste lointain: ainsi, pendant que les troupes s'avançaient, l'éclat de l'airain allumé de toutes parts s'élève à travers les airs jusques aux cieux. Tels encore que des peuples d'oies sauvages, de grues et de cygnes au long cou, fondent sur la prairie d'Asius, autour des eaux du Caystre, volent çà et là en battant des ailes, et se devancent les uns les autres avec des cris de joie, dont retentit toute la prairie: tels ces peuples nombreux, se précipitant loin des vaisseaux et des tentes, inondent la plaine où coule le Scamandre; la terre

mugit d'un son épouvantable sous les pas des hommes et des chevaux. Ils s'arrêtent dans la plaine arrosée et fleurie, aussi nombreux que les feuilles et les fleurs du printemps ; ou comme des essaims d'insectes ailés qui volent en bourdonnant autour d'une bergerie lorsque le lait coule à grands flots dans les vases : telle l'armée des Grecs était rassemblée dans la plaine contre les Troyens, brûlant de les détruire.

Ainsi que les bergers distinguent facilement leurs troupeaux confondus en foule dans les pâturages, les chefs forment chacun leurs bataillons pour aller au combat. Le grand Agamemnon est au milieu d'eux. Il a la tête et les regards de Jupiter qui lance la foudre, la taille de Mars et la force indomptable de Neptune : tel un taureau superbe s'élève au-dessus d'un immense troupeau, et domine sur les génisses rassemblées autour de lui. C'est ainsi que Jupiter élève en ce jour Atride, et le fait briller entre un grand nombre de héros.

Maintenant, muses, qui habitez les palais de l'Olympe ; vous déesses, présentes à tout, et à qui tout est connu, tandis que nous, plongés dans l'ignorance, nous n'entendons que le bruit seul de la Renommée, dites-moi quels furent les princes et les chefs des Grecs. Je ne pourrai décrire, nommer leur multitude, eussé-je dix bouches, une voix infatigable, et une poitrine d'airain ; mais si les célestes muses, filles de Jupiter, me font connaître tous ceux qui vinrent sous les murs d'Ilion, je chanterai ces chefs et la flotte entière.

Pénéleüs et Léite, avec Arcésilas, Clonius et Prothoénor, conduisaient les Béotiens. Les uns ont quitté Scote, Hyria, les rochers d'Aulide, Schoenus, les collines d'Etéon, Thespie, Graïa, et les vastes plaines de Mycalesse ; les autres ont cultivé les terres de Harme, d'Illèse, et d'Erythres ; ou ils ont habité Hyla, Eléone, Ocalée, Médéon, ville riante, Pétéone, Copes, Eutresis, Thisbé, séjour aimé des colombes ; Coronée, Haliarte et ses vertes prairies : d'autres encore ont fertilisé les champs de Glissa, ou ont abandonné Platée ; les beaux murs d'Hypothèbes, Oncheste, célèbre par le bois sacré de Neptune, enfin Arne, couronnée de vignobles, Midée, la divine Nissa, et Anthedon, borne de ce territoire. Ils ont vogué dans cinquante vaisseaux, montés chacun par cent vingt guerriers.

Ceux qui habitent Orchomène, ville de Minyas, et Aspledon, sont commandés par Ascalaphe et Ialmène, issus de Mars ; la belle Astyochee les mit au jour dans le palais d'Actor, fils d'Azée, surprise en secret par l'invincible dieu de la guerre dans les appartements élevés de ce palais. Trente

vaisseaux, rangés avec ordre, les portèrent sur les ondes.

Les Phocéens ont à leur tête Schedius et Epistrophe, nés du magnanime Iphite, rejeton de Naubole. Ils sont sortis de Siparisse, de Python, bâtie sur un rocher; de la célèbre Crissa, de Daulis et de Panope; ils ont fécondé les champs qui entourent Anémorée et Hyampolis; ils sont venus des bords du divin Céphise, et de Liléa près de la source de ce fleuve. Quarante vaisseaux suivirent les deux chefs qui conduisaient ces troupes; et c'est sous leurs lois que les Phocéens armés forment leurs rangs à la gauche des Béotiens.

L'agile fils d'Oïlée, Ajax, conduisait les Locriens: il est moins grand qu'Ajax, né de Télamon; mais, quoique d'une taille médiocre, il se distinguait entre les Grecs par son adresse à lancer le javelot. Il est revêtu d'une simple cuirasse de lin. Ses guerriers cultivent les terres de Cynus, d'Oponie, de Calliare, de Besse, de Scarphe, ainsi que de l'agréable Augée, de Tarphe et de Thronius, autour des eaux du Boagre. Il a été suivi par quarante vaisseaux remplis de Locriens, qui habitent au delà du territoire sacré de l'Eubée.

Les Abantes, qui ne respirent que les combats, et qui occupent l'Eubée, Chalcis, Erétrie, Histiee, chère au dieu des raisins; Caryste, Cérinthe, bâtie au bord de la mer, et Dium, qui domine sur les plaines; ceux enfin qui sont venus de Styre sont commandés par leur prince Elephénor, fils de Chalcodon, et de la race de Mars. Les Abantes, agiles, suivent ses pas, laissant flotter en arrière leur chevelure; ils ne combattent que de près, et brûlent de pousser en avant leurs piques de frêne, et de rompre les cuirasses sur le sein de leurs ennemis. Ce chef traversa les mers à la tête de quarante vaisseaux.

On voit ceux qui sortirent d'Athènes, ville superbe, où régna jadis Erechthée, ce prince magnanime, que la terre féconde avait enfanté, et que la fille de Jupiter, Minerve, éleva et plaça dans Athènes au sein de son temple, où, lorsque les ans sont révolus, les Athéniens, pour se rendre la déesse favorable, offrent de pompeux sacrifices. Le fils de Péteus, Ménesthée, conduit ces troupes. Entre tous les mortels que nourrit la terre, nul n'égale ce chef dans l'art de ranger en bataille les chars et les combattants: Nestor seul lui dispute cette gloire; mais il a plus d'âge et d'expérience. Cinquante vaisseaux ont suivi Ménesthée.

Ajax a conduit douze vaisseaux de Salamine, et les a placés auprès de ceux d'Athènes.

Les guerriers d'Argos, de Tirynthe aux fortes murailles, d'Hermione et d'Asine, qui dominent sur des golfes profonds, de Trézènes, d'Eiones, et d'Epidaure ornée de treilles,

ceux enfin de Masès et d'Égine, ont pour chefs le vaillant Diomède, et Sthénélus, fils du fameux Capanée : leur troisième chef est Euryale, mortel égal aux dieux, et qui reçut le jour de Mécistée, issu du roi Talaion. Diomède est à la tête de tous ces guerriers; quatre-vingt vaisseaux franchirent avec lui les ondes.

Les fils de la superbe Mycènes, de la riche Corinthe, de Cléone, bâtie avec art; ceux d'Ornéa, de la délicieuse Aréthurée, et de Sicyone, dont Adraste fut le premier roi; ceux d'Hypérésie, de la haute Gonoësse, de Pellène, d'Égion, de la vaste Hélice, et de toute la côte, sont venus avec cent vaisseaux. Le grand Agamemnon, fils d'Atrée, les commande; et ces peuples, qui suivent ses pas, sont les plus nombreux et les plus vaillants. Il a revêtu l'airain éblouissant, fier d'effacer tous les héros par le rang qu'il occupe dans l'armée, et que lui méritèrent sa puissance et son courage, et par ces cohortes nombreuses qu'il amena sur ces bords.

La vaste Lacédémone entourée de montagnes, Phare, Sparte, Messe abondante en colombes, Brysie, l'heureuse Augées, Hélos, où se brisent les flots de la mer; Amycle, OËtyle et Laas, ont envoyé leurs guerriers dans soixante vaisseaux. Le vaillant Ménélas est leur chef, et ces troupes sont séparées de celles d'Agamemnon son frère : Ménélas marche au milieu d'eux, se confiant dans son courage, et il les exhorte à combattre; il brûle plus qu'eux tous de venger l'enlèvement d'Hélène et les maux de la Grèce.

On voit aussi les guerriers qui habitent Pylos, Arène, lieu charmant; Thyros, traversé des eaux de l'Alphée; Épy, bâtie avec soin; et Cyparisse, ainsi qu'Amphigénée, Hélos, Ptéléa, et Dorie, où les muses, rencontrant Thamyris le Thracien, mirent fin à ses chants; il venait de l'OËchalie, de la demeure d'Euryte, roi de cette contrée. Enflé d'orgueil, il s'était vanté de remporter la victoire, dussent les muses, filles de Jupiter, chanter elles-mêmes : dans leur courroux, il fut privé de la vue, et même il perdit l'art divin du chant et oublia les sons de la lyre. Le belliqueux Nestor conduit ces troupes; quatre-vingt-dix vaisseaux voguèrent avec lui sur la mer.

On voit les peuples de l'Arcadie, venus du pied du haut Cyllène, non loin du tombeau d'Épyte, où naissent des hommes intrépides; ils ont abandonné Phénée, et les plaines d'Orchomènes, couvertes de troupeaux; Ripa, Stratie, Enispe ébranlée par les vents, Tégée, Stymphale, Parhasie, et la riant Mantinée. A leur tête est le fils d'Ancée, le vaillant Agapénor; il les a conduits dans soixante vaisseaux, où les Arcadiens montèrent en foule. Agamemnon

leur a fourni des navires équipés avec soin pour traverser le noir empire de la mer ; les travaux maritimes leur étaient étrangers.

Ceux qui habitent Buprasie, la divine Élide, et tout le terrain que renferment Alisie, la roche Olénienne, Hyrmine, et Myrsine qui borne cette contrée, ont à leur tête quatre chefs, suivis chacun de dix vaisseaux rapides, où s'empresèrent de monter un grand nombre d'Épéens. Ces chefs sont Anphimaque et Thalpius, fils l'un de Ctéate et l'autre d'Euryte, né d'Actor ; le redoutable Diore, issu d'Amaryncée ; et le fils d'Agasthène, Polyxène, semblable à une divinité.

Ceux qu'envoyèrent Dulichium et les Echinades, îles sacrées qui s'élèvent à l'extrémité de la mer et en face de l'Élide, marchent sous les ordres de Mégès, pareil à Mars : il était fils de Phylée, chéri de Jupiter, et qui vint à Dulichium chercher un refuge contre le courroux de son père. Quarante vaisseaux suivirent Mégès à Troie.

Ulysse conduit les magnanimes Céphalléniens, ceux qui ont quitté Ithaque et le feuillage agité de Nérîte, Crocylée, et les rochers escarpés d'Ægilipe ; ceux qui habitent Zacynthe et Samos, et qui, sur la rive opposée, cultivent le continent. Ulysse les conduit, lui qui semble plus qu'un mortel par sa prudence : douze vaisseaux, aux proues colorées de vermillon, fendirent les ondes sur ses traces.

Thoas, fils d'Andremon, commandait les Etoliens, venus de Pleurone, d'Olénus, de Pylène, du rivage de Chalcis, des rochers de Calydon. Les fils du vaillant OENÉE n'étaient plus, il n'était plus lui-même ; et le blond Méléagre avait fermé les yeux à la lumière : Thoas est maintenant le roi de cette troupe guerrière, et quarante vaisseaux abordèrent avec lui à ce rivage.

Idoménée était le valeureux chef des Crétois ; ils ont habité Gnosse, les remparts de Gortyne, Lycte, Milète, la brillante Lycaste, Phæstus, et Rhytion, qui nourrissent un grand peuple : à ces troupes s'en joignent d'autres sorties aussi de la Crète, décorée de cent villes. Idoménée est leur chef, ainsi que Mérion, pareil à l'homicide Mars ; ils vinrent accompagnés de quatre-vingts vaisseaux.

Tlépolème, fils d'Hercule, et distingué par sa force et sa stature, conduisit dans neuf vaisseaux les fiers Rhodiens, rassemblés des trois parties de l'île de Rhodes qu'ils cultivaient ; de Linde, d'Ialysse, et de la blanche Camire. L'intrépide Tlépolème les commandait. Astyochee donna ce fils au grand Hercule, qui l'avait emmenée d'Ephyre, des bords du Selléis, où il détruisit un grand nombre de villes et une florissante jeunesse. Tlépolème, élevé dans le palais de ce héros, ravi, par un coup involontaire, le jour à l'oncle de

son père, Licymnius, descendant de Mars, et qui penchait vers le déclin de l'âge. Soudain il bâtit des vaisseaux, rassembla un grand peuple, et prit la fuite sur les mers pour échapper à la vengeance des fils et des petits-fils du terrible Alcide. Cependant il arriva dans l'île de Rhodes, après avoir erré de toutes parts et souffert de longues infortunes : là, il fonda trois villes : Jupiter, qui règne sur les dieux et les mortels, chérit ces villes, et versa sur elles d'immenses richesses<sup>1</sup>.

Nirée conduisit de Syma trois vaisseaux ; Nirée, fils d'Aglaïa et du roi Charope ; Nirée, après le noble Achille, le plus beau de tous les Grecs qui vinrent sous les murs d'Ilion : mais il est faible, timide, et suivi d'une troupe peu nombreuse et peu guerrière.

La jeunesse de Nisyre, de Crapathe, de Casus, de Cos, où régna jadis Eurypyte, et des îles Calydnes, est guidée par Antiphe et Phidippe, deux fils de Thessale, rejeton du grand Alcide ; et trente vaisseaux volèrent avec eux sur les mers.

Maintenant nommons ceux qui habitaient Argos, la demeure des Pélasges, ceux d'Alos, d'Alope, de Trachine, de Phthie, et d'Hellas, où le sexe a tant de charmes : ils sont appelés Myrmidons, ou Hellènes, ou Achéens ; ils voguèrent dans cinquante vaisseaux sous les ordres d'Achille. Mais ils ne se souviennent plus de la funeste voix de la guerre, et n'ont point de chef qui les range en bataille. Le formidable Achille était couché près de ses vaisseaux, livré à son courroux ; il ne peut oublier la jeune Briséis, qu'il avait enlevée de Lyrnesse après les plus grands travaux, après avoir conquis Lyrnesse et les murs de Thèbes, et abattu les fils belliqueux d'Evène : il s'abandonnait à sa douleur près de ses vaisseaux ; mais bientôt il doit reparaitre.

Les combattants de Phylacé, de Pyrrhase florissante, consacrée à Cérès, d'Itone, mère de nombreux troupeaux, d'Antrone, qui domine sur la mer, et de Ptéléé, entourée d'agréables prairies, eurent pour chef le vaillant Protésilas, tant qu'il vécut : la terre le renfermait déjà dans son sein ténébreux ; son épouse désolée, se meurtrissant le visage, était seule à Phylacé, et sa maison était sans appui. Un guerrier troyen lui avait ravi le jour au moment où il s'élançait, avant tous les Grecs, de son vaisseau sur le rivage. Ses troupes cependant n'étaient pas dépourvues de conducteur. Podarcès, élève de Mars, formait leurs rangs, fils d'Iphiclus

1. Allusion à l'ancienne fable qui contait que Jupiter couvrit Rhodes d'une nuée d'or, d'où il fit pleuvoir dans cette île des richesses infinies. Pindare rapporte cette fable.

riche en brebis, et frère du magnanime Protésilas. Protésilas, avec plus d'âge, avait plus de valeur ; et ces troupes, quoiqu'elles eussent un bon chef, regrettaient celui dont elles avaient connu l'intrépidité. Quarante vaisseaux l'avaient suivi devant Ilion.

Les habitants de Phérès, près du lac Bœbéis, ceux qui cultivent les champs de Bœbé, de Glaphyre, et de la superbe Iolcos, se sont rendus ici avec onze vaisseaux sous les ordres d'Eumèle, fils d'Admète et d'Alceste, la gloire de son sexe, et la plus aimable des filles de Pélias.

Les troupes de Méthone, de Thaumacie, de Mélibée, et des rochers d'Olizone, ont pour chef Philoctète, habile à tirer de l'arc ; elles sont venues dans sept vaisseaux, montés chacun par cinquante rameurs que forma ce héros, et qui manient l'aviron et l'arc avec la même adresse. Ce prince malheureux souffrait les plus cruelles douleurs, étendu sur le sable dans une île déserte, à Lemnos, où les Grecs l'avaient abandonné ; tourmenté de la blessure fatale d'un serpent venimeux, il était en proie à une triste amère : mais bientôt les Grecs, au rivage de Troie, devaient se ressouvenir du roi Philoctète. Ces troupes regrettaient leur chef, quoiqu'elles ne fussent pas sans conducteur : Médon, fils naturel du brave Oïlée et de Rhéna, les rangeait en bataille.

Ceux qui sont venus de Tricca, et du terrain montueux d'Ithome, ceux d'Œchalie, ville d'Euryte, sont conduits par les deux fils d'Esculape, savants dans l'art de guérir nos maux, Podalire et Machaon, et trente vaisseaux voguèrent sur leurs traces.

Les guerriers d'Orménie, ceux qui vivent près de la fontaine d'Hypérée, et dans Astérion, et sur les sommets blancs du Titane, sont commandés par le fils d'Evemon, l'illustre Eurypyle, qui traversa la mer avec quarante vaisseaux.

Les citoyens d'Argisse, ceux qui fertilisent les terres de Gyrtone, d'Orthe, d'Elone, et d'Oloosson, ville éclatante, marchent ici sous les ordres de l'intrépide Polypète, fils de Pirithoüs, qui reçut la naissance de Jupiter. La célèbre Hippodamie donna ce fils à Pirithoüs, le jour où ce héros triompha des centaures féroces, et, les chassant du Pélion, les repoussa jusqu'au fond des montagnes d'Æthicé. Polypète n'était pas seul à la tête de ces troupes ; Léontée partageait avec lui le commandement, favori de Mars, et fils du magnanime Coronus. Quarante vaisseaux sillonnèrent avec eux les ondes.

Gunée, sorti de Cyphos, conduisit vingt-deux vaisseaux : les Eniens le suivirent, ainsi que les Pérèbes inébranlables dans les combats, et ceux qui établirent leurs demeures

autour de la froide Dodone, et ceux encore qui cultivèrent les champs arrosés par l'aimable Titarésie, lequel porte au Pénée ses eaux brillantes, et, sans se mêler avec les gouffres argentés de ce fleuve<sup>1</sup>, coule, comme l'huile, au-dessus de sa surface : il sort du séjour des ombres, du terrible Styx, par qui jurent les immortels.

Enfin Prothoüs, fils de Tenthredon, commande les Magnésiens, ceux qui vivent autour du Pénée et des chênes du Pélion secoués par les vents : leur chef est l'agile Prothoüs ; et quarante vaisseaux vinrent avec lui devant Troie. Tels furent les princes et les chefs de la Grèce.

Muse, dis-moi qui fut le plus vaillant, soit des hommes, soit des coursiers.

Les plus nobles coursiers étaient ceux dont le fils de Phérès, Eumèle, excitait l'ardeur ; rapides comme l'aigle, ils avaient le même poil, le même âge, et leur taille était de niveau : Apollon les nourrit lui-même sur les montagnes de Piérie : juments, elles portaient dans les rangs ennemis la terreur de Mars.

Le plus vaillant des guerriers était Ajax Télamonien, tandis qu'Achille se livrait à sa colère ; car, ainsi que les coursiers qui entraînaient son noble char effaçaient tous ceux de l'armée, il était supérieur à tous les héros. Maintenant retiré dans sa tente, il nourrissait son courroux : ses troupes, sur le rivage, charmaient leur ennui en lançant le disque, le javelot, ou la flèche inutile ; les coursiers, près de leurs chars, broyaient le lotos et l'ache humide des prairies ; et les chars étaient à couvert sous les tentes des chefs : mais ceux-ci, désirant de voir à leur tête ce prince chéri de Mars, erraient çà et là dans le camp, et ne prenaient aucune part aux combats.

Cependant s'avance la brillante armée telle qu'un déluge de feu qui ravagerait la terre. La terre fait entendre sous eux de longs mugissements, semblables à ceux qu'elle pousse quand Jupiter armé du tonnerre se met en courroux, et foudroie à coups redoublés autour de Tiphœe les rochers d'Arime, sous lesquels ce géant est étendu ; ainsi mugit la terre sous les pas des troupes qui franchissent avec impétuosité les campagnes.

En même temps, chargée d'une nouvelle effrayante, la légère Iris, par l'ordre de Jupiter, descend vers les Troyens, sur les ailes des vents rapides. Les vieillards, environnés de

1. Pline rapporte que l'Eurotas traverse ainsi le Pénée ; c'est la même rivière de Titarésie dont parle ici Homère, et dont il dit que les eaux sont huileuses. Le Styx, selon les poètes, était limoneux, et coulait avec lenteur et sans aucun bruit.

la jeunesse, formaient un conseil aux portes du palais de Priam <sup>1</sup>. La déesse, s'arrêtant auprès d'eux, prend les traits et la voix d'un des fils de ce prince, de Polite, qui, seul des Troyens se confiant dans sa course agile, était assis au haut de la tombe du vieux Æsyète, et observait le moment où les Grecs se précipiteraient loin de leurs vaisseaux.

O vieillard, s'écrie-t-elle, vous aimez toujours les longs conseils, comme jadis au temps de la paix : une bataille terrible se prépare. J'ai assisté à beaucoup de combats ; mais je n'ai jamais vu une armée si grande ni si formidable : aussi nombreuse que les feuilles du printemps, ou que les sables de la mer, elle traverse la plaine pour combattre autour de nos remparts. Hector, c'est toi que j'exhorte en ce moment. Il est dans Troie un grand nombre d'alliés, divers de nation comme de langage : que chaque chef, à la tête de ceux auxquels il commande, les conduise avec ordre et les range en bataille.

Hector ne méconnaît point la voix de la déesse : soudain il rompt l'assemblée. Ils courent aux armes : toutes les portes s'ouvrent ; les guerriers sortent en foule, fantassins et chars ; il s'élève un grand tumulte.

Il est devant la ville une haute colline qui, s'avancant dans la campagne, est de tous côtés d'une pente facile ; les hommes l'appellent Batiée, et les dieux le tombeau de l'agile Myrinne <sup>2</sup> : c'est là que les Troyens et leurs alliés se forment en bataille.

A la tête des Troyens paraissait le grand Hector, fils de Priam, agitant un superbe panache : avec lui s'armèrent les troupes les plus nombreuses et les plus vaillantes, qui, la pique levée, brûlaient de répandre le sang.

Les Dardaniens sont conduits par le fils d'Anchise, Enée, que la belle Vénus, ayant daigné s'unir à un mortel, mit au jour sur les sommets d'Ida. Il n'est point seul à leur tête ; et les deux fils d'Antéonor, Archiloque et Acamas, habiles dans tous les genres de combats, partagent ses travaux.

Ceux qui habitent la riche Zélée dans la Troade et au pied de l'Ida, et qui s'abreuvent des eaux noires de l'Æsèpe, ont pour chef le fils illustre de Lycaon, Pandarus, qui tient son arc d'Apollon même.

Les combattants d'Adrastée, d'Apasus, de Pityée, et des hauts sommets de Térée, marchent sous les ordres d'Adraste et d'Amphius armé d'une cuirasse de lin ; ils sont fils de Mérops, dont aucun mortel n'égalait l'habileté dans

1. Coutume des orientaux.

2. Reine des amazones. On enterrait les héros et les héroïnes au pied des collines et des montagnes.

l'art de connaître l'avenir, et qui leur défendit d'aller à la guerre, le tombeau des hommes : mais ils ne lui obéirent point ; la noire parque les entraînait.

Les guerriers qui cultivaient les champs de Percote et de Practius, ou qui habitaient Seste, Abyde, et la noble Arisbe, suivent le fils d'Hyrtacès, Asius, prince des peuples. Asius, que des coursiers bouillants et d'une haute taille portèrent d'Arisbe et des bords du Selléis aux combats.

Hippochoüs conduit les tribus des Pélasges, exercés au javalot, et qui habitent Larisse entourée de plaines fertiles ; ils sont conduits par Hippochoüs et Pylée, disciples de Mars et fils du Pélasge Lithus, issu de Teutamis.

Acamas et le héros Piroüs sont à la tête des Thraces, qu'enferme l'Hellespont orageux.

Les belliqueux Ciconiens marchent sous les ordres d'Euphème, fils de Trézène, qui reçut le jour de Cée, et qui fut chéri de Jupiter.

Pyrechme conduit les Péoniens, armés de l'arc ; ils viennent d'une contrée lointaine, d'Amydon et du large Axius, de l'Axius qui épanche les plus belles eaux dans les vastes campagnes.

Pylémène, dont le cœur est intrépide, commande aux guerriers de Paphlagonie : ils ont quitté les contrées des Hénètes, fameuses par les haras de mules sauvages, Cytore et Sésame, où ils habitent les villes célèbres qui bordent les rives du Parthenius, Cromme, Egiale, Erythine élevée.

Odius et le brave Epistrophus sont à la tête des troupes d'Halizone, qui viennent d'Alybes, régions éloignées où naît l'argent.

Les Mysiens obéissent aux lois de Chromis et de l'augure Ennome : mais son art ne peut écarter de lui la noire mort ; il doit périr par la main du rapide Achille, dans le fleuve où ce héros immolera une foule de Troyens.

Phorcys, et Ascagne, pareil à un dieu, conduisent loin d'Ascanie les Phrygiens tout brûlants d'une ardeur guerrière.

Les fils de Pylémène, Antiphe et Mesthlès, qui reçurent le jour près du lac Gygée, guident les Méoniens, nés au pied du Tmole.

Nastès est le chef des Cariens au langage barbare<sup>1</sup> ; ils viennent de Milète, de la pointe élevée de Mycale, des sommets ombragés de Phthires, des rives où serpente le Méandre. Les fils illustres de Nomions, Nastès et Amphimaque,

1. Apollodore a dit que les Ioniens haïssaient extrêmement les Cariens, et qu'Homère, qui était Ionien, a voulu se moquer de ce peuple en lui reprochant ce défaut.

les commandent ; Amphimaque, qui allait aux combats chargé d'or ainsi qu'une femme. Insensé ! ces ornements ne le garantiront point de la fatale mort ; il périra sous les coups du vaillant Achille, dans les eaux du fleuve ; et son or sera la dépouille du vainqueur.

Enfin Sarpédon et le sage Glaucus conduisent les Lyciens loin des champs de la Lycie et des gouffres du Xanthe.

---

## CHANT III

A peine les deux armées, leurs chefs à leur tête, sont rangées en ordre de bataille, les Troyens, tels que desnuées d'oiseaux, s'avancent avec des cris perçants : ainsi s'élève jusqu'au ciel la voix éclatante du peuple ailé des grues lorsque, fuyant les frimas et les torrents célestes, elles traversent à grands cris l'impétueuse mer, et, portant la destruction et la mort à la race des Pygmées<sup>1</sup>, livrent, en descendant des airs, un combat terrible. Mais les Grecs, ne respirant que fureur, et brûlant dans leur sein de se prêter un appui mutuel, approchent en silence. Comme l'autan humide répand sur le sommet des montagnes un brouillard épais que redoute le berger et que le voleur préfère aux ombres de la nuit, brouillard si ténébreux, que l'œil suit à peine la pierre lancée : ainsi s'élevait un tourbillon de poussière sous les pieds des troupes qui franchissaient la plaine d'un pas rapide.

Lorsque les deux armées vont se joindre, Pâris, aussi beau qu'un dieu, se montre à la tête des Troyens. A ses épaules sont suspendus une peau de léopard, son arc recourbé, et son épée ; il agite deux javelots étincelants, et défie à un sanguinaire combat les chefs les plus vaillants des Grecs.

Ménélas le voit devancer les cohortes et marcher à grands pas. Il triomphe, comme se réjouit un lion quand, pressé d'une faim dévorante, il rencontre un daim sauvage ou un cerf orgueilleux de son bois, et que soudain il le dévore, quoiqu'il soit poursuivi par une meute légère et par une ardente jeunesse : ainsi Ménélas triomphe et se flatte de punir le coupable. Il s'élance aussitôt de son char avec ses armes.

Pâris, qui le voit à la tête des combattants, est frappé de terreur ; il se jette dans les rangs de ses compagnons, et se dérobe à la mort. Tel un jeune berger, dans le creux d'un vallon, recule à l'aspect d'un serpent terrible ; un tremblement s'est emparé de ses membres ; il fuit en arrière, la

<sup>1</sup> Race de petits hommes qui habitaient la Haute-Égypte, près de la mer. Le combat que leur livrent les grues est l'image du dégât que ces nués d'oiseaux faisaient dans leurs champs.

pâleur sur le front : tel le beau Pâris, redoutant Ménélas, se retirait dans la foule des valeureux Troyens.

Mais Hector, apercevant son frère, l'accable de ces reproches : Malheureux Pâris ! toi dont la beauté fait la seule gloire, guerrier efféminé, lâche séducteur, plutôt au ciel que tu n'eusses point vu le jour, ou que tu fusses mort sans former le lien de l'hyménée, destin préférable à l'opprobre dont tu te couvres dans ce jour aux yeux des Troyens que tu déshonores ! N'entends-tu pas les risées des Grecs valeureux ! Ils croyaient que tu savais combattre avec courage hors des rangs, parce que ta figure en impose ; mais ton âme est sans valeur et sans force. Si tu étais aussi pusillanime, devais-tu rassembler tes plus chers compagnons, traverser la mer avec des vaisseaux rapides, et, confondu dans une nation étrangère, emmener d'un pays lointain une femme célèbre par sa beauté, et l'alliée de guerriers redoutables ? action qui fait la ruine de ton père, de cette ville, de tout un peuple, le triomphe de nos ennemis, et ta propre honte. Que n'attendais-tu le vaillant Ménélas ? tu saurais quel est le guerrier dont tu retiens injustement l'épouse. Ta lyre, ni ces dons de Vénus, ta chevelure et ta beauté, n'eussent été pour toi d'aucun secours, lorsque tu aurais été traîné par le vainqueur dans la poussière. Mais les Troyens sont trop timides, ou ils t'eussent déjà donné la pierre sépulcrale pour vêtement, afin de se venger de tous les maux que tu leur as faits.

Hector, répond le beau Pâris, je le reconnais, j'ai mérité ces reproches : ton cœur est toujours indomptable dans les combats ; tel que l'acier qui, fendant le chêne, seconde la force de celui qui bâtit un navire, tel est dans ton sein ton courage invincible. Mais ne me reproche pas les dons de Vénus : il ne faut pas rejeter les bienfaits inestimables des dieux ; quels qu'ils soient, personne n'est le maître de les choisir. Si cependant tu veux que je combatte, fais ranger à l'instant les Troyens et les Grecs, et, au milieu d'eux, qu'on nous mette aux mains, moi et le redoutable Ménélas, pour la cause d'Hélène et de ses richesses. Celui qui remportera la victoire, maître de sa personne et de ses biens, l'emmènera dans sa demeure ; et, les deux peuples formant le nœud d'une amitié et d'une alliance inviolables, vous habiterez Troie et ses champs fertiles, et ils s'en retourneront au sein de la Grèce, renommée par sa valeur et par la beauté de ses femmes.

A ce discours Hector, plein de joie, court entre les deux armées, et tenant sa pique par le milieu, il l'oppose aux phalanges des Troyens, qui s'arrêtent au même instant. Les Grecs remplis d'un feu martial, lui décochent leurs flèches, et

cherchent à l'accabler d'un nuage de traits et de pierres. Mais Agamemnon élève la voix : Grecs, arrêtez, ne lancez point vos traits; l'intrépide Hector semble vouloir nous adresser la parole. A cet ordre ils cessent de l'attaquer, et font silence. Hector, entre les deux armées : Troyens, dit-il, et vous, braves Grecs, écoutez ce que vous propose Paris, l'auteur de cette guerre. Il veut que les deux peuples déposent sur la terre fertile leurs armes éclatantes, et que lui et le valeureux Ménélas combattent seuls pour Hélène et ses richesses. Celui qui remportera la victoire, maître de sa personne et de ses biens, l'emmènera dans sa demeure. Nous, cependant, nous formerons les nœuds d'une alliance et d'une amitié inviolables.

Il dit; et les deux armées gardent un profond silence. Ménélas prenant alors la parole : Ecoutez-moi à mon tour, leur dit-il. Une vive douleur pénètre mon âme, et j'espère que voici le moment de terminer nos débats et les longs malheurs que vous avez soufferts pour ma querelle et pour l'attentat de Paris. Que celui de nous auquel est réservée la mort subisse l'arrêt du destin; et vous, ne tardez plus à goûter les douceurs d'une paix durable. Troyens, immolez un agneau noir à la Terre, un agneau blanc au Soleil, et nous offrirons une semblable victime au maître des dieux. Mais que Priam lui-même (car ses fils sont infidèles et parjures) vienne jurer l'alliance pour que personne ne viole un traité fait au nom de Jupiter. Toujours la jeunesse est inconstante et légère : lorsqu'un vieillard<sup>1</sup> intervient dans les traités, il porte à la fois l'œil sur le passé et sur l'avenir, et procure aux deux partis les plus grands avantages.

Les Grecs et les Troyens, dans l'espoir de terminer une si cruelle guerre, se livrent à la plus douce joie. Ils retiennent les coursiers dans les rangs, descendent des chars, se dépouillent de leurs armes, et les couchent près d'eux sur la terre. Un court espace séparait les deux armées. Hector envoie promptement deux hérauts dans la ville pour conduire les victimes au camp, et pour inviter Priam à s'y rendre, tandis qu'Agamemnon ordonne à Thalthybius d'aller vers la flotte et d'amener un agneau : le héraut obéit à l'ordre du roi.

Cependant Iris vole vers Hélène sous les traits de la belle-sœur de cette princesse, Laodice, que le riche Hélicon, fils d'Anténor, avait épousée, et la plus aimable des filles de

1. Les anciens honoraient beaucoup la vieillesse, et l'on en voit ici un bel exemple. Ménélas ne dit pas que Priam étant roi pourra confirmer le traité et le rendre plus valide; il ne parle que de son âge. « Un vieillard, dit-il, porte à la fois l'œil sur le passé et l'avenir ».

Priam. Elle trouve Héléne dans son palais, traçant une broderie sur une grande toile qui avait la blancheur de l'albâtre : elle y représentait les nombreux travaux que les Troyens et les Grecs chargés d'airain et domptant les coursiers, avaient soutenus pour l'amour d'elle dans les champs de Mars. La légère Iris s'avance.

Viens, belle princesse, dit-elle, contemple l'étrange spectacle qu'offrent les Grecs et les Troyens. Ces guerriers, qui naguère, ne respirant qu'une fureur homicide, allaient se livrer dans la plaine un combat qui devait coûter tant de pleurs, sont maintenant assis en silence : la guerre est apaisée; inclinés sur leurs boucliers, ils ont enfoncé près d'eux en terre leurs longs javelots. Cependant Paris et Ménélas combattent pour toi, armés de fortes lances, et tu seras l'épouse chérie du vainqueur.

La déesse, en lui tenant ce discours, réveille au fond de son cœur un doux souvenir de son premier époux, de sa patrie, et de ceux dont elle reçut la naissance. Couverte de voiles<sup>1</sup> d'une blancheur éblouissante, Héléne se précipite hors du palais, versant des pleurs de tendresse : elle n'est point seule; Æthra et Clymène, deux de ses femmes, la suivent. Elles arrivent bientôt près des portes Scées.

Au-dessus de ces portes étaient assis des vieillards vénérables, Priam, Panthoüs, Thymètes, Lampus, Clytie, Hicétaon de la race de Mars, et Ucalégon et Anténor, d'une prudence consommée. Accablés de vieillesse, ils se tenaient éloignés des combats; mais ils discouraient avec sagesse, semblables aux cigales qui, dans les bois, se reposant sur la cime des arbres, ne cessent point de faire entendre leurs faibles et douces voix : tels, au haut de cette tour, étaient ces vieillards troyens.

Lorsqu'ils virent Héléne s'avancer vers la tour : On ne doit pas s'étonner, dirent-ils entre eux à voix basse, que les Troyens et les Grecs souffrent, depuis un si grand nombre d'années, tant de maux pour une telle femme : elle a les traits et le port d'une déesse. Mais, malgré ses appas, qu'elle parte avec ses vaisseaux, et ne nous laisse point à nous et à nos enfants, l'infortune et le deuil.

Tels étaient leurs discours. Priam, haussant la voix : Approche, dit-il, ma chère fille, et sieds-toi à mes côtés pour considérer tes parents et tes amis. Tu n'es point à mes yeux la cause de nos malheurs; j'en accuse les dieux, qui ont excité contre moi cette guerre, le sujet de nos larmes. Nomme-moi cet homme étonnant; dis quel est ce chef si

1. Aujourd'hui encore les femmes, en Orient, ne sortent que voilées.

remarquable par son port et par sa stature : D'autres l'emportent sur lui par la hauteur de leur taille ; mais jamais mes yeux n'ont vu d'homme si beau ni si majestueux : il semble être un roi.

Mon père chéri, répond Hélène la plus belle des femmes, je révere et je redoute ta présence. Plût au ciel que j'eusse choisi la plus cruelle mort lorsque je suivis iciton fils et que j'abandonnai mon lit nuptial, mes frères, ma fille unique, et les aimables compagnes de ma jeunesse ! Mais ce n'a pas été mon destin, et c'est pour ce sujet que je me consume dans les larmes. Je vais satisfaire à ta demande. Ce guerrier est le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, qui possède à la fois l'art de régner et celui de combattre<sup>1</sup>. Avant que l'infamie eût souillé mes jours, il était mon beau-frère, s'il m'est permis de lui donner ce nom !

Le vieillard admire ce guerrier, et s'écrie : Heureux Atride ! favori des destinées ! chéri des immortels ! que de peuples sont soumis à tes lois ! Je me rendis autrefois dans la Phrygie, fertile en vignobles ; là, je vis une grande armée, des hommes habiles à conduire un char, les peuples d'Otrée et du fameux Mygdon, qui alors formaient un camp aux rives de Sangare : et moi j'étais parmi eux comme leur allié, ce jour où nous combattimes les Amazones guerrières. Mais cette armée était moins nombreuse que celle des Grecs.

Puis regardant le fils de Laërte : Apprends-moi aussi, ma chère fille, poursuit le vieillard, quel est ce guerrier : moins grand de toute la tête qu'Agamemnon, ses épaules et sa poitrine ont plus de largeur. Ses armes sont couchées sur la terre féconde : lui cependant marche dans les rangs de ces guerriers, tel qu'un bélier chargé d'une riche toison se promène au milieu d'un grand troupeau de brebis éclatantes.

C'est, répondit Hélène, le fils de Laërte, le prudent Ulysse ; nourri dans Ithaque hérissée de rochers stériles, il abonde en stratagèmes et en sages conseils.

Anténor prenant alors la parole : O Hélène, dit-il, Ulysse reçoit de toi un juste éloge. Autrefois cet homme étonnant vint dans cette ville, envoyé pour ta cause, accompagné de l'intrépide Ménélas : je les accueillis avec amitié dans ma maison, et je connus leur caractère, leur sagesse. Quand ils paraissaient au milieu des Troyens assemblés, s'ils étaient debout, Ménélas attirait les regards par la hauteur de sa taille : étaient-ils assis, Ulysse avait quelque chose de plus vénérable. Mais lorsque, traitant avec nous, ils haranguaient dans les conseils, Ménélas parlait d'une manière succincte,

1. On sait que ce vers était la devise d'Alexandre le Grand.

mais pleine de force ; il n'abondait point en paroles, et ne s'écartait point du but, quoiqu'il fût le plus jeune. Quand le prudent Ulysse se levait à son tour, d'abord, comme s'il eût été novice et sans art, il demeurait tranquille, baissait les yeux, les attachait sur la terre, ne portait son sceptre ni d'un côté ni de l'autre, et le tenait immobile : vous auriez dit un homme sombre, agité par la colère, ou dont les sens étaient troublés et la raison égarée ; mais, lorsqu'il déployait sa voix forte et sonore, et que ses paroles sortaient en foule, ainsi que dans l'hiver les nombreux flocons de neige descendent sur les campagnes, alors aucun mortel n'eût lutté contre Ulysse, alors on oubliait son extérieur moins imposant, et l'on n'était frappé que de sa vive éloquence.

Priam, apercevant Ajax, interroge encore Hélène. Quel est cet autre chef si grand et si terrible, et qui, par sa taille et par la largeur de ses épaules, l'emporte sur tous les Grecs ?

C'est, répondit-elle, le formidable Ajax, le rempart de la Grèce. Là, parmi les Crétois, se tient Idoménée, semblable à l'un des immortels ; autour de lui sont les chefs de la Crète : souvent, lorsqu'il venait de cette île, Ménélas le reçut dans notre palais. Je vois rassemblé ici tous les héros de la Grèce, que je reconnaitrais sans peine, et dont je pourrais vous dire les noms. Mais je ne puis découvrir deux chefs, Castor qui dompte les coursiers, Pollux invincible à la lutte, mes propres frères, sortis du même sein que moi. Seraient-ils restés dans les murs de Lacédémone ? ou, s'ils ont abordé avec leurs vaisseaux à ce rivage, refuseraient-ils de se joindre aux combats des guerriers, par la crainte de partager l'opprobre dont je suis couverte ? Ainsi parlait Hélène ; mais déjà la terre les renfermait dans son sein à Lacédémone, doux pays de leur naissance.

Cependant les hérauts portaient à travers la ville les gages sacrés de la paix, deux agneaux, et dans une outre, peau d'un bélier, le vin qui réjouit, fruit délicieux de la terre. Le héraut Idéus, chargé d'une urne brillante et de coupes d'or, paraît devant le vieux Priam, et l'excite à sortir des remparts. Lève-toi, dit-il, fils de Laomédon : les chefs des deux armées t'invitent à descendre dans la plaine, afin d'y conclure la paix. Pâris et le vaillant Ménélas, armés de longs javelots, combattront pour Hélène : elle suivra le vainqueur, elle et ses richesses ; et les deux peuples, formant le nœud d'une amitié et d'une alliance inviolables, nous habiterons Troie et ses champs fertiles, et ils s'en retourneront dans la Grèce belliqueuse, ou le sexe a des appas séduisants.

Le vieillard frémit à ces mots ; toutefois il ordonne que l'on attelle ses coursiers : cet ordre est promptement exécuté. Priam monte sur son char superbe, prend et tire à soi les rênes ; Anténor se place à côté de lui. Ils poussent les rapides coursiers à travers les portes Scées dans la campagne. Arrivés près des Troyens et des Grecs, ils descendent du char sur le sein fécond de la terre, et s'avancent à pas lents au milieu des deux armées. Aussitôt le roi des peuples, Agamemnon, se lève, ainsi que le sage Ulysse.

Pendant les hérauts vénérables apportent des deux parts les gages sacrés de l'alliance ; ils mêlent le vin dans l'urne, et répandent une eau pure sur les mains des rois. Agamemnon s'arme du coutelas suspendu à sa formidable épée, et enlève sur la tête des victimes du poil que les hérauts distribuent entre les chefs des Troyens et des Grecs. Agamemnon, levant les mains vers le ciel, prie au milieu d'eux à haute voix.

Jupiter, père souverain, qui règnes sur les sommets d'Ida, dieu grand et terrible ; Soleil, qui entends tout, et aux regards duquel rien ne se dérobe ; Fleuves, Terre, et vous qui, dans les demeures souterraines des enfers, punissez les humains coupables de parjure, soyez nos témoins et garantissez la foi de nos serments. Si Pâris ravit le jour à Ménélas, qu'il demeure possesseur d'Hélène et de ses trésors ; et nous, sillonnant les ondes, rentrons dans notre patrie. Mais si Ménélas immole Pâris, qu'à l'instant les Troyens nous rendent Hélène et ses biens, et paient aux Grecs un juste tribut dont le souvenir se transmette aux races les plus reculées. Si, après que Pâris sera tombé, Priam ou ses fils refusent de nous payer ce tribut, je l'exigerai les armes à la main, et je resterai sur ces bords jusqu'à ce que j'aie trouvé les moyens de terminer la guerre.

Il dit, et du fer meurtrier il égorge les agneaux, qui tombent palpitants, en exhalant le souffle de la vie. Puisant ensuite le vin dans l'urne, on le répand des coupes, et l'on invoque les dieux. Des deux camps s'élève cette prière : Grand et redoutable Jupiter, et vous tous, dieux immortels, si quelqu'un viole une paix si sacrée, que de son crâne brisé sa cervelle soit répandue sur la terre, comme ce vin ; que sa race ait le même sort, et que sa femme soit livrée à l'insolence d'un barbare ennemi. Tels sont leurs vœux. Jupiter ne leur fut point favorable.

Mais le fils de Dardanus, Priam, leur tient ce discours : Ecoutez-moi, Troyens, et vous, Grecs, nés pour les combats. Quant à moi, je m'en retourne sur les hauts remparts d'Ilion : je ne pourrais voir un fils si tendrement chéri combattre le redoutable Ménélas. Jupiter et les autres immortels

savent seuls auxquels des deux les destins ont réservé la mort. En disant ces mots, le vieillard vénérable place les victimes sur le char, il y monte et saisit les guides; Anté-nor s'assied à côté de lui, et le char roule jusque dans les murs d'Ilion.

Alors le fils de Priam, Hector, et le grand Ulysse mesurent le champ du combat : puis jetant les sorts dans un casque d'airain, ils les agitent, afin de savoir qui doit le premier lancer le javelot. Les Grecs et les Troyens levant les mains vers les dieux : Père des immortels, disent-ils, maître de l'Ida, divinité terrible, que l'auteur de tant d'infortunes périsse et descende dans la demeure de Pluton, et que l'alliance et l'amitié des deux peuples soient à jamais affer-mies !

Telle est leur prière. Hector ombragé du panache agite les deux sorts en détournant les yeux ; et celui de Pâris sort du casque. Les troupes s'assoient aussitôt dans les rangs, chacun près de ses coursiers agiles et de ses brillantes armes qui jonchent la campagne.

Alors Pâris, l'époux de la belle Héléne, revêt son armure superbe : il chausse ses riches brodequins, et les attache par des agrafes d'argent, couvre son sein de la cuirasse de son frère Lycaon ; elle convenait à sa taille ; il jette sur ses épaules le baudrier auquel est suspendue son épée d'airain où l'argent étincelle : il prend le vaste et pesant bouclier ; et posant sur son front un casque fait avec art, dont le menaçant panache aux longs crins flotte dans l'air avec fierté, il saisit une lance qu'il puisse manier sans effort. De son côté, le vaillant Ménélas revêt ses armes.

Après qu'ils se sont couverts, à l'écart, de leur armure, ils s'avancent au milieu des deux camps, en se jetant des regards terribles : à leur vue les cohortes intrépides des Troyens et des Grecs sont saisies d'effroi. Les deux rivaux s'arrêtent l'un près de l'autre dans le champ mesuré, agitant leurs piques, et pleins d'un courroux menaçant. Pâris le premier lance son javelot, et frappe le bouclier de Ménélas : il n'en rompt pas l'airain, et la pointe du javelot se recourbe sur le bouclier solide. A son tour Ménélas lève sa lance ; et, invoquant le père des dieux : Grand Jupiter, s'écrie-t-il, punis l'agresseur, le perfide Pâris ; abats-le par mes mains, afin que l'on tremble, parmi les races futures, d'insulter celui qui nous reçoit dans sa maison et nous prodigue son amitié.

Il dit ; et le long javelot balancé vole, frappe le bouclier luisant, pénètre à travers la cuirasse ornée, déchire la tunique près du flanc : Pâris s'incline, et se dérobe à la noire parade. Alors Ménélas s'arme de sa brillante épée, et la le-

vant, il en décharge un grand coup sur le haut du casque de son adversaire : rompue en trois ou quatre éclats, elle tombe de sa main. Ménélas pousse un gémissement douloureux ; et, regardant la voûte immense du ciel : Jupiter, s'écrie-t-il, non, il n'est point de dieu plus impitoyable que toi : je me flattais de punir en ce jour la perfidie de Pâris, et mon épée se brise dans ma main ! ma main a fait voler un trait inutile, il n'a pu le blesser ! En prononçant ces mots, il fond sur le fils de Priam ; et le saisissant par le panache, il le traîne du côté des Grecs. La courroie, riche tissu, qui liait le casque sous le menton de Pâris, l'étouffait en serrant son coup délicat ; et dans ce moment Atride eût remporté une gloire immortelle, si la fille de Jupiter, Vénus, ne s'en fût aperçue à l'instant : elle rompt la forte courroie ; le casque vide aussitôt la main guerrière de Ménélas, qui, le faisant tourner avec effort au-dessus de sa tête, le jette au milieu des Grecs : ses fidèles compagnons le relèvent. Alors il se précipite une seconde fois vers son ennemi, brûlant de lui ravir le jour du javelot dont il s'est armé. Mais Vénus, tel est le pouvoir des dieux, enlève Pâris, l'environne d'un nuage épais, et, volant au palais de ce prince, le place sur le lit nuptial, qui exhale des parfums odorants.

Cependant elle se hâte d'appeler Hélène, qu'elle trouve au faite de la tour, où la foule des dames troyennes l'environnait. Vénus la tire par sa robe aussi odoriférante que le nectar, et se montre à elle sous les traits ridés d'une vieille, courbée sous les ans, habile à former en laine une belle broderie, et qui de Lacédémone avait suivi la princesse et la chérissait tendrement. La déesse, sous ces traits, lui dit : Viens, suis-moi ; Pâris t'attend dans son palais : il est sur sa couche nuptiale, et sa beauté est éclatante, ainsi que sa parure ; on ne dirait point qu'il vient de combattre un guerrier formidable, mais qu'il va se rendre à quelque danse, ou que, sortant d'une fête, il goûte le repos.

Elle dit, et jette le trouble au fond de son cœur. Mais lorsqu'Hélène reconnaît le cou d'albâtre de la déesse, ce sein qui fait naître les désirs, et ses yeux remplis de flamme, elle est saisie d'épouvante. Divinité dangereuse, dit-elle, chercheras-tu toujours à séduire mon cœur ? me conduiras-tu encore dans quelque ville opulente de la Phrygie ou de la molle Méonie, s'il est dans ces lieux un mortel que tu favorises ? Faut-il que tu viennes me tendre de nouveaux pièges, en ce moment où Ménélas a vaincu Pâris, et qu'il veut emmener dans sa maison une épouse odieuse ? Va, abandonne l'Olympe, demeure auprès de ton favori ; et, toujours près de lui en proie aux chagrins, pro-

digue-lui tes soins ; qu'il te choisisse pour son épouse ou pour son esclave. Quant à moi, je ne veux point m'exposer à l'opprobre en renouvelant les nœuds de cet hymen : c'est alors que toutes les Troyennes m'accableraient de justes reproches. Mon cœur, hélas ! est dévoré de tristesse et d'amertume.

Ce discours irrite la reine de Paphos. Ingrate, répond-elle, garde-toi d'exciter ma colère : crains que dans ce transport je ne te délaisse, et ne te haïsse autant que je signalai envers toi mon amour. Je saurai par mes artifices faire renaître entre les deux peuples la discorde et la guerre : toi, tu en seras la victime fatale.

A ces mots Hélène, saisie de crainte, s'éloigne en silence, et, couverte de son voile éclatant, se dérobe aux yeux de toutes les Troyennes : la déesse précédait ses pas.

Lorsqu'elles entrent dans le palais de Pâris, les femmes d'Hélène se rendent à leurs travaux : la princesse monte aux appartements élevés du palais. Vénus, déesse des ris, prend un siège et le place auprès du prince : là s'assied la belle Hélène, en détournant les yeux.

Tu sors ainsi du combat ! dit-elle : que n'y périssais-tu plutôt par la main du vaillant guerrier auquel j'avais uni ma destinée ! Tu te vantais cependant de l'emporter sur Ménélas en force, en courage et en adresse à lancer le javelot. Va, défie encore Ménélas au combat : mais non ; je t'exhorte plutôt à fuir les dangers de la guerre, à ne plus paraître avec Ménélas dans cette lice, et à ne plus te livrer à cette fougue insensée, si tu ne veux être aussitôt abattu par sa lance.

Chère épouse, répondit Pâris, ne déchire point mon cœur par ces reproches insultants. Aujourd'hui, secondé de Minerve, Ménélas m'a vaincu ; je puis le vaincre à mon tour : il est aussi des dieux qui nous protègent. Mais réunissons nos cœurs et livrons-nous aux plus doux sentiments : jamais une si vive ardeur ne pénétra mon âme. J'éprouvai moins de ravissements lorsque je voguai loin de Lacédémone, t'enlevant sur mes vaisseaux rapides, et m'unis à toi dans l'île de Cranaé par les liens de l'amour : tant je suis captivé par un heureux charme, et t'aime en ce moment avec transport.

Il dit, et porte ses pas vers la couche nuptiale : son épouse le suit ; et ils se prodiguent les témoignages les plus ardents de leur amour.

Cependant Ménélas, tel qu'un lion, courait çà et là dans la foule, et cherchait des yeux son rival. Mais nul des Troyens ni de leurs alliés ne put le montrer au fils d'Atrée : ils ne lui auraient point offert un asile s'ils

l'eussent aperçu; car ils le haïssaient tous autant que la noire Parque.

Troyens, Dardiens, et alliés, dit alors Agamemnon, vous voyez que Ménélas, cher au dieu des combats, a remporté la victoire. Remettez donc en nos mains Hélène et ses trésors, et payez-nous un juste tribut dont le souvenir transmette notre gloire aux races futures.

Il dit, et mille cris d'applaudissement s'élèvent de son armée.

## CHANT IV

Les dieux, assis sur leurs trônes, étaient rassemblés dans le palais éclatant de Jupiter, et l'immortelle Hébé leur versait le doux nectar : les coupes d'or à la main, ils tenaient les yeux attachés sur les murs de Troie. Le maître des dieux, voulant irriter Junon, profère ces paroles : Deux déesses ont embrassé la défense de Ménélas, Junon, reine d'Argos, et l'invincible Minerve ; et cependant, satisfaites de le voir combattre, elles goûtent ici les douceurs du repos, tandis que Vénus, la déesse des plaisirs, suit toujours au milieu des dangers le prince qu'elle favorise, le dérobe aux parques, et vient encore de le sauver en ce moment, où il touchait au trépas. Ménélas a toutefois remporté la victoire. Divinités du ciel, c'est à nous à régler le cours de ces événements. Ranimerons-nous le feu de la discorde, ou l'amitié doit-elle unir les deux peuples ? Si ce dernier avis satisfaisait tous les dieux, la ville du roi Priam subsisterait, et Ménélas ramènerait la coupable Hélène dans la Grèce.

Il dit. Junon et Pallas, les lèvres fermées, frémissent de colère : assises l'une à côté de l'autre, elles méditaient la ruine de Troie. Pallas garde un profond silence, quoiqu'elle soit en proie au plus terrible courroux ; mais Junon, ne le renfermant pas dans son sein : Fils impérieux de Saturne, dit-elle, quel discours viens-tu de prononcer ? Pourquoi veux-tu m'enlever le fruit de tant de soins et de tant de travaux ? J'ai fatigué mes divins coursiers en rassemblant les nations contre Priam et ses fils. N'aie d'autre loi que ta volonté ; mais n'espère pas d'obtenir les suffrages de tous les dieux.

Inflexible déesse, reprit avec indignation le dieu qui dirige le cours des nuées, quels crimes si grands ont donc commis envers toi Priam et ses fils, pour que tu désires avec tant d'acharnement de renverser la fameuse Troie ? Si tu pouvais, entrant dans ses vastes murs, dévorer Priam, ses fils, et son peuple, peut-être alors ta rage serait-elle assouvie. Satisfais ta haine, et qu'elle ne soit plus entre nous un sujet éternel de discorde. Mais je te le déclare, et gardes-en le souvenir, si jamais je veux dans ma fureur détruire quelqu'une des villes, mères des mortels que tu

chérés, ne prétends pas arrêter ma vengeance, et souffre qu'elle ait un libre cours. C'est à regret que je t'abandonne Troie. De toutes les villes que les enfants de la Terre habitent sous le Soleil et la voûte étoilée, il n'en est aucune qui soit plus chère à mon cœur que les murs sacrés d'Ilion, où respirent Priam et le peuple de ce roi belliqueux : jamais mes autels n'y sont dénués d'offrandes et de libations, et les victimes y fument sans cesse ; honneurs qui sont le partage des immortels.

Trois villes font mes délices, repartit la fière Junon, Argos, Sparte, et la vaste Mycènes. Perds-les lorsqu'elles seront l'objet de ton courroux ; je ne prétendrai pas les défendre ni plaider en leur faveur : quand même, jalouse de les conserver, je voudrais m'opposer à leur destruction, mes efforts seraient vains, puisque ta puissance est si supérieure à la mienne ; mais il ne faut pas que tu renverses tous mes projets. Je suis déesse, et mon origine est la même que la tienne : fille de Saturne, je tiens le rang le plus honorable par ma naissance et par le titre glorieux d'épouse de celui qui règne sur tous les immortels. Soyons donc disposés à nous plier tour à tour à nos désirs, et nous entraînerons les autres dieux. Ordonne à Minerve de voler entre les deux armées, au sein des alarmes, et d'exciter les Troyens à insulter, malgré leur accord, les Grecs couverts de gloire.

Elle dit. Le père des dieux et des hommes se rend aux vœux de Junon ; et s'adressant à Pallas : Vole, excite les Troyens à rompre l'accord, à insulter les Grecs superbes.

Ces mots animent Pallas, déjà brûlante d'une ardeur guerrière ; elle se précipite des sommets de l'Olympe. Telle qu'une étoile brillante, que le fils de Saturne envoie pour répandre l'effroi dans le cœur du nautonier ou dans une armée nombreuse, et qui darde mille étincelles : telle Minerve, descendant d'un vol impétueux, s'élance au milieu des deux camps. A cette vue les Troyens et les Grecs, malgré leur intrépidité, sont glacés de surprise et de terreur. Se regardant l'un l'autre : La discorde et les combats, disent-ils, vont-ils renaître ? ou Jupiter veut-il sceller l'union des deux peuples ? Il est l'arbitre de la guerre.

Cependant la déesse, sous les traits d'un mortel, de Laodocus, fils d'Anténor, connu par sa valeur, se glisse dans les rangs des Troyens, et cherche le fameux Pandarus. Elle le voit debout et ne respirant que les combats : les fières cohortes qui le suivirent des rives de l'Esèpe l'entouraient, armées de leurs boucliers. La déesse s'approchant de lui : M'en croiras-tu, dit-elle, fils de Lycaon ? ose lancer contre Ménélas une flèche rapide. Tous les Troyens, et surtout

Pâris, l'un de nos rois, te combleront de gloire et d'honneur; il t'accordera les dons les plus éclatants, s'il voit cet ennemi abattu par l'un de tes traits, porté sur le bûcher funèbre. Ne tarde point, frappe le fier Ménélas; et promets au dieu de la Lycie, dont l'arc est immortel, de lui sacrifier une hécatombe des premiers nés d'entre les agneaux, lorsque tu retourneras dans la divine Zélée.

Ainsi dit Minerve; et ce discours séduit l'insensé Pandarus. Il tire aussitôt de l'étui son arc luisant : c'était la dépouille d'une chèvre sauvage qui, sortant du creux d'un rocher, atteinte sous la poitrine d'un trait de ce guerrier placé dans une embuscade, fut renversée expirante sur la pierre : ses cornes s'élevaient jusqu'à la hauteur de seize paumes; un ouvrier habile les travailla, et, les ayant unies, les polit avec soin et en dora le sommet. Pandarus tend cet arc et le pose à terre; ses fidèles compagnons le couvrent de leurs boucliers, de peur que les Grecs ardents ne tombent sur lui, avant que Ménélas leur chef soit blessé. Le guerrier ouvre son carquois; et choisissant une flèche ailée, non encore abreuvée de sang, et source de cruelles douleurs, il place sur la corde de l'arc la flèche fatale, promet au dieu de la Lycie de lui sacrifier une hécatombe des premiers nés d'entre les agneaux lorsqu'il retournera dans la divine Zélée, saisit à la fois la flèche et la corde de l'arc; et les tirant avec effort, approche de son sein la corde, et du haut de l'arc la pointe du dard : mais à peine a-t-il courbé l'arc immense, que l'arme retentit, la corde rend un son terrible, et le trait acéré s'élançe, brûlant de voler dans la mêlée.

Ménélas, les dieux fortunés ne t'oublièrent point en ce moment, et Minerve fut la première à veiller sur tes jours. Se tenant devant toi, elle détourna la flèche, comme une mère écarte l'insecte ailé de son fils plongé dans un doux sommeil. La déesse dirige le dard vers les courroies dorées qui attachaient le baudrier, et formaient comme une seconde cuirasse; c'est là que frappe le dard. Il perce cependant le baudrier, la forte cuirasse, et la lame d'airain<sup>1</sup>, qui, rempart contre les traits, le garantit souvent du trépas : et s'étant fait jour à travers cette lame, il effleure la peau, et le sang coule aussitôt de la blessure. Comme l'ivoire qu'une femme de Méonie ou de Carie a teint en pourpre, et qui doit embellir un frein, ornement qu'elle garde en sa demeure, et que mille guerriers désirent; mais qui, réservé pour quelque roi, fera le lustre de son coursier, et la gloire

1. Espèce de sangle assez large, garnie de laine et couverte d'une lame d'airain ou d'or, fort souple, que l'on mettait sous la cuirasse.

du conducteur : ainsi, Ménélas, tes beaux flancs étaient teints du sang qui coulait jusque sur tes pieds. Agamemnon frémit à l'aspect du sang qui jaillit de la blessure : le vaillant Ménélas frémit lui-même ; mais lorsqu'il s'aperçoit que le fer entier de la flèche n'a point pénétré, son cœur se rassure. Agamemnon pousse de profonds gémissements ; et prenant la main de Ménélas, tandis qu'autour d'eux leurs amis soupirent :

Mon cher frère, dit-il, c'est ta mort que je conclus par ce traité, en t'exposant à combattre seul les Troyens pour la cause des Grecs ; ils t'ont blessé, et ont foulé aux pieds notre alliance. Mais nos serments ne seront pas vains, ni le sang des agneaux, les libations pures, et cette foi dont leurs mains ont été le gage, et que nous avons crue sincère. Si le dieu de l'Olympe n'exerce pas d'abord sur eux sa vengeance, elle éclatera, fût-ce dans un avenir reculé, et cette trahison retombera par un châtement terrible sur leurs têtes, sur leurs femmes, et sur leurs enfants. Un jour, j'en suis assuré, les murs d'Iliion seront abattus avec Priam et le peuple de ce roi : le fils même de Saturne, assis sur son trône dans les airs, courroucé de cette fraude, agitera sur eux tous sa formidable égide ; cet attentat ne demeurera pas impuni. Cependant, quelle douleur pour moi, ô Ménélas, si tu es au terme de ta carrière, si tu meurs ! Je rentrerai couvert d'ignominie dans Argos ; car les troupes ne songeront plus qu'à leur patrie : nous laisserons Hélène à Priam et aux Troyens, qui en triompheront ; tes os, ensevelis devant Troie, se consumeront dans cette terre, sans que nous ayons eu la gloire de terminer notre entreprise ; et le Troyen impie, sautant sur ta tombe, s'écriera : Puisse Agamemnon faire éprouver ainsi sa colère à tous ses ennemis ! Il a vainement conduit ici l'armée des Grecs ; il s'en est retourné dans sa patrie avec sa flotte vide, et a laissé le vaillant Ménélas sur ce rivage. Tels seront leurs discours : puisse alors m'engloutir le sein profond de la terre !

Bannis la crainte, lui répond Ménélas, et ne répands point l'effroi parmi les troupes : la flèche aiguë ne m'a pas porté une atteinte mortelle ; le riche baudrier m'a garanti, ainsi que la cuirasse et la lame d'airain, ouvrage d'une main habile.

Plaise aux dieux que ton espoir ne soit pas déçu, ô cher Ménélas ! dit Agamemnon : le fils d'Esculape soignera ta blessure et y appliquera l'appareil qui soulage les cruelles douleurs. Et s'adressant à son héraut : Talthybius, dit-il, hâte-toi d'amener ici le savant Machaon, fils d'Esculape ; qu'il secoure le chef des Grecs, Ménélas, qu'un adroit archer

de Troie ou de la Lycie <sup>1</sup> vient de blesser d'une flèche ; il triomphe, et nous sommes dans le deuil.

Le héraut obéit promptement à cet ordre, il court à travers les rangs hérissés d'airain, et cherche des yeux l'illustre Machaon. Il le voit debout : les cohortes intrépides qui le suivirent de la fertile Tricca l'environnent, tenant en mains leurs boucliers. Le héraut s'approchant de lui : Ne tarde point, fils d'Esculape, dit-il avec rapidité ; Agamemnon t'appelle ; vole au secours du vaillant Ménélas, qu'un adroit archer de Troie ou de la Lycie vient de blesser d'une flèche ; il triomphe, et nous sommes dans le deuil.

Ces mots touchent vivement le cœur de Machaon. Ils fendent la foule, traversent l'armée des Grecs, arrivent à la place où Ménélas avait été blessé. Autour de lui s'étaient rassemblés les chefs les plus illustres ; et le héros, au milieu de cette enceinte, se montrait par son courage au-dessus des mortels. Aussitôt Machaon retire du baudrier la flèche, et en la retirant, les côtés latéraux et acérés de cette arme se recourbent ; il détache le baudrier superbe, la ceinture, et la forte lame d'airain. Après qu'il a considéré la plaie formée par le trait cruel et qu'il en a sucé le sang <sup>2</sup>, il y verse d'une main habile un baume salutaire que son père Esculape reçut autrefois de Chiron, dont il était aimé.

Mais tandis qu'on s'empresse à soulager le roi de Sparte, les colonnes troyennes s'avancent, couvertes de leurs boucliers. Au même instant les Grecs revêtent leurs armes et n'ont d'ardeur que pour la bataille. Alors vous n'eussiez point vu le grand Agamemnon se ralentir, connaître la crainte et refuser le combat : il vole dans ce champ glorieux. Il abandonne son char éclatant : son écuyer Eury-médon, fils de Ptolémée, retient ses coursiers, qui, pleins de feu, ne respiraient que la guerre. Le roi lui ordonne de ne pas s'éloigner avec le char, où il montera s'il est accablé de fatigue, après avoir porté ses ordres en tous lieux. Cependant ses pas l'emportent à travers les rangs ; et s'arrêtant auprès de ceux qu'il voit enflammés de courage, il les anime encore par ces paroles : Ne vous relâchez point, ô Grecs, de cette ardeur martiale. Jupiter ne sera point le protecteur du parjure ; les violateurs de nos serments seront dévorés par les vautours : nous, après avoir réduit leur ville en cendres, nous emmènerons dans nos vaisseaux leurs épouses chéries et leurs tendres enfants.

1. Nation perfide, et qui abondait en habiles archers ; ce qui faisait craindre que la blessure ne fût dangereuse.

2. La succion a été longtemps en vogue dans le pansement des plaies.

Mais il reprend d'un air courroucé ceux qu'il voit se préparer lentement au terrible combat : Grecs destinés au javelot ennemi, vil rebut de l'armée, n'avez-vous point de honte ? Pourquoi demeurez-vous immobiles d'effroi et de stupeur, comme de timides faons, qui, après avoir parcouru un champ immense, s'arrêtent épuisés de fatigue, et ne sentent point dans leurs cœurs le moindre courage ? Ainsi, immobiles et abattus, vous ne songez point à combattre. Attendez-vous que les Troyens s'avancent jusqu'à vos navires sur le rivage blanchissant de la mer ? et voulez-vous connaître si Jupiter alors étendra en votre faveur sa main protectrice ? C'est ainsi qu'exerçant son autorité, il parcourait les rangs.

Cependant il traverse les cohortes, arrive près des Crétois, qui s'armaient autour d'Idoménée ; Idoménée, tel qu'un sanglier courageux, se montrait aux premiers rangs, et Méridon aimait les dernières phalanges. A cet aspect le roi des hommes éprouve une joie vive, et adresse au chef des Crétois ce discours flatteur : Idoménée, c'est à juste titre que je te distingue des plus vaillants des Grecs, soit dans les combats, soit en d'autres occasions, et jusque dans nos festins même, lorsqu'on présente la coupe, en témoignage d'honneur, à nos plus illustres guerriers : tandis que les autres chefs sont assujettis à des lois, ta coupe est toujours remplie ainsi que la mienne, et aucune loi ne limite tes désirs. Mais hâte-toi d'aller au combat, et soutiens ton ancienne renommée.

Atride, répond le roi de Crète, je serai toujours le compagnon fidèle de tes entreprises, ainsi que je te l'ai promis et juré : va animer la valeur des autres Grecs, afin que nous ne tardions point à combattre. Les Troyens ont rompu nos traités ; puisqu'ils nous ont insultés contre la foi des serments, les douleurs et la mort les attendent.

Il dit : Atride s'éloigne, ravi de cette noble chaleur. Il parcourt les phalanges guerrières, arrive auprès des deux Ajax, qui s'étaient armés, et que suivaient une foule de combattants. Comme une nuée épaisse que le berger, placé sur une roche élevée, voit s'avancer de loin sur la mer au souffle des vents, et qui lui paraît aussi ténébreuse que la poix la plus noire ; elle vient sur les ondes, et amène une tempête formidable ; saisi de stupeur, il pousse ses troupeaux dans un antre : tels, avec les Ajax, marchaient au combat les phalanges serrées et sombres de cette jeunesse martiale, couvertes de boucliers et hérissées de piques.

Le grand Agamemnon qui les voit est rempli de joie, et leur adresse rapidement ces paroles : Illustres Ajax, chefs

des Grecs, je ne vous exhorte point (ce serait vous offenser) à exciter le courage de vos troupes ; vous les enflammez vous-mêmes à signaler leur valeur. Jupiter, Minerve, et Apollon, que tous nos guerriers aient dans leur sein un cœur aussi intrépide, et bientôt la ville de Priam, soumise et ravagée par nos bras, inclinera ses tours dans la poussière.

En disant ces mots, il les quitte, et marche vers d'autres cohortes. Il voit Nestor, orateur harmonieux et roi des Pyléens, qui rangeait en bataille et animait ses compagnons. Alastor, le grand Pélagon, Chromius, le puissant Hæmon, et Bias, chefs des troupes. Il plaçait à la tête les chars avec leurs conducteurs, et aux derniers rangs les fantassins vailants et nombreux, comme un rempart dans la guerre, enfermant entre ces deux corps ceux dont la valeur était suspecte, afin de les forcer à demeurer fermes dans le choc. Il exhortait les premiers rangs ; il leur commandait de modérer l'ardeur de leurs coursiers, et de ne pas courir imprudemment dans la mêlée : Qu'aucun de vous, par une trop grande confiance dans son adresse et son courage, n'aille, loin de ses compagnons, affronter seul l'ennemi ; mais aussi qu'aucun de vous ne recule ; ce serait vous affaiblir. Si quelqu'un renversé de son char monte sur le char voisin, que, la lance en main, il combatte plutôt que de guider des coursiers inconnus. C'est en suivant ces maximes, c'est en unissant la prudence à la valeur, que les héros d'un autre âge ont triomphé des plus fermes remparts.

Telles étaient les exhortations du vieillard, exercé dans les combats par une longue expérience. Atride, l'œil attaché sur lui, goûte encore une vive satisfaction. O vieillard, s'écrie-t-il, plutôt au ciel qu'avec ce cœur intrépide tes genoux fussent moins chancelants, que tes forces n'eussent point reçu d'atteinte ! Mais la vieillesse, qui n'épargne personne, t'accable. Ah ! que n'est-elle plutôt le partage de tout autre guerrier, et que n'es-tu du nombre de ceux qui comptent peu d'années !

Atride, répondit Nestor, je voudrais sans doute moi-même être tel que je me montrai lorsque j'exterminai le terrible Ereuthalion : mais les dieux ne comblent jamais les humains de leurs faveurs réunies. J'étais jeune alors ; maintenant je sens le poids de la vieillesse : mais, tel que je suis, je paraîtrai au milieu des combattants, et les animerais par mes conseils et mes leçons ; car c'est là l'emploi des vieillards. Que de plus jeunes, ceux qui nés après moi se confient dans leur vigueur, se signalent les armes à la main.

Il dit. Atride charmé passe devant ces troupes, vient auprès du fils de Pétéus, le brave Ménésthée, et il le voit dans l'inaction : les Athéniens, savants dans les combats, sont autour de lui ; et le sage Ulysse se tient à ses côtés avec les cohortes redoutables des Céphalléniens. Ces guerriers n'avaient point encore entendu la voix des alarmes ; les phalanges grecques et troyennes venant seulement de s'ébranler, ils demeuraient incertains et tranquilles, et attendaient que quelque autre corps de l'armée tombât sur l'ennemi et engageât la bataille.

Agamemnon leur fait un reproche plein de vivacité : O fils de Pétéus, de ce roi chéri des dieux, et toi dont l'esprit est toujours armé de stratagèmes et de ruses, pourquoi, saisi de frayeur, vous tenez-vous à l'écart, et attendez-vous que les autres vous précèdent dans ce champ glorieux ? Vous devriez être aux premiers rangs et courir dans la plus ardente mêlée, comme vous êtes invités des premiers dans les festins où nous rassemblons les plus illustres chefs de la Grèce : là sans doute il est doux de se nourrir de la chair des victimes et de s'abreuver à son gré d'un nectar délicieux : maintenant vous seriez charmés de voir dix cohortes armées du fer homicide, fondre avant vous sur l'ennemi.

Le sage Ulysse lui lançant un regard irrité : Atride, dit-il, quelles paroles échappent de tes lèvres ? Comment oses-tu dire que notre courage s'est ralenti ? Quand nous engagerons avec l'ennemi un sanglant combat, tu verras, si tu le veux et si tu y prends quelque part, le père chéri de Télémaque confondu avec les premiers rangs des Troyens les plus audacieux. Tu nous fais une vaine insulte.

Le roi, qui aperçoit son courroux, change de langage, et lui dit en souriant : Fils divin de Laërte, prudent Ulysse, je n'ai pas voulu te blesser par mes reproches, ni exciter ta valeur. Je le sais trop, ton âme conçoit les desseins les plus utiles, et tes sentiments sont toujours conformes aux miens. Mais va combattre, nous pourrons tout réparer : s'il s'est dit quelque parole offensante, que les dieux en effacent le souvenir.

En même temps il s'éloigne d'eux, et porte ses pas vers d'autres cohortes : il trouve le magnanime Diomède debout sur son char brillant ; à ses côtés était Sthénéus, fils de Capanée. Le roi éclate encore en reproches ; et s'adressant à Diomède : Eh quoi ! dit-il, fils de Tydée, pourquoi parais-tu intimidé ? pourquoi tes regards se promènent-ils entre les rangs des combattants ? Tydée ne laissait point, comme toi, refroidir son courage ; il était aux mains avec les ennemis avant tous ses compagnons : ainsi l'ont dit les témoins

de ses exploits ; il surpassait tous les héros. Je n'ai pu partager sa gloire ni en être spectateur. Il vint à Mycènes avec l'illustre Polynice dans le temps que, rassemblant des troupes, ils se préparaient à porter la guerre devant Thèbes, et ils nous conjurèrent de leur accorder un vaillant appui : nous céditions à leurs désirs ; mais Jupiter nous détourna de cette entreprise par des signes funestes. Ces héros arrivèrent aux vertes campagnes de l'Asope, où les Grecs nommèrent Tydée leur ambassadeur<sup>1</sup>. Il part, va dans Thèbes, et trouve les chefs rassemblés dans un festin au palais du roi Étéocle. Tydée est sans crainte, quoique étranger et seul au milieu de la foule de ces guerriers ; il les provoque à mesurer avec lui leur force et leur adresse, et dans tous les jeux il remporte la victoire, tant Minerve le protège. Les Thébains irrités lui dressent à son retour une embuscade de cinquante jeunes guerriers conduits par Méon, né de Hæmon et semblable aux immortels, et le fils d'Autophone, l'intrépide Lycophonte. Tydée leur ravit le jour, et, docile à la voix des dieux, il ne laisse retourner que le seul Méon dans sa demeure. Tel était Tydée, la gloire de l'Étolie : mais il a produit un fils moins vaillant que lui, et seulement plus habile à discourir.

Le courageux Diomède ne réplique point, et respecte les reproches du monarque : mais le fils de l'orgueilleux Capanée, rompant le silence : Atride, dit-il, ne trahis point la vérité qui t'est connue. Nous prétendons l'emporter sur nos pères : nous avons soumis Thèbes aux sept portes, en conduisant sous ses murs consacrés à Mars une armée moins nombreuse que la leur, nous confiant aux prodiges du ciel et au secours de Jupiter ; ils y périrent au contraire par leur imprudence. Qu'il ne t'arrive donc jamais de placer nos pères au même rang que nous.

Diomède lui lance un regard sévère. Ami, dit-il, sois docile à ma voix et garde le silence. Je ne me courrouce point contre Agamemnon, chef des peuples, lorsqu'il excite les valeureux Grecs au combat. Si nous nous emparons de Troie, c'est lui qui en recueillera la gloire ; et il sera plongé dans le plus sombre deuil si les Grecs sont défaits. Ne songeons donc aussi qu'à faire éclater toute notre valeur.

Il dit, et saute de son char avec ses armes. Comme il s'élançait, l'airain rend un son terrible autour du sein de ce roi : à ce son, l'effroi s'emparerait du plus intrépide.

Ainsi que les vagues de la mer, agitées par le vent d'occi-

1. Avant de commettre aucun acte d'hostilité, on envoyait des ambassadeurs demander justice. Ainsi Ulysse et Ménélas furent envoyés à Troie.

dent se pressent l'une l'autre, et sont portées avec rapidité vers le bruyant rivage ; d'abord elles s'élèvent au sein de la plaine humide ; mais bientôt elles roulent en frémissant contre la terre, s'y brisent avec fracas, et accumulées autour des plus hauts rochers, les surmontent et vomissent au loin l'écume blanchissante : ainsi les rangs profonds des phalanges serrées des Grecs se suivent au combat. Chacun des chefs commande à ses troupes : le reste de l'armée avance sans proférer une parole ; et vous diriez que ce peuple si nombreux n'a point l'usage de la voix, tant il témoigne par son silence le respect qu'il porte à ses conducteurs : leurs armes jettent de toutes parts un vif éclat dans leur marche. Mais les Troyens poussent des cris confus, comme dans la bergerie d'un homme puissant les troupeaux nombreux de brebis répondent à la voix des agneaux et font entendre de continuel bêlements, pendant qu'on les trait, et que la blanche liqueur du lait coule dans les vases. Les cris de tous ces peuples rassemblés de contrées diverses et lointaines diffèrent ainsi que leur langage, et forment un mélange de sons discordants. Mars anime les Troyens ; Minerve enflamme les Grecs. Des deux côtés règnent la terreur, la Fuite, et l'insatiable Discorde, sœur et compagne de l'homicide Mars ; la Discorde, qui, faible en sa naissance, s'élève, et bientôt cache sa tête dans le ciel, tandis qu'elle marche sur la terre : c'est elle qui, traversant la foule des guerriers, verse dans tous les cœurs la haine fatale, avant-coureur du carnage.

Dès que les deux armées se rencontrent sur le champ de bataille, elles mêlent leurs boucliers et leurs lances ; les combattants armés d'airain confondent leur fureur : les globes des boucliers s'entre-heurtent, il s'élève un horrible tumulte. Alors se font entendre à la fois et les cris de triomphe et les hurlements et des vainqueurs et des mourants ; des flots de sang inondent la terre. Comme d'orageux torrents formés d'abondantes sources et roulant du sommet des montagnes mêlent leur onde impétueuse dans un vallon creusé par les ravines ; le berger, au sein des montagnes, entend de loin leur fracas terrible : ainsi les cris et l'épouvante naissent du choc de ces combattants.

Antiloque, le premier, abat un Troyen belliqueux, Echepolus, fils de Thalysias, qui se distinguait à la tête des troupes ; il l'atteint au casque, chargé de crins flottants ; l'airain pénètre dans le front, et perce l'os ; une sombre nuit couvre ses yeux, il tombe, comme une tour, dans le champ terrible du combat. L'intrépide Eléphénor, fils de Chalcondon et chef des magnanimes Abantes, le saisit dans sa chute, et plein d'ardeur le tire hors des traits, afin de le

dépouiller promptement de ses armes. Mais cette audace est de courte durée : Agénor, qui le voit entraîner le cadavre, et découvrir le côté en se courbant, le blesse du javelot et ravit ses forces ; l'âme du guerrier s'envole. Autour de lui les Troyens et les Grecs s'échauffent au carnage : ils s'élancent l'un contre l'autre comme des loups furieux ; et chacun immole une victime.

Ajax Télamonien frappe le fils d'Anthémion, le jeune et beau Simoisius : sa mère, en descendant de l'Ida, où elle avait été voir les troupeaux sur les pas de ceux dont elle tenait le jour, l'enfanta sur les bords du Simois, et on lui donna le nom de ce fleuve. Il n'a pu reconnaître envers une mère et un père chéris les doux soins qu'ils ont pris de son enfance ; il meurt à la fleur de ses ans, dompté par la lance du redoutable Ajax. Tandis qu'il s'avancait aux premiers rangs, elle lui perce la poitrine près de la mamelle, et sort par l'épaule ; il tombe dans la poussière comme un peuplier uni et luisant qui naquit aux bords fertiles d'un grand marais ; des rameaux commençaient à couronner sa tête lorsqu'un habile artisan l'abattit de sa hache tranchante, afin que, courbé par ses mains, il devint la roue d'un superbe char ; l'arbre se flétrit, couché aux bords de l'onde : tel Simoisius est abattu et dépouillé de ses armes par le grand Ajax. Le fils de Priam, Antiphe, à la cuirasse ornée, lance au milieu de la foule contre Ajax son javelot acéré, et le manque : il atteint le fidèle compagnon d'Ulysse, Leucus, et le blesse sous le flanc, comme il entraînait le corps de Simoisius ; il tombe aussitôt près du cadavre échappé de ses mains. Ulysse, courroucé de cette mort, s'avance armé de l'airain étincelant, s'arrête près de l'ennemi ; et portant de tous côtés des regards furieux, il lance sa pique : à l'aspect du héros lançant la pique terrible, les Troyens se retirent. Il ne fait point partir un trait inutile, et frappe Démocoon, fils naturel de Priam, et qui était venu d'Abyde à son secours, amené par des juments agiles. Ulysse, brûlant de venger son ami, atteint le guerrier à la tempe : le fer sort par l'autre tempe : ses yeux sont couverts de ténèbres ; il tombe, et ses armes retentissent autour de lui avec fracas.

Les Troyens les plus hardis reculent, et même l'illustre Hector. Les Grecs poussaient des cris de triomphe ; et, s'emparant des cadavres, s'avançaient d'un pas rapide, lorsqu'Apollon en fut indigné, lui qui du haut de Pergame avait l'œil attaché sur le combat ; il éleva la voix, et anima les Troyens par ces paroles : Revenez à l'attaque, guerriers valeureux, et ne cédez point la victoire aux Grecs ; leurs corps ne sont pas de roche ni de fer, et ne résistent point aux coups perçants de l'airain. Le fils de Thétis, Achille, ne

combat point avec eux ; il nourrit auprès de ses vaisseaux la colère qui le ronge.

Ainsi parla du haut des remparts ce dieu formidable. Mais la fille de Jupiter, la fière Pallas, excite l'ardeur des Grecs ; elle marche dans la foule de leurs combattants et partout où elle voit se relâcher leur courage. Là, les destins entourent des liens de la mort Diorès, fils d'Amaryncée : une pierre énorme et raboteuse l'atteint au pied, lancée par le chef des Thraces, arrivé d'Ænus, Pirus, fils d'Imbrase ; la pierre cruelle fracasse les deux nerfs et l'os du guerrier, qui tombe à la renverse dans le sable, tendant les bras à ses chers compagnons et respirant à peine, lorsque Pirus accourt, et lui plonge sa pique dans le flanc : ses entrailles se répandent à terre, et ses yeux sont couverts d'une nuit éternelle.

Thoas, l'Étolien atteint d'un javelot le sein de Pirus, au milieu de sa furie, et le fer est enfoncé dans le poumon : Thoas s'avance, arrache du sein le javelot fatal ; et tirant aussitôt son glaive, il lui ravit le jour. Mais il ne peut le dépouiller de ses armes : Pirus est environné de ses compagnons, des Thraces hardis, à la courte chevelure, et qui, tenant en main de longues piques, repoussent loin d'eux Thoas, malgré sa stature, sa force et son audace : il est contraint de reculer. Ainsi ces deux chefs, dont l'un commandait les Thraces, et l'autre les Epéens armés de lourdes cuirasses, sont étendus ensemble dans la poussière : autour d'eux sont immolés un grand nombre de héros.

Alors si quelque vaillant guerrier, encore libre de l'atteinte du glaive et du javelot, eût parcouru les rangs au fort de la mêlée, et que Minerve l'eût conduit elle-même en lui prenant la main, écartant de lui les traits impétueux ; il eût admiré le courage de tous les combattants : car en ce jour une foule de Troyens et de Grecs tombaient confondus, et jonchaient la terre de morts.

---

## CHANT V

Pallas communique à Diomède, fils de Tydée, sa valeur et son audace, afin de l'élever sur tous les Grecs, et de le couronner d'une gloire immortelle. Du casque et du bouclier du héros jaillissent des traits continuels de flamme : semblable à l'astre de l'automne, qui, après s'être baigné dans l'océan, est tout éclatant de lumière ; tel était le feu qui partait des yeux et des armes du guerrier. La déesse le précipite au milieu de la plus ardente mêlée.

Parmi les Troyens était un homme riche et vertueux, Darès, prêtre de Vulcain ; il avait deux fils, Idéus et Phégée, exercés dans tous les genres de combats. Ces guerriers, s'écartant de leurs troupes, courent à la rencontre de Diomède, et sont portés sur un char : Diomède s'avance d'un pas intrépide. Dès que volant l'un vers l'autre ils sont près de se joindre, Phégée lance le premier un long javelot, dont la pointe rase l'épaule de Diomède. Diomède fait partir sa lance, qui, ne prenant pas un essor inutile, frappe le guerrier au milieu de la poitrine, et le renverse du char. Idéus s'élance du char superbe, l'abandonne, et n'ose défendre son frère expirant. Il n'eût pas échappé lui-même à la noire parque, si Vulcain ne l'eût couvert d'un sombre nuage, pour que le vieux Darès ne fût pas entièrement accablé par la douleur. Le rejeton du grand Tydée s'empare des coursiers, et ordonne à ses compagnons de les conduire vers les vaisseaux.

Les Troyens magnanimes, qui voient l'un des fils de Darès recourant à la fuite, et l'autre étendu près de son char, sont saisis de trouble. Alors Minerve prenant la main du dieu terrible des combats : Mars, Mars, s'écrie-t-elle, fléau des humains, toi qui te souilles de sang, et qui renverses les remparts, laissons les Troyens et les Grecs combattre, jusqu'à ce que Jupiter décide qui d'entre eux doit remporter la victoire. Retirons-nous, évitons le courroux du père des dieux. En même temps elle entraîne le farouche Mars loin du combat et le fait asseoir sur les bords fleuris du Scamandre.

A l'instant les Grecs renversent les Troyens, et chacun des héros immole un guerrier illustre. Le roi des hommes,

Agamemnon, précipite de son char Hodus, chef des Halizoniens. Ce guerrier, avant tous les combattants, se tournait pour fuir, quand la rapide lance l'atteint au dos et lui perce la poitrine : il tombe avec un bruit terrible, et ses armes retentissent.

Idoménée ravit le jour à Phestus, fils du Méonien Borus qui, de la fertile Tarné, s'était rendu devant Troie. Le vaillant Idoménée lui enfonce sa longue pique dans l'épaule, à l'instant où ce chef montait sur son char ; il roule loin du char, et l'affreuse nuit du trépas couvre sa paupière. Les compagnons d'Idoménée le dépouillent de ses armes.

Ménélas atteint de sa lance acérée le fils de Strophius, Scamandrius, exercé dans l'art de la chasse ; Diane elle-même l'instruisit à frapper les animaux sauvages, que nourrissent les montagnes et les forêts. Mais en ce moment il ne tire plus aucun secours ni de Diane, ni de l'adresse avec laquelle il faisait autrefois voler si loin la flèche légère. Ménélas, de sa lance, blesse entre les épaules le guerrier qui fuyait devant ses pas ; le fer sort par la poitrine : il tombe sur le front, et ses armes rendent un son terrible.

Méridon porte un coup mortel à Phéréclus, fils d'Harmon, cet artisan qui, rempli d'industrie, formait de ses mains les ouvrages les plus variés ; il était chéri de Minerve. C'est lui qui bâtit pour Paris la flotte qui fut le commencement de tant de malheurs et qui devint fatale aux Troyens ainsi qu'à lui-même : il n'avait point connu les oracles des dieux. Méridon poursuit Phéréclus, l'atteint, et le blesse au dos sous l'épine ; la pointe du fer sort au-dessous de l'os : il tombe sur ses genoux en poussant des cris douloureux, et les ombres du trépas l'environnent.

Mégès ravit le jour au fils d'Antéor, Pédéus, né d'un lit étranger, et que la généreuse Théano, pour complaire à son époux, éleva avec autant de soin que ses propres enfants. Mégès, armé de sa lance, court sur les pas du Troyen ; et l'atteignant derrière la tête, l'airain lui brise les dents et lui fend la langue ; il est étendu sur le sable, mordant la lance glacée.

Enfin le fils d'Évemon, Eurypyle, triomphe d'Hypsenor, issu de Dolopion, sacrificateur du Scamandre, et honoré comme un dieu. Le vaillant Eurypyle, tandis que le guerrier fuyait devant lui, s'élançait armé du glaive, le frappe à l'épaule au milieu de sa course, et lui emporte le bras, qui tombe ensanglanté dans la poussière : la mort teinte de sang, et l'invincible destin lui ferment les yeux.

Tels étaient les exploits de ces guerriers dans le combat terrible. Mais vous ne pourriez dire quel est le parti

dont Diomède prend la défense, si ce héros est du côté des Troyens ou de celui des Grecs. Il parcourt la plaine avec fureur, semblable à un fleuve débordé qu'ont enflé les torrents, et qui arrache les ponts dans son cours impétueux; les ponts les plus solides ne peuvent lui résister; les digues élevées, défense des vertes campagnes, ne l'arrêtent point, lorsque, chargé des pluies de Jupiter, il accourt subitement; avec lui sont entraînés les riches travaux d'une jeunesse laborieuse : ainsi les phalanges pressées des Troyens sont mises en fuite par Diomède; malgré leur nombre, elles ne peuvent soutenir sa furie.

Le fils illustre de Lycaon, Pandarus, qui voit ce héros se précipiter dans la plaine, et pousser devant lui les cohortes troublées, dirige promptement contre Diomède son arc recourbé, et, à l'instant où il fondait sur lui, l'atteint à la cavité de la cuirasse, près de l'épaule : le trait ailé pénètre dans le corps; la cuirasse est ensanglantée. Pandarus s'écrie avec transport :

Revolez au combat, Troyens magnanimes, vous dont l'aiguillon presse les coursiers agiles. Le plus vaillant des Grecs est blessé; et il ne survivra pas longtemps à ce coup terrible, s'il est vrai que le dieu de l'arc, le fils de Jupiter, ait conduit mes pas quand j'ai quitté la Lycie.

Ainsi triomphait Pandarus : mais la flèche rapide ne dompta point le héros. Il se retire, s'arrête auprès de ses coursiers; et s'adressant au fils de Capanée : Hâte-toi, cher Sthénéus, et descends du char pour m'arracher de l'épaule ce trait cruel. Il dit. Sthénéus se précipite du char; et courant à lui, il retire de l'épaule le trait entier; le sang jaillit à travers les anneaux de la cuirasse. Alors le courageux Diomède fait cette prière :

Fille invincible de Jupiter, si jamais, nous favorisant mon père et moi, tu fus à nos côtés dans le feu de la mêlée, daigne m'être propice en ce jour; fais que je saisisse, et conduis à la portée de mon javelot celui qui, prévenant mes coups, m'a blessé, qui triomphe avec audace, et qui croit que je ne verrai plus longtemps la lumière brillante du soleil.

Telle est sa prière, et Minerve l'exauce. Un feu nouveau ranime le guerrier : ses pieds sont plus légers, ses bras plus agiles. En même temps la déesse, à côté de lui, profère ces paroles : Va maintenant, ô Diomède, va plein de confiance combattre les Troyens; car j'ai rempli ton cœur de tout le courage de ton père, de ce courage intrépide que montrait Tydée, agitant son bouclier formidable. J'ai dissipé le nuage dont tes yeux étaient couverts, afin que tu puisses dans la mêlée distinguer les dieux d'avec les hommes. Si

donc, pour l'éprouver, quelque divinité venait à ta rencontre, garde-toi de combattre aucun des immortels : mais si Vénus affrontait les champs de Mars, ose la frapper.

Après ces mots, Pallas se retire. Le héros revole aux périls, et se plonge dans la mêlée ; et s'il brûlait de combattre auparavant, il sent à cette heure en lui-même trois fois autant d'audace. Tel qu'un lion que le berger qui gardait près des pâturages ses troupeaux chargés de laine, a blessé d'une légère atteinte, loin de le dompter au moment où il s'élançait dans l'enclos ; le berger n'a fait qu'irriter sa rage, et désormais ne songeant plus à le repousser, il court se cacher dans sa cabane ; les brebis abandonnées prennent la fuite, et se renversant les unes sur les autres, se pressent dans leur retraite ; l'animal triomphant franchit les hautes barrières : tel Diomède fond avec impétuosité sur les Troyens.

Alors il immole Astynoüs et le roi Hypenor, perçant de sa pique le sein du premier, et faisant tomber son glaive énorme sur l'épaule de l'autre, et la séparant du corps. Il les abandonne, et poursuit Abas et Polyide, fils du vieux Eurydamas, qui lisait l'avenir dans les songes. Le vieillard ne recourut point à son art lorsque ses enfants partirent pour les combats : le formidable Diomède les abat l'un et l'autre. Il marche ensuite contre Xante et Thoon, issus de Phénops, et tous deux nés dans sa vieillesse ; il est maintenant accablé du poids des années, et n'a point d'autre fils auquel il puisse transmettre son héritage. Le guerrier les renverse tous deux, leur ravit la douce lumière du jour, et laisse au malheureux père l'affliction et un sombre deuil. Hélas ! le vieillard ne les recevra point du sein de la guerre entre ses bras : des étrangers feront entre eux le partage de ses richesses.

Enfin Diomède surprend deux fils de Priam, Échemon et Chromius, montés sur un même char. Comme un lion s'élançe contre un troupeau de bœufs, et brise le cou d'une génisse ou d'un taureau qui paissait tranquillement dans une forêt ; ainsi Diomède, sans pitié, les renverse l'un et l'autre du char, et les dépouille de leurs armes, chargeant ses compagnons de conduire les coursiers vers les vaisseaux.

Enée voit ce guerrier porter le ravage dans les cohortes ; il vole à travers les combattants et le bruit des javelots, et désire de rencontrer l'illustre Pandarus. Il aperçoit le fils vaillant de Lycaon ; et s'avançant à lui : Pandarus, dit-il, où sont ton arc, tes flèches ailées, et cette gloire qu'aucun ici ne te disputera, et que dans la Lycie nul ne se vantera de surpasser ? Lance, en implorant Jupiter, un de tes traits contre ce mortel si redoutable, qui a déjà fait tant de maux

aux Troyens et couché un si grand nombre de nos vaillants guerriers dans la poussière; lance un de tes traits contre lui, à moins qu'il ne soit un dieu irrité qui vienne venger ses autels. La colère d'un dieu est terrible.

Sage Enée, chef des Troyens armés, répondit le fils de Lycaon, tout en ce héros me paraît ressembler au brave Diomède; je le reconnais à son bouclier, à son casque où flotte un haut panache, et je vois ses coursiers. Cependant je doute encore si ce combattant n'est pas un dieu. S'il est le fils de Tydée, ce n'est pas sans le secours d'une divinité qu'il se livre à ces fureurs: et l'un des immortels, enveloppé d'un nuage, se tient à ses côtés, et ralentit les traits rapides dont il est atteint. J'ai déjà tiré une flèche contre lui; je l'ai blessé à l'épaule à travers la cuirasse, et croyais l'avoir précipité dans le royaume de Pluton; mais je n'ai pu l'abattre: sans doute j'ai pour adversaire un dieu courroucé. Je n'ai point ici mes coursiers ni mes chars, du haut desquels je pourrais combattre: j'ai dans le palais de Lycaon onze chars d'une rare beauté, qui, enveloppés de voiles, n'ont point encore servi, et près de chacun desquels deux coursiers, destinés au même joug, paissent l'orge blanche et l'avoine. Lorsque je partis, combien Lycaon, ce vieillard plein de valeur, me donna dans son palais de sages conseils! Il voulait que dans l'ardente mêlée je parusse à la tête des combattants avec mes chars: mais je n'obéis point; qu'il m'en coûte de regrets! Je ménageai mes coursiers, craignant qu'accoutumés à l'abondance, ils ne manquassent de pâture dans une ville assiégée. Je les abandonnai, et vins en fantassin devant Ilion, me confiant dans cet arc qui ne devait m'être d'aucun secours: car j'ai déjà atteint de mes flèches deux guerriers illustres, Diomède et Ménélas; j'ai vu couler leur sang, mais je n'ai fait qu'enflammer leur rage. C'est par une destinée fatale que je détachai cet arc du mur auquel il était suspendu, le jour où, voulant complaire au grand Hector, je partis pour amener des secours aux Troyens. Si jamais je retourne dans ma demeure, et que mes yeux revoient ma patrie, mon épouse, et notre palais, je veux qu'un bras ennemi sépare ma tête de mes épaules, si je ne livre à l'instant cet arc aux flammes dévorantes, après l'avoir brisé de mes mains: il m'a vainement accompagné dans ces lieux.

Cesse de mépriser ton arc, répond Enée, chef des Troyens; le sort du combat ne pourra changer, si nous n'allons tous les deux avec un char et d'autres armes à la rencontre de ce héros. Monte sur mon char; tu verras quels sont les chevaux de Tros, et comment ils savent courir çà et là dans la campagne, poursuivre l'ennemi ou lui échapper; ils nous

ramèneront dans Troie, si Jupiter donne encore la victoire à Diomède. Hâte-toi, prends en main le fouet et les rênes; je l'abandonne le soin des coursiers, pour ne songer qu'à combattre; ou reçois cet adversaire, et je guide les coursiers.

Le fils de Lycaon lui repartit : Enée, prends toi-même les rênes de tes chevaux; ils conduiront plus sûrement le char sous une main qui leur est connue, si nous sommes contraints de nous retirer devant le fils de Tydée : s'ils n'entendaient plus ta voix, ils pourraient, saisis de terreur, s'égarer dans leur course et refuser de nous porter hors de la mêlée; et le fier Diomède, fondant sur nous dans ce désordre, nous ravirait le jour, et emmènerait tes nobles coursiers. Que ce soit donc toi qui anime leur audace, tandis que moi, armé du javelot, je soutiendrai le choc de cet ennemi. Pendant ces discours, ils se placent sur le char, et, pleins d'ardeurs, poussent vers Diomède les coursiers bondissants.

L'illustre rejeton de Capanée, Sthénélus, les voit s'avancer, et aussitôt s'adresse au fils de Tydée : Diomède, cher à mon cœur, j'aperçois deux guerriers animés d'une force invincible, qui se précipitent contre toi : l'un savant à manier l'arc, Pandarus, fils de Lycaon; et l'autre, Enée, qui se glorifie d'être issu du magnanime Anchise et de Vénus. Hâtons-nous de nous retirer sur notre char; ne suis pas ainsi l'ardeur aveugle qui t'entraîne loin des rangs, et ne perds point une vie si précieuse aux Grecs.

Le vaillant Diomède lui lançant un regard terrible : Ne me parle point de fuite, dit-il; ce n'est pas à moi de battre en retraite ni de trembler; mes forces n'ont point encore reçu d'atteinte; je dédaigne de monter sur mon char, et j'irai, tel que je suis, à la rencontre de ces adversaires; Pallas me défend de les redouter. Leurs agiles coursiers ne les ramèneront pas tous deux à Troie, s'il arrive que l'un nous échappe. Ce n'est pas tout; souviens-toi de cet ordre : Si la sage Minerve m'accordait la gloire de ravir le jour à l'un et à l'autre guerrier, retiens ici mes chevaux, en attachant les rênes au char; et à l'instant saisis les coursiers d'Enée, et pousse-les loin des Troyens vers les Grecs. Ils descendent de ceux que Tros reçut de Jupiter pour prix de l'enlèvement de son fils Ganymède, et ce sont les meilleurs coursiers qu'il y ait sous le soleil. Anchise, à l'insu de Laomédon, leur amena ses juments, et déroba ainsi des rejetons de cette race : il en naquit six chevaux dans son palais, dont il retint quatre qu'il nourrit avec soin, et donna à son fils les deux autres, qui sèment l'épouvante dans les combats. Si nous pouvions les enlever, nous remporterions une gloire immortelle.

Durant cet entretien les deux héros, poussant les coursiers rapides, arrivent. Pandarus prend le premier la parole : Guerrier indomptable, fils du grand Tydée, ma flèche tantôt n'a pu te vaincre, encore qu'elle ait été cruelle : essayons si je puis t'atteindre de ce javelot.

En même temps, il balance le javelot, l'envoie ; et frappant le bouclier de Diomède, le fer volant perce le bouclier et s'attache à la cuirasse. Aussitôt le fils de Lycaon s'écrie d'un air triomphant : Tu as reçu dans le flanc un coup mortel, et tu ne pourras longtemps y survivre ; tu m'as enfin comblé de gloire.

Tu t'abuses, et ne m'as point atteint, répond Diomède sans se troubler ; mais vous ne cesserez point de vous livrer à cette fureur que l'un de vous ne soit abattu, et ne rassasie de son sang l'invincible dieu de la guerre.

En disant ces mots il fait partir sa lance ; dirigée par Minerve, elle atteint Pandarus sous l'œil, fracasse ses dents d'ivoire ; et le fer indompté lui coupant la langue à la racine, la pointe sort sous le menton près de la gorge ; il tombe du char ; ses armes décorées, éclatantes, font un bruit terrible ; les impétueux coursiers reculent d'effroi, il perd la vie à l'instant. Enée, armé de son bouclier et de sa longue pique, s'élanche du char, craignant que les Grecs n'entraînent le corps de Pandarus. Il marche autour de lui tel qu'un lion qui se confie dans sa vigueur ; il le défend de sa pique, et le couvre du large bouclier, prêt à ravir le jour au premier qui osera s'approcher ; il pousse des cris formidables. Alors Diomède saisit une pierre d'un poids énorme, et que ne pourraient porter deux hommes tels qu'ils sont de nos jours ; il la balance sans effort, la jette et frappe Enée à l'emboîture de l'os où la cuisse s'unit à la hanche ; l'os se brise, les deux nerfs se rompent, et la peau est enlevée par le roc raboteux. Le guerrier tombe sur ses genoux, et appuie sa forte main contre terre ; une sombre nuit obscurcit ses yeux. Là Enée, l'un des plus illustres combattants, aurait terminé sa vie, si Vénus, dont Anchise faisant pâître ses troupeaux eut ce rejeton, n'eût promptement aperçu le danger du héros : elle coule ses bras d'albâtre autour de son cher fils ; et le couvrant des plis de son voile éclatant pour le garantir des traits, de peur que quelqu'un des Grecs, enfonçant le fer dans le sein du guerrier, ne lui ravisse le jour, elle l'enlève hors de la mêlée.

Le fils de Capanée n'oublia pas dans ce moment les ordres de Diomède : il arrête ses chevaux loin du tumulte, attache les rênes au char, et se précipitant vers celui d'Enée, saisit la crinière superbe des divins coursiers, et les pousse loin des Troyens vers les Grecs, chargeant du soin de les

conduire vers les vaisseaux Déipyle, le plus cher de tous les compagnons de son âge par le rapport de leurs sentiments. Lui cependant remonte sur son char, prend les brillantes rênes, et, plein d'ardeur, excite les vigoureux coursiers à rejoindre Diomède.

Ce héros, armé de l'airain cruel, poursuivait Cypris ; il ne voyait en elle qu'une divinité timide, et non une de ces déesses qui président aux combats des mortels, telle que Minerve ou la formidable Bellone. Lorsque, courant au milieu des rangs troyens, il l'eut atteinte, le fils audacieux de Tydée s'élançe, pousse son javelot, et blesse légèrement la tendre main de Vénus ; le javelot pénètre à travers la voile divin qu'avaient tissu les grâces, et lui effleure la peau. A l'instant coule le sang immortel de la déesse, pure vapeur, telle que coule le sang des dieux fortunés, qui ne se nourrissent pas des fruits de Cérès ni ne s'abreuvent de la liqueur enflammée du dieu des vendanges : aussi leur sang est-il incorruptible, et sont-ils immortels. Vénus jette un cri perçant, et laisse tomber son fils de ses bras : Apollon l'enlève, et l'environne d'un épais nuage pour le dérober aux traits des Grecs et à la mort.

Alors Diomède dit à Vénus d'une voix éclatante : Fille de Jupiter, retire-toi loin des combats et des alarmes : ne te suffit-il pas de tromper les femmes timides ? Si tu repa-rais aux champs de Mars, tu apprendras à redouter la guerre, et tu frémiras désormais lorsque, loin de ces lieux, son seul nom frappera ton oreille.

Il dit : elle se retire en proie à de cruels tourments. La légère Iris, lui prenant la main, conduit hors de la mêlée la déesse, qui succombe à l'excès de sa douleur ; son beau teint s'obscurcit. Elle trouve le dieu des combats assis à l'aile gauche de l'armée : un nuage environnait sa lance et ses bouillants coursiers. Vénus tombe aux genoux de son frère, et lui demande avec les plus vives instances ses coursiers brillants de tresses d'or. Mon cher frère, daigne me secourir, donne-moi tes coursiers, afin que j'arrive dans l'Olympe, le siège des immortels. Je souffre vivement de la blessure que m'a faite un mortel, le fils de Tydée, qui combattrait maintenant Jupiter même.

A ces mots, Mars lui donne ses coursiers aux tresses d'or. Elle monte sur le char, le cœur serré de tristesse. Iris se place à côté d'elle, saisit les rênes, et frappe les coursiers obéissants, qui, prenant un vol agile, arrivent en un moment au séjour des dieux sur le haut Olympe. Là Iris, aussi prompt que le vent, arrête les coursiers, les détache du char et leur présente leur ambrosie.

La reine des amours tombe sur les genoux de Dioné sa

mère, qui la reçoit entre ses bras ; et la caressant de sa main divine : Qui d'entre les habitants des cieux, ô ma chère fille, dit-elle, t'a traitée avec tant d'indignité, comme si tu avais commis en présence de tous les immortels quelque noir attentat ?

Celui qui m'a blessée, répond la déesse des ris, est le fils de Tydée, l'insolent Diomède, parce que j'enlevais hors du combat mon fils Enée, l'objet de toute ma tendresse. Ce n'est plus entre les Troyens et les Grecs que se livre une bataille sanglante : déjà les Grecs attaquent les dieux mêmes.

Supporte ce malheur, ma fille, dit la vénérable Dioné, et triomphe de ta tristesse. Nous qui habitons l'Olympe, nous avons plus d'une fois éprouvé l'audace des mortels, que nous-mêmes, armés les uns contre les autres, poussons à de semblables attentats. Mars en fut la victime quand les fils d'Aloëus, Otus et le fier Ephialte, l'accablèrent de chaînes. Lié durant treize mois dans une prison d'airain, ce dieu insatiable de combats y eût été peut-être enseveli pour jamais, si leur belle-mère, la charmante Eribée, n'eût indiqué sa prison à Mercure : il eut l'adresse d'en tirer Mars, qui déjà succombait à ses peines ; les pesants liens avaient dompté sa fureur. Junon n'eut pas moins à souffrir quand l'invincible fils d'Amphitryon lui blessa le sein d'une flèche terrible ; elle éprouva les douleurs les plus aigües. Et Pluton, si formidable entre les immortels, connut l'atteinte d'un trait ailé, lorsque ce même héros, surprenant le dieu des morts aux portes des enfers, le livra aux plus cruelles souffrances. Ce dieu déchiré par la douleur, rempli de rage, monte au palais de Jupiter dans le vaste Olympe ; la flèche enfoncée dans son épaule vigoureuse le tourmentait ; Pæon le guérit en versant sur sa blessure un baume salutaire : les dieux sont supérieurs aux coups de la mort. Malheur cependant au sacrilège qui, sans frémir, se rendait coupable d'impiété, et qui de son arc osait attaquer les dieux, maîtres de l'Olympe ! Minerve a excité contre toi le guerrier qui t'a fait cet outrage. L'insensé ! il ne sait point que celui qui s'élève contre les immortels ne jouira pas longtemps de la lumière du jour, que ses enfants ne le verront point revenir du sein des funestes combats, et n'entoureront pas ses genoux en l'appelant du tendre nom de père. Que désormais le fils de Tydée, tout redoutable qu'il est, craigne qu'un ennemi plus puissant ne vienne l'assaillir, et qu'enfin la fille d'Adraste, Egialée, épouse généreuse d'un héros, sortant avec effroi du sommeil, n'éveille ses esclaves par ses cris douloureux, ne pleure l'objet de toute sa tendresse, et le plus vaillant des Grecs.

En disant ces mots elle s'empressait à étancher le sang immortel qui coulait de la blessure : la main de la déesse fut guérie, et les douleurs aiguës s'apaisèrent.

Minerve et Junon, les yeux attachés sur Vénus, cherchaient à irriter Jupiter par des discours pleins d'ironie. Père des immortels, dit Minerve, te courrouceras-tu contre moi, si je te raconte le malheur de la reine de Cypre? Elle voulait engager quelque Grecque à suivre un des Troyens, nation dont elle est maintenant éprise; et tandis qu'elle prodiguait les caresses à cette beauté ornée de riches atours, une agrafe d'or a blessé sa main trop délicate. A ces mots le père des dieux et des hommes sourit; et, appelant la blonde Vénus : Ma fille, dit-il, les combats ne sont point ton partage; préside aux doux soins de l'amour, et laisse Minerve et le farouche Mars s'occuper des travaux de la guerre.

Pendant ce discours le bouillant Diomède poursuivait Enée. Il sait qu'Apollon l'a pris sous sa défense; mais il ne respecte plus même cette grande divinité, et il aspire toujours ravir la lumière au fils d'Anchise, et à le dépouiller de ses nobles armes. Trois fois il fond sur lui, brûlant de l'immoler; et trois fois Apollon le repousse de son bouclier éclatant. Mais lorsque Diomède, tel qu'un dieu, se précipite pour la quatrième fois contre son ennemi, Apollon lui fait entendre ces paroles terribles : Rentre en toi-même, fils de Tydée, retire-toi, et cesse de t'égalier aux dieux; car les dieux immortels sont d'une nature bien différente à celle des hommes, qui rampent sur la terre.

Il dit. Diomède recule quelques pas, et n'ose braver le courroux du dieu qui lance la mort. Apollon transporte Enée loin du tumulte dans les murs de Pergame, où s'élève un temple en son honneur. Latone et la déesse des forêts, Diane, guérissent la blessure du héros, et lui prodiguent leurs soins dans la vaste enceinte du lieu le plus sacré de ce temple. Cependant le dieu décoré de l'arc forme un fantôme semblable en tout au fils d'Anchise, et armé comme ce chef. Auprès de ce fantôme les Troyens et les Grecs, des coups mutuels de leurs javelots, frappent leurs boucliers arrondis et leurs écus légers. Alors Apollon, élevant la voix, parle en ces mots au dieu de la guerre :

Mars, Mars, fléau des humains, toi dont le bras ensanglanté renverse les remparts, n'iras-tu point écarter du champ de bataille ce mortel issu de Tydée, qui combattrait maintenant Jupiter, le père des dieux? D'abord il a blessé de sa lance la main de Cypris; ensuite, pareil à l'un des immortels, il n'a pas craint de s'élever contre moi-même.

Il dit, et va s'asseoir sur les remparts de Troie. Mars, qui

ne respire que le carnage, court animer les cohortes troyennes sous la forme de l'ardent Acamas, chef des Thraces. Sa voix exhorte les nobles fils de Priam : O fils de Priam, de ce roi chéri de Jupiter, jusques à quand souffrirez-vous que les Grecs moissonnent vos cohortes ? attendez-vous qu'ils combattent sous les portes d'Ilion ? Un guerrier, que nous honorions autant que le grand Hector, Enée, fils du magnanime Anchise, est étendu dans la poussière. Hâtons-nous de retirer de la mêlée tumultueuse ce compagnon valeureux.

Par ces mots, il excite la force et l'audace de chacun des combattants. Alors Sarpédon adresse à l'illustre Hector ces reproches pleins de vivacité : Hector, qu'est devenu ton fier courage ? Tu te vantais autrefois de sauver cette ville sans le secours de nombreuses troupes ni de tes alliés, seul avec tes frères et les gendres de Priam. A présent je ne vois, je ne découvre aucun de ces défenseurs ; ils tremblent à l'écart, comme une meute qui n'ose approcher d'un lion, tandis que nous, vos alliés, nous combattons encore. Je viens à votre secours de la contrée lointaine de Lycie et des gulfes du Xante : là j'ai laissé une épouse chérie, un tendre fils et de nombreux trésors que je ne désire point accroître en ces lieux ; et j'encourage mes Lyciens, et je soutiens moi-même le choc de ce formidable adversaire, quoique je n'ai point à craindre que les Grecs s'en retournent chargés de mes dépouilles. Tu demeures immobile, et tu n'exhortes point les autres guerriers à s'armer de toute leur valeur, à défendre leurs femmes, de peur qu'enveloppés comme dans les liens d'un filet immense vous ne deveniez tous la conquête et la proie de vos ennemis, qui raseraient à l'instant votre ville fameuse. Tu devrais jour et nuit t'occuper de ces soins, supplier les chefs appelés de plages lointaines de combattre sans relâche, et tu devrais faire cesser des reproches qui te déshonorent.

Ainsi parla Sarpédon, et ce discours blessa le cœur d'Hector. Aussitôt il saute de son char avec ses armes ; et agitant deux javelots acérés, il court dans toute l'armée, et l'anime à combattre ; il réveille leur ardeur guerrière. Les Troyens se retournent et font face aux Grecs, qui les reçoivent à rangs serrés sans qu'aucun recule.

Comme les vases nombreux se blanchissent de poudre dans une aire sacrée où les moissonneurs vannent le blé, et où les vents dispersent la paille légère sous les yeux de la blonde Cérès, qui la sépare du grain à leur souffle véhément : ainsi les Grecs sont blanchis de la poussière qu'élèvent jusqu'à la voûte des cieux les coursiers revoltant dans la mêlée. Les écuyers tournent les chars ; les

combattants portent droit à l'ennemi des coups furieux. Le terrible Mars couvre d'une profonde nuit le champ de bataille, et va de tous côtés seconder les Troyens, fidèle aux ordres du dieu armé d'un cimenterre d'or, Apollon, qui l'a chargé de réveiller leur courage depuis le moment où il a vu s'éloigner Minerve, la divinité tutélaire des Grecs. Cependant il fait sortir Enée du lieu le plus secret de son temple odorant, et il remplit de vigueur ce chef des guerriers, Enée reparait au milieu de ses compagnons, qui se réjouissent en le voyant plein de vie, de force et de valeur : mais aucun d'eux ne l'interroge ; ils sont livrés à d'autres soins où les entraînent Apollon à l'arc éclatant, le féroce Mars, et la Discorde toujours brûlante de fureur.

Du côté des Grecs, les deux Ajax, Ulysse, et Diomède, les excitent au combat. Ces troupes ne sont effrayées ni des efforts des Troyens, ni de leurs cris tumultueux ; elles attendent leur choc sans s'ébranler, semblables à ces nuées immobiles dont Jupiter, dans un temps paisible, environne le sommet des montagnes, tandis que dorment Borée et les autres vents furieux, qui dispersent de leur souffle bruyant l'amas ténébreux des plus épais nuages : tels les Grecs attendent les Troyens de pied ferme, et ne songent point à la fuite.

Agamemnon court dans les rangs, et il exhorte les siens à haute voix : Amis, armez-vous d'un courage indomptable, et montrez que vous vous respectez les uns les autres dans les sanglants combats. Quand les guerriers se respectent, ceux qui sont sauvés l'emportent par le nombre sur ceux qui meurent ; quand ils fuient, il n'est pour eux ni gloire ni salut.

Il dit : et lançant un rapide javelot, il atteint un chef illustre, l'ami d'Enée, Déicoon de Pergase, que les Troyens honoraient autant que les fils de Priam, parce qu'il combattait toujours avec ardeur aux premiers rangs. C'est lui dont le javelot d'Agamemnon frappe le bouclier ; l'airain perce l'armure, et s'enfonça à travers le baudrier dans les entrailles. Le chef tombe avec un grand bruit, et ses armes prolongent ce son épouvantable.

Enée venge sa mort sur deux braves guerriers, Orsiloque et Créthon : leur père Dioclès, habitant les beaux murs de Phères, avait d'immenses richesses, et il descendait du fleuve Alphée, qui répand ses eaux abondantes dans les campagnes des Pyléens. Ce fleuve donna le jour à Orsiloque, roi d'un peuple nombreux, et père du magnanime Dioclès, dont naquirent ces jumeaux exercés dans tous les genres de combats. Au printemps de leurs jours, voulant venger la gloire des Atrides, ils suivirent les Grecs dans de

noirs vaisseaux devant Troie ; la mort les y couvrit de son ombre, et y termina leur carrière. Tels que deux jeunes lions qui, nourris par leur mère sur le sommet des montagnes et dans l'épaisseur des forêts profondes, enlèvent les bœufs, les brebis grasses, et dévastent les bergeries, jusqu'à ce qu'enfin, atteints d'un fer tranchant, ils périssent de la main des hommes : tels ces guerriers sont domptés par le bras d'Enée. Ils tombent ainsi que de hauts pins.

Ménélas, qui voit leur chute, ému de pitié, court hors des rangs ; et brillant d'airain, il agite sa pique menaçante. Mars excite son audace pour le faire succomber sous les coups d'Enée. Le fils du généreux Nestor, Antiloque, aperçoit Ménélas, et se précipite sur ses traces, il tremble que ce chef ne soit en péril, et que sa mort ne rende inutiles tous les travaux des Grecs. Déjà les deux combattants, pleins d'une ardeur martiale, s'opposaient leurs bras et leurs lances, lorsqu'Antiloque paraît à côté de ce guerrier. Enée, voyant ces deux héros réunir leur forces, évite, quoiqu'il soit intrépide, un combat trop inégal. Ils entraînent du côté des Grecs les corps de Créthon et d'Orsiloque, confient ces restes malheureux aux mains de leurs compagnons, et retournant au combat, ils se placent à la tête des troupes.

Alors tous deux se signalent : Ménélas renverse Pylémènes, semblable à Mars et chef des magnanimes Paphlagoniens couverts de vastes boucliers ; il atteint de sa pique le guerrier qui l'attendait de pied ferme, et la lui plonge dans la gorge. Antiloque frappe Mydon, écuyer et compagnon fidèle de ce chef, et né d'Atymnias : il tournait son char pour prendre la fuite, lorsqu'Antiloque lui lance une pierre au milieu du bras ; les rênes brillantes d'ivoire échappent de ses mains et sont traînées dans la poussière. Au même instant l'impétueux vainqueur lui porte de son glaive à la tempe un coup mortel : le guerrier palpitant tombe du char, la tête et les épaules engagées dans le sable profond, et demeure en cet état jusqu'à ce que ses coursiers le renversent et l'écrasent sous leurs pieds. Antiloque les anime et les pousse vers l'armée des Grecs.

Hector aperçoit ces guerriers à travers les rangs, et se jette contre eux avec des cris terribles. Aussitôt les intrépides phalanges des Troyens le suivent : Mars et la fière Bellone les conduisent, Bellone amenant l'affreux tumulte des combats, Mars agitant dans ses mains une lance énorme, tantôt il précède Hector, tantôt il marche sur ses pas.

Le vaillant Diomède ne peut voir sans frémir le dieu de la guerre. Tel qu'un jeune homme, novice encore, qui, après avoir parcouru de longues plaines, s'arrête aux bords d'un fleuve dont les eaux coulent avec rapidité vers la mer ;

frappé du murmure bruyant de l'onde écumeuse, il retourne sur ses traces : tel Diomède se retire en adressant ces mots aux siens : O Grecs, ce n'est pas sans raison que nous sommes étonnés qu'Hector montre une force et une audace supérieures à celles des hommes : il a toujours près de lui quelque divinité qui le garantit du trépas ; et je vois dans ce moment à ses côtés Mars lui-même sous la forme d'un mortel. Retirez-vous, en faisant face aux Troyens ; ce n'est pas contre les dieux que doit s'armer votre courage.

Il dit. Les Troyens fondent sur sa troupe. Hector immole deux guerriers, Anchiale et Ménesthée, savants dans les combats et portés sur un même char. A leur chute le fils de Télamon, ému de pitié, court à l'ennemi, s'arrête, lance son brillant javelot, et frappe Amphius, qui, né de Sélage, vivait dans l'heureuse Païse, et possédait d'immenses troupeaux et de grandes richesses ; mais un noir destin l'entraîna vers Iliou pour secourir Priam et ses fils. C'est lui dont Ajax frappe le baudrier ; la longue lance s'enfonce dans les entrailles, et le guerrier tombe avec un bruit horrible. Le fils de Télamon accourait pour le dépouiller de ses armes, lorsque les Troyens font pleuvoir sur lui une grêle éclatante de traits ; son bouclier en est couvert. Cependant il presse du pied le cadavre, et retire sa lance : mais il ne peut enlever au vaincu sa belle armure ; assailli de traits, il craint encore d'être enveloppé par les Troyens, qui, aussi nombreux que vaillants, l'assiègent la pique à la main, le repoussent loin d'eux malgré sa force, sa haute stature, et sa fière audace ; il est contraint de reculer.

Tels étaient les exploits de ces guerriers. Mais l'invincible destinée pousse vers Sarpédon Tlépolème né d'Hercule, et distingué par sa vigueur et sa taille élevée. Lorsque le fils et le petit-fils du maître du tonnerre, volant l'un vers l'autre, sont près de se joindre, Tlépolème prend le premier la parole.

Sarpédon, formé pour les conseils plus que pour les combats, où tu n'as point d'expérience, qu'est-ce qui t'oblige à venir trembler devant moi ? Ceux qui te disent issu de Jupiter sont des imposteurs ; tu es bien éloigné de ressembler aux héros qui, dans les siècles passés, lui durent la naissance. Mais tel s'annonçait Hercule mon père, guerrier rempli d'audace et animé d'un courage de lion. Il vint autrefois sur ces bords pour contraindre Laomédon à lui remettre les coursiers qui devaient être le prix de ses services ; et quoiqu'il n'eût que six vaisseaux et peu de troupes, il ravagea Troie et fit d'elle un désert. Toi, tu n'as qu'une âme timide, tes soldats périssent. Tu as en vain quitté la Lycie, et tu ne seras ici d'aucun secours aux Troyens, quand même tu

serais plein de vaillance ; car, abattu par mon bras, tu vas toucher aux portes des enfers.

Le chef des Lyciens lui repartit à l'instant : Tlépolème, si ce guerrier ravagea les remparts sacrés de Troie, souviens-toi que les dieux voulurent punir la perfidie du fier Laomédon, qui paya son bienfaiteur d'insolentes paroles, et ne lui remit pas les coursiers qui l'avaient attiré de plages lointaines. Quant à toi, tu recevras de ma main le trépas : et, terrassé par mon javelot, tu me donneras à moi la gloire qui me manque, et tu livreras ton monarque dont le rapide char roule dans l'empire des morts.

A peine a-t-il parlé que Tlépolème lève son javelot : au même instant les javelots des deux guerriers volent de leurs mains. Sarpédon atteint son adversaire au milieu de la gorge, et la pointe fatale la perçant de part en part, la sombre nuit du trépas lui couvre les yeux. Tlépolème frappe de sa longue lance la cuisse de Sarpédon ; l'airain impétueux et brûlant pénètre dans la chair, et s'approche de l'os : mais Jupiter écarte de lui la mort. Les amis du noble Sarpédon le portent hors du combat, accablé du javelot pesant qu'il traîne : aucun d'eux ne s'en aperçoit et ne songe à l'en délivrer pour qu'il puisse monter sur son char, tant ils sont occupés autour de lui à le tirer de ce péril imminent. Les Grecs valeureux enlèvent de leur côté le corps de Tlépolème.

L'intrépide Ulysse voit ce spectacle, et son cœur est ému : plein de trouble, il délibère s'il poursuivra le fils du dieu qui lance la foudre, ou s'il enverra les Lyciens en foule au sombre rivage. Mais il n'était pas réservé au javelot du grand Ulysse d'abattre le fils redoutable de Jupiter ; Minerve le précipite vers les bataillons de Lycie. Là Cœranus, Alastor, Chromius, Alcandre, Halius, Noémon et Prytanis, tombent sous ses coups. Le héros eût immolé un plus grand nombre de victimes si le belliqueux Hector n'eût vu ce carnage : il s'avance hors des rangs ; ses armes jettent un vif éclat, et il sème devant lui la terreur. Sarpédon, qui le rencontre sur son passage, éprouve un mouvement de joie.

Fils de Priam, dit-il d'une voix lamentable, ne souffre pas qu'étendu sur ce rivage, je devienne la proie de nos ennemis : sois mon défenseur ; et qu'ensuite la vie m'abandonne dans les murs de notre ville, puisque je ne dois pas retourner dans mon palais aux doux lieux de ma naissance, et réjouir par mon retour une épouse chérie et un tendre fils.

Il dit. Hector, agitant son fier panache, ne réplique point, et passe rapidement devant lui, brûlant de repousser les Grecs, et de répandre parmi eux le carnage. Les amis de

Sarpédon le portent sous un grand hêtre consacré à Jupiter : là le brave Pélagon, l'un de ceux qu'il chérissait le plus, lui retire le javelot de la blessure. Son âme est prête à s'envoler, et ses yeux se couvrent d'épaisses ténèbres ; mais bientôt il reprend ses esprits, le souffle de Borée qui l'environnait ranime sa vie presque éteinte.

Cependant les Grecs, attaqués par le dieu des combats et par Hector muni d'une forte armure, ne fuyaient pas vers leurs vaisseaux, ni n'avançaient sur le champ de bataille ; mais ils reculaient à pas lents depuis qu'ils savaient que Mars était à la tête des Troyens.

Par qui commença le carnage que firent le héros né de Priam, et Mars éblouissant d'airain, et quel fut le dernier qu'ils étendirent dans la poussière ? Le grand Teuthras est d'abord renversé ; après lui sont abattus Oreste qui domptait les coursiers indociles, Tréchus, brave Etolien, OËnomaus Hélénius, fils d'OËnops, enfin Oresbe, au casque coloré, qui habitait Hyla, aux bords du lac Céphisse, et désirait avec ardeur d'accroître encore ses richesses : à côté de sa demeure s'élevaient celles d'autres Béotiens, chefs d'un peuple opulent.

Junon, qui voit du haut des cieux tant de Grecs tomber sous le fer sanglant de Mars et d'Hector, adresse aussitôt ces paroles à Minerve : Eh quoi ! fille invincible du dieu de l'égide, c'est en vain que nous avons promis à Ménélas qu'après avoir détruit les remparts d'Ilion, il retournera dans sa patrie, si nous laissons Mars exercer librement ses fureurs. Armons-nous à notre tour, courons nous opposer à ses ravages.

Pallas obéit à sa voix. Junon, déesse vénérable et fille du grand Saturne, s'empresse elle-même à couvrir les coursiers de harnais d'or. Hébé, aux deux côtés du char, fait rouler autour de l'axe de fer les roues, que huit rayons décorent, et qui sont d'un or incorruptible, munies encore de plusieurs lames d'airain jointes avec art, ouvrage merveilleux ; les moyeux savamment arrondis sont d'argent : on place le trône sur d'éclatantes courroies ; et deux arcs reçoivent les guides, le timon d'argent s'unit au char : Hébé lie à l'extrémité du timon un beau joug formé d'or, où elle attache les rênes qui brillent du même métal. Junon impatiente, et ne désirant que le carnage, conduit les prompts coursiers sous le joug.

Cependant Minerve laisse couler à ses pieds, dans le palais de son père, le voile superbe qu'elle a tissé de ses mains ; et revêtant la cuirasse du dieu des nuées, elle s'arme pour les combats, source de tant de larmes. Elle couvre son sein de la formidable égide, bordée de franges

longues et flottantes, et environnée de la Terreur. On voit sur cette égide et la Discorde et la Force et l'inflexible Poursuite : là se présente la tête de la Gorgone, monstre hideux, épouvantable, signe funeste du courroux de Jupiter. Pallas met sur son front un casque d'or, au haut duquel flottent quatre panaches, et qui peut résister à des combattants rassemblés de cent villes. Elle monte sur le char éblouissant ; et sa main prend cette forte, pesante et énorme lance, qui, dans le courroux de la déesse née du plus puissant des dieux, renverse des bataillons de héros.

Junon presse du fouet les divins coursiers. Les portes des cieux mugissent, et s'ouvrent d'elles-mêmes ; ces portes gardées par les Heures, à qui le ciel immense et l'Olympe sont confiés, soit pour dissiper, ou pour amener les sombres nuages. Les déesses poussent à travers ces portes les coursiers dociles : elles trouvent le fils de Saturne assis, loin des autres dieux, sur le plus haut des sommets nombreux de l'Olympe. Là Junon arrête les coursiers et interroge en ces mots le puissant Jupiter :

Père des immortels, n'es-tu point indigné contre Mars à la vue de tous ses attentats, et de tant de vaillants guerriers, qu'entraîné par son aveugle rage, il a couchés dans la poussière ? Mon cœur est serré de tristesse, tandis que, tranquilles, Cypris et Apollon triomphent d'avoir excité les fureurs de cet insensé, qui ne connaît plus aucune loi. Grand Jupiter, puis-je, sans exciter ton courroux, châtier son audace, et le contraindre à sortir du combat ?

Va, dit le maître de l'Olympe, et oppose-lui Minerve, qui plus d'une fois a su le livrer aux plus cruelles douleurs.

A peine a-t-il parlé, que Junon frappe les coursiers, qui volent avec ardeur entre la terre et les astres dont le ciel est couronné. Telle qu'est l'immense étendue des plaines de l'air, que parcourt des yeux un homme assis sur la cime d'une roche élevée, et portant ses regards sur le noir empire de la mer : tel est l'espace que franchissent d'un saut les bruyants coursiers. Arrivés devant Troie au bord des fleuves qui coulent dans les campagnes, là où le Simois et le Scamandre confondent leurs eaux, Junon arrête les coursiers, les détache du char, les environne d'un épais nuage ; et le Simois fait naître pour leur pâture une divine ambrosie.

Cependant les déesses, se hâtant de secourir les Grecs, s'avancent comme deux colombes dont le vol égal et léger rase la terre : mais lorsqu'elles touchent à la place où les chefs les plus nombreux et les plus vaillants, semblables à

des lions voraces ou à des sangliers indomptables, se pressaient autour du belliqueux Diomède, la reine des cieus arrête ses pas, et prenant la forme du grand Stentor, elle leur parle par la voix terrible de ce combattant, aussi bruyante que l'airain ou que les voix réunies de cinquante guerriers.

Quelle honte, s'écria-t-elle, ô Grecs, opprobre de votre race, vous qui n'avez que la seule apparence de la valeur ! Tant que le divin Achille s'est montré dans les combats, les Troyens n'ont point osé sortir des portes d'Ilion ; ils redoutaient sa lance invincible. Maintenant, loin de leur ville, ils menacent vos vaisseaux.

Ces mots réveillent dans toute l'armée une ardeur guerrière. Cependant Minerve s'approche de Diomède, qu'elle trouve près de son char. Il rafraîchissait la brûlante blessure que la flèche de Pandarus lui avait faite : des flots de sueur coulaient sous le large baudrier de son bouclier immense ; il en était inondé, et son bras était affaibli par la fatigue : levant le baudrier, il étanchait le sang noir de sa plaie. La déesse touche le joug des coursiers.

Que Tydée, dit-elle, a produit un fils peu semblable à lui ! Tydée, il est vrai, n'avait qu'une taille médiocre ; mais son âme était grande et belliqueuse. Lorsqu'envoyé de la part des Grecs il vint seul dans Thèbes parmi les fils nombreux de Cadmus, je lui défendis de se précipiter au milieu des périls, et je voulus qu'il assistât paisiblement à leurs festins : lui, toujours rempli de la même intrépidité, provoqua les chefs thébains au combat, et remporta sur eux la victoire, tant mon secours lui fut propice. Toi, je ne cesse de t'accompagner ; je t'exhorte sans relâche à combattre les Troyens : mais ou l'excès de la fatigue t'accable, ou quelque sentiment de crainte a glacé ton cœur. Non, tu n'es pas le fils de Tydée, de ce rejeton du brave Œnéus.

O déesse, fille immortelle de Jupiter, dit le héros, je te répondrai sans déguisement. Ce n'est pas la crainte qui glace mon cœur, et je ne cède point à l'indolence : mais je me souviens encore des ordres émanés de ta bouche. Tu m'as défendu de combattre les habitants des cieus, m'autorisant à blesser du fer de ma lance la seule reine de Cypre, si elle paraissait dans la mêlée. C'est donc pour t'obéir que je me retire, et que j'ordonne aux Grecs de se rassembler en ce lieu ; car je vois le terrible Mars qui, à la tête des Troyens, préside au combat.

Fils de Tydée, Diomède que je chéris, répond Minerve, ne redoute en ce jour ni Mars ni quelque autre des immortels ; c'est moi qui suis ton guide. Pousse hardiment contre lui tes coursiers impétueux ; ose le frapper de près, et cesse de

respecter un dieu féroce, enivré de rage, aussi barbare qu'inconstant. Il nous avait naguère promis à moi et à Junon de soutenir les Grecs, et maintenant il favorise les Troyens.

En disant ces mots elle tire Sthénélius par la main, et le fait descendre du char : il s'élançe à terre. Elle monte sur le char, et se place à côté du grand Diomède, le cœur enflammé de courroux : l'essieu gémit sous le poids de la déesse terrible et du héros. Pallas prend le fouet et les rênes, et pousse les ardents coursiers vers le dieu de la guerre. Il venait d'étendre sur le sable le fils d'Ochésius, Périphos, d'une taille gigantesque, et le plus vaillant des Etoliens : Mars ensanglanté l'immolait. Minerve ombrage sa tête du casque de Pluton<sup>1</sup>, pour n'être pas aperçue du dieu des combats.

Dès que Mars voit le fils de Tydée, il laisse l'énorme Périphos étendu sur la place où il vient de lui arracher la vie, et court vers l'audacieux Diomède. Lorsqu'ils se joignent, le dieu allonge sa pique d'airain au-dessus du joug et des rênes des coursiers de son ennemi, brûlant de lui ravir le jour ; mais Pallas saisit la pique, l'écarte du char, et rend sa furie inutile. Diomède pousse à son tour sa lance, que Minerve conduit vers les liens de la ceinture ; c'est là qu'elle frappe Mars, et déchire sa peau immortelle. La déesse retire la lance, et ce dieu jette un grand cri, semblable à ceux de dix mille combattants livrés à une fureur homicide : un tremblement saisit les Troyens et les Grecs épouvantés, tant était terrible ce cri de Mars, insatiable de carnage.

Ainsi que naît tout à coup une nuit ténébreuse à l'arrivée des nuages amenés par le souffle brûlant des vents du midi, ainsi parut à Diomède le sombre Mars s'élevant dans des nuages vers l'espace immense du ciel. Il arrive en un moment au séjour des dieux sur le haut Olympe : saisi de douleur et de colère, il s'assied près du trône de Jupiter, lui montre le sang immortel qui coulait de sa blessure, et prononce d'une voix lugubre ces paroles précipitées : Mon père, ton indignation n'éclatera-t-elle point à l'aspect de pareils attentats ? Nous qui sommes des dieux, nous avons toujours éprouvé les plus cruelles disgrâces en voulant, à l'envi l'un de l'autre, favoriser la race des mortels. Mais c'est de toi que naissent nos divisions, toi qui produisis cette déesse insensée, funeste, dévouée à l'injustice. Tous les autres dieux de l'Olympe obéissent avec soumission à

1. Prendre le casque de Pluton, se rendre invisible, c'était même une espèce de proverbe.

tes lois ; mais tu n'emploies ni paroles ni punitions pour retenir cette déesse dans le devoir, et tu es toujours indulgent à son égard, parce que tu mis seul au jour cette furie : c'est elle qui excite maintenant l'insolente rage que Diomède exerce contre les dieux. Il a blessé la main de la reine de Cypre ; plus audacieux encore, et tel que l'un des immortels, il s'est élancé contre moi-même. Sans ma course rapide j'eusse été étendu dans la foule hideuse des cadavres, ou, puisque je ne peux mourir, accablé sous les coups de l'airain.

Le maître du tonnerre lui lance un regard courroucé : Divinité inconstante, dit-il, ne viens point m'importuner de tes murmures. De tous les immortels qui habitent l'Olympe, tu m'es le plus odieux ; tu ne respirez toujours que discordes, que guerres, que combats. Je reconnais en toi l'esprit impérieux et indocile de ta mère Junon, que j'ai peine à réprimer par mes paroles ; et je ne doute point que les maux qui fondent sur toi ne soient l'effet de ses conseils. Mais je ne permettrai pas que tu sois plus longtemps en proie à la douleur ; tu es mon fils, et ta mère m'a donné en toi un gage désiré de notre hymen. Si, avec autant de perfidie, tu étais né de quelque autre dieu, tu serais depuis longtemps précipité dans des abîmes plus profonds que ceux où les Titans gémissent.

Il dit, et ordonne à Pæon de le guérir. Pæon verse dans la blessure un baume qui apaise les douleurs, et il le rétablit : la Parque n'a aucun empire sur les dieux. Comme le suc de la figue, agité dans la blanche liqueur du lait, le coagule à l'instant sous la main qui le tourne avec rapidité ; ce baume guérit promptement le farouche Mars. Hébé, après lui avoir préparé un bain qui le rafraîchit, choisit les plus beaux vêtements de ce dieu pour l'en décorer. Il s'assied d'un air triomphant auprès du fils de Saturne.

Junon, reine d'Argos, et l'invincible Minerve, retournent au palais du grand Jupiter, satisfaites d'avoir réprimé les fureurs de Mars.

## CHANT VI

Les dieux avaient abandonné le terrible combat : mais l'ardeur meurtrière éclatait encore çà et là dans le champ de bataille, et les javelots des deux armées se confondaient entre les rives du Simois et du Xanthe.

Ajax Télamonien, ce ferme appui des Grecs, enfonce le premier une phalange troyenne, et ramène l'espérance dans le cœur de ses compagnons en abattant le chef des Thraces, Acamas, né d'Eussorus, et aussi distingué par sa force què par la hauteur de sa taille : la lance d'Ajax l'atteint au casque ombragé d'un ample panache, pénètre dans le front, et lui perce l'os ; ses yeux sont couverts du voile impénétrable de la mort.

Diomède immole le fils de Teuthranis, Axyle, qui habitait les beaux murs d'Arisbe, et possédait de grandes richesses : ami des hommes, sa maison, située sur une route publique, était consacrée à l'hospitalité. Mais de tous ceux qu'il avait recueillis, nul ne s'exposa pour écarter de lui la fatale mort ; le seul Calésius, son fidèle serviteur, qui conduisait alors ses coursiers, meurt à ses côtés de la main de Diomède : ils descendent réunis au sombre rivage.

Euryale abat Drésus et Ophelte, et court attaquer Æsèpe et Pédase, qui reçurent le jour de la naïade Abarbarée et de Bucolion, fils aîné du roi Laomédon, et né d'un lit clandestin. Ses troupeaux paissaient sous sa garde lorsqu'il s'unit à cette naïade, qui, portant dans son sein le fruit de ses amours, donna la naissance à ces deux jumeaux. Le fils de Mécistée, peu touché de leur jeunesse et de leur beauté, les étend sur le sable et les dépouille de leurs armes.

L'intrépide Polypoètes renverse Astyale ; Ulysse, de son javelot donne la mort à Pidyte ; Teucer fait couler le noble sang d'Arétaon ; et le fils de Nestor, Antiloque, armé de sa brillante pique, couche Ablérus dans la poussière. Le chef de tant de guerriers, Agamemnon, frappe d'un coup mortel Elatus, qui régnait dans les murs élevés de Pédase sur les bords charmants du Satnion. Léite ravit le jour à Phylaque, fuyant devant ses pas ; et Mélanthius tombe sous le fer d'Euryple.

Le belliqueux Ménélas prend Adraste vivant : les chevaux de ce chef, saisis d'épouvante, couraient à pas précipités dans la campagne, lorsqu'arrêtés par un tronc de tamarin ils brisent le char à l'extrémité du timon, et suivent la foule des coursiers effarouchés qui volaient vers la ville, tandis que le guerrier, roulant du char, tombe près de la roue le visage contre terre. Ménélas est près de lui, tenant en main sa longue pique. Adraste embrasse ses genoux, et lui dit d'une voix suppliante : Donne-moi la vie, ô fils d'Atrée, et reçois le riche prix de ma liberté : dans le palais de mon père abondent les trésors les plus précieux, l'or et l'airain, et le fer ouvragé ; mon père te les prodiguera pour ma rançon, s'il apprend que je suis en vie auprès de tes vaisseaux.

Par cette prière il fléchissait le cœur de Ménélas, qui ordonnait à l'un des siens de le conduire vers les vaisseaux, lorsqu'Agamemnon accourt indigné. O Ménélas, s'écrie-t-il, guerrier faible, est-ce toi qui t'occupes du soin de sauver nos ennemis ? Les Troyens t'ont sans doute donné dans ta maison de grands sujets de reconnaissance ! Qu'aucun d'entre eux n'échappe à notre bras, pas même l'enfant que la mère porte à son sein ; mais que tous les habitants d'Ilion périssent sans recevoir de sépulture, et sans laisser d'eux aucune trace.

Il dit, et rappelle son frère à une juste vengeance. Ménélas repousse de sa main Adraste, tandis qu'Agamemnon plonge sa lance dans le corps du guerrier, qui tombe à la renverse : Agamemnon lui pressant du pied le sein, retire sa lance.

Mais Nestor exhorte les troupes à haute voix : Amis, héros de la Grèce, élèves de Mars, qu'aucun de vous ne demeure en arrière par la soif du butin, occupé du seul désir de retourner vers ses vaisseaux avec les plus grandes richesses : mais immolons nos ennemis, et vous pourrez ensuite, maîtres de la plaine, vous charger à loisir d'immenses dépouilles.

Ces paroles remplissent les troupes d'une vive ardeur. Alors les Troyens, saisis d'effroi, eussent été repoussés par les Grecs jusque dans la citadelle élevée d'Ilion, si Hélénius, fils de Priam, et le plus habile de tous les augures, s'approchant d'Hector et d'Enée, ne leur eût tenu ce discours :

Enée, et toi, Hector, car c'est sur vous que repose le principal espoir des Troyens et des guerriers de Lycie, sur vous qui vous signalez le plus dans toutes nos entreprises, soit qu'il faille combattre ou délibérer ; arrêtez ici, et, courant de toutes parts, retenez nos soldats devant ces portes, de peur qu'en fuyant ils ne se précipitent jusque dans les bras de leurs femmes, et ne deviennent la risée de nos ennemis.

Quand vous aurez rallié toutes nos phalanges, nous serons inébranlables à ce poste, et, avec quelque fureur qu'on nous attaque, nous soutiendrons les efforts des Grecs; la nécessité l'ordonne. Toi cependant, Hector, entre dans la ville, et, sans tarder, dis à notre mère Hécube que, suivie de nos matrones les plus respectables, elle se rende vers la citadelle au temple de Minerve; qu'elle ouvre les portes du temple sacré, et dépose sur les genoux de la déesse le plus grand et le plus beau des voiles qu'elle a dans son palais, celui qu'elle chérit le plus, et lui promette de sacrifier dans ce temple douze génisses d'un an qui n'ont pas encore subi le joug, si, touchée de compassion en faveur de notre ville, des femmes des Troyens et de leurs tendres enfants, elle écarte des murs sacrés d'Ilion le fils de Tydée, ce combattant féroce qui répand l'alarme dans tous les cœurs. Il est, je crois, le plus redoutable des Grecs; jamais nous n'avons autant craint Achille même, lui qui est né d'une déesse, lui dont aucun combattant n'égale la force et la fureur martiale.

Il dit. Hector, docile à la voix de l'augure Hélénus son frère, saute de son char avec ses armes, et, agitant deux javelots, vole dans toute l'armée, l'anime au combat, et réveille leur ardeur guerrière. Les Troyens se retournent, font face aux Grecs, qui reculent, et suspendent le meurtre, croyant que l'un des immortels est descendu de la voûte brillante du ciel pour secourir les Troyens, tant ils se sont retournés avec audace.

Alors Hector élevant une voix terrible : Troyens généreux, dit-il, alliés venus de plages reculées, mes amis, soyez des guerriers, et rappelez tout votre courage, tandis que je vais dans Ilios ordonner aux vieillards prudents et à nos épouses d'invoquer les dieux, et de leur vouer des hécatombes. Après ces mots il s'éloigne : la peau noire qui borde son bouclier vaste et arrondi, qu'il a rejeté sur ses épaules, lui frappe la tête et les pieds.

En même temps le fils d'Hippoloque, Glaucus, et le fils de Tydée, brûlant d'en venir aux mains, s'avancent au milieu des deux armées. Lorsqu'ils sont à une courte distance l'un de l'autre : Vaillant guerrier, dit le fier Diomède, quel es-tu parmi les mortels ? Mes yeux ne t'ont pas encore aperçu dans les champs de la gloire, et maintenant tu l'emportes sur tous les tiens par ton audace, puisque tu ne crains pas d'attendre ma lance. Malheureux ceux dont les fils osent affronter ma fureur ! Si tu es quelque dieu descendu de l'Olympe, apprendis que je ne combats point les immortels. Le fils de Dryas, l'insensé Lycurgue, qui s'éleva contre eux, vit bientôt terminer sa carrière. Il poursuivit

sur la montagne sacrée de Nyssa les nourrices de Bacchus qui célébraient les orgies : frappées par ce prince homicide, les thyrses tombèrent de toutes les mains ; Bacchus, fuyant lui-même, se précipita dans la mer, où Thétis le reçut tremblant entre ses bras, tant il avait été saisi d'épouvante aux cris menaçants de ce mortel. Mais les dieux, au sein de la paix, regardèrent avec indignation ce prince téméraire : privé de la vue par le fils de Saturne, et détesté de tous les immortels, il fut bientôt exclu du séjour des vivants. Je ne veux donc pas combattre les habitants des cieux. Si tu te nourris des fruits de la terre, approche, et à l'instant tu toucheras au terme de ta vie.

Fils magnanime de Tydée, répondit l'illustre rejeton d'Hippoloque, pourquoi veux-tu connaître mon origine ? Il en est des races des hommes ainsi que des feuilles des arbres ; les unes, abattues par le vent, jonchent la terre, tandis que les autres, reproduites par les forêts verdoyantes, renaissent dans la saison du printemps : ainsi parmi les races celles-ci naissent et celles-là périssent. Cependant si tu désires d'être instruit de ma naissance, elle est assez connue. A l'extrémité de la fertile Argos est la ville d'Ephyre, où régna jadis Sisyphe, né d'Eole, et le plus adroit des mortels. Il donna le jour à Glaucus, père du sage Bellérophon, à qui les dieux accordèrent avec la beauté cette valeur que l'humanité décore. Mais Proetus voulut le perdre, et il sut le bannir : il tenait alors de Jupiter le sceptre qui subjuguait les Argiens. Sa femme, la belle Antée, brûla d'une passion impure pour Bellérophon, et, ne pouvant séduire ce prince doué d'une rare sagesse, recourut à la calomnie. Meurs, ô Proetus, dit-elle, ou ravis le jour à Bellérophon : il a voulu me contraindre à souiller ta couche. Le roi fut saisi de fureur à ce discours. Il se fit un scrupule de l'immoler lui-même ; mais il l'envoya dans la Lycie avec des signes funestes, scellés avec soin, tracés sur des tablettes pour la perte de ce héros, et il lui enjoignit de les présenter à son beau-père, dans l'espoir qu'il le ferait mourir. Bellérophon part accompagné des dieux. Lorsqu'il arrive aux bords du Xanthe, qui arrose les plaines de Lycie, le prince de ces contrées le reçoit avec des honneurs distingués ; neuf jours se passent en festins ; le sang de neuf taureaux coule : mais à la dixième aurore il interroge son hôte<sup>1</sup>, et demande à voir les signes qu'il lui apportait de la

1. La politesse de ces temps-là exigeait qu'on ne demandât pas d'abord aux étrangers le sujet de leur venue, ni les recommandations dont ils étaient munis : on voulait leur témoigner ainsi qu'on les recevait pour eux-mêmes, et sans qu'ils eussent besoin d'être recommandés.

part de Prœtus son gendre. A peine les eut-il reçus, qu'il ordonne au héros de tuer la Chimère, monstre jusqu'alors invincible, de race immortelle : à sa tête de lion était uni le corps d'une chèvre, qui se terminait en dragon ; elle vomissait de son souffle terrible des torrents d'une brûlante flamme. Cependant Bellérophon en purgea la terre, s'abandonnant aux promesses des dieux. Bientôt il combattit les Solymes ; et il n'avait point, disait-il, livré de combat plus redoutable. Enfin il triompha des Amazones guerrières. A son retour le prince lui dressa un nouveau piège, choisit dans toute la Lycie les plus courageux guerriers, et les mit en embuscade : nul ne rentra dans sa demeure, ils furent tous défaits par Bellérophon. Le roi reconnut enfin que ce héros descendait des dieux ; il le retint dans la Lycie, lui donna sa fille, et l'admit à tous les honneurs de la royauté : les Lyciens lui consacrèrent un champ, terrain le plus beau et le plus fertile en blés et en vignobles. Son épouse lui donna trois enfants, Isandre, Hippoloque et Laodamie ; Laodamie qui, enflammant le cœur de Jupiter, mit au jour le divin Sarpédon. Mais Bellérophon, que les dieux avaient aimé, devint l'objet de leur haine : il errait seul dans les campagnes d'Aleius, dévorant dans sa tristesse son propre cœur, et fuyant la trace des humains. Le cruel Mars abattit Isandre, qui combattait les valeureux Solymes. Diane perça dans son courroux le cœur de Laodamie. Hippoloque me donna la naissance, et c'est lui dont je fais gloire d'être issu. Il voulut que j'allasse à Troie, et ne cessa de m'exhorter à me signaler sans relâche, à surpasser tous mes compagnons, et à ne pas déshonorer la race de mes pères, qui furent les plus grands héros d'Ephyre et de la vaste Lycie. Telle est mon origine, tel est le noble sang dont je suis né.

A ces mots Diomède, transporté de joie, enfonce sa pique dans le sein de la terre, et répond à ce chef d'un ton affectueux : Apprends que nous sommes unis par les nœuds d'une ancienne hospitalité. Le noble OËnée reçut jadis dans son palais le grand Bellérophon, l'y retint pendant vingt jours, et ils se donnèrent d'illustres gages de leur amitié mutuelle. Bellérophon eut d'OËnée un baudrier d'une pourpre éclatante ; OËnée eut de Bellérophon une belle coupe d'or. Je l'ai laissée dans mon palais, et c'est elle qui m'a instruit des liaisons de nos aïeux : car je ne puis me rappeler d'avoir vu Tydée ; j'étais enfant lorsqu'il partit, et qu'à Thèbes périrent tant de Grecs. Je serai donc au sein d'Argos ton hôte et ton ami, et tu seras le mien dans la Lycie, si jamais j'y porte mes pas. Que nos javelots nous respectent l'un l'autre dans la mêlée : il me reste assez de victimes parmi les Troyens et leurs illustres alliés, et j'immolerai ceux que les

dieux m'offriront et que j'atteindrai dans ma course. Tu trouveras à ton tour parmi les Grecs assez de guerriers dignes d'exercer ta valeur, et tu abattras ceux dont tu pourras triompher. Changeons d'armes, et faisons connaître à tous que nous ne démentons pas l'amitié qui liait nos aïeux.

Aussitôt ils s'élancent de leurs chars, se serrent la main, et se jurent une tendresse éternelle. Jupiter alors trouble l'âme de Glaucus, qui, par des armes d'airain du prix de neuf taureaux, donne à Diomède des armes d'or de la valeur d'une hécatombe.

Pendant Hector arrive devant le hêtre et les portes Scées. Les femmes et les jeunes Troyennes, accourant autour de lui, l'interrogent sur le sort de leurs fils, de leurs époux, de leurs frères, de leurs amis. Il leur dit d'aller avec ordre implorer les dieux : la plupart étaient menacées de grands malheurs.

Il se rend ensuite au palais de Priam, décoré de superbes portiques. Il y avait dans ce palais cinquante chambres contiguës et d'un marbre luisant, retraite où les fils de Priam dormaient à côté de leurs épouses. En face s'élevaient dans le haut du palais douze chambres de même contiguës et d'un marbre luisant ; les gendres du roi y dormaient à côté de leurs épouses vertueuses. C'est là qu'Hector rencontra sa généreuse mère, qui se rendait chez Laodice, la plus belle de ses filles. Elle le presse dans ses bras. Mon fils, dit-elle, quel sujet te fait quitter la bataille terrible, et t'amène en ces lieux ? Sans doute les Grecs, nom détesté, menacent de nous accabler, combattent déjà autour de nos remparts, et tu es conduit ici par le désir de lever les mains vers Jupiter, du haut de la citadelle. Mais demeure un moment, je vais t'apporter de la douce liqueur du vin : tu feras des libations en l'honneur des immortels, et tu répareras tes forces ; le vin ranime le combattant épuisé. Cher Hector, que de fatigues tu souffres pour la défense de tes concitoyens.

Ne me présente point de cette douce liqueur, ô ma vénérable mère, répondit Hector, impatient de voler au combat : elle pourrait me dépouiller de mes forces et de mon ardeur martiale. Je respecte trop Jupiter pour lui faire des libations avant d'avoir versé sur mes mains une eau pure ; il n'est pas permis, étant souillé de sang et de carnage, d'implorer ce dieu assis sur les sombres nuées. Mais toi, rassemblant les matrones les plus respectables, va, chargée d'encens, au temple de la guerrière Pallas ; et posant sur les genoux de la déesse le plus grand et le plus précieux des voiles que tu as dans ton palais, celui qui t'est le plus cher, promets-lui d'immoler dans ce temple douze jeunes génisses encore

exemptes du joug, si, touchée de compassion en faveur de notre ville, des femmes des Troyens et de leurs tendres enfants, elle éloigne de nos murs sacrés le fils de Tydée, ce combattant féroce qui sème l'alarme dans tous les cœurs. Va donc au temple de la guerrière Pallas; je vais trouver Pâris et le tirer de ces remparts s'il veut écouter ma voix. Puisse la terre l'engloutir à cet instant! car le dieu de l'Olympe l'a nourri pour la ruine des Troyens, du magnanime Priam, et de ses fils. Si je le voyais précipiter dans les enfers, j'oublierais, je crois, nos cruelles infortunes.

Il dit. Hécube se rend dans son palais et donne ses ordres à ses femmes, qui rassemblent aussitôt les matrones les plus vénérables. Cependant elle va dans un cabinet odoriférant où étaient enfermés les plus superbes voiles, ouvrage des Sidoniennes que le beau Pâris avait emmenées de leur ville dans le temps qu'à travers le vaste empire de la mer il ravissait l'illustre épouse de Ménélas. Hécube choisit, pour l'offrir à Minerve, le plus riche et le plus grand de ces voiles : il était placé sous tous les autres voiles; il avait l'éclat d'un astre. Elle se hâte ensuite de partir, et les Troyennes se pressent en foule sur ses pas.

Dès qu'elles arrivent au haut de la citadelle devant le temple, la belle Théano, épouse d'Anthéonor, que les Troyens avaient créée prêtresse de Minerve, en ouvre les portes. Toutes à la fois, levant leurs mains vers la déesse, poussent des cris lugubres, tandis que Théano, recevant le voile, le dépose sur les genoux de Minerve et invoque la fille du grand Jupiter.

Auguste Pallas, toi qui défends Iliou, déesse vénérable, brise la lance de Diomède : qu'abattu lui-même devant les portes Scées, son front touche la poussière; et nous viendrons dans ce temple t'immoler douze jeunes génisses qui n'auront point subi le joug, si tu es touchée de compassion en faveur de cette ville, des femmes des Troyens et de leurs tendres enfants. Tels furent ses vœux que Pallas refuse d'exaucer.

Pendant qu'elles imploraient la fille de Jupiter, Hector se rend au palais de Pâris, dont ce prince ordonna lui-même la belle architecture, et qu'élevèrent les plus habiles artisans qu'il y eût alors dans l'opulente Troie; ils bâtirent ce palais, orné d'un toit en terrasse et d'une vaste cour, entre ceux de Priam et d'Hector, au haut de la citadelle. Hector, prince chéri de Jupiter, entre dans ce palais : il tenait en main sa longue pique, dont la pointe d'airain, entourée d'un anneau d'or, jetait de vives étincelles devant ses pas. Il trouve Pâris dans sa chambre nuptiale, préparant ses armes superbes, son bouclier, sa cuirasse, et maniant son arc. Hé-

lène assise au milieu de ses femmes, dirigeait leurs travaux industriels.

Dès qu'Hector aperçoit Pâris, il éclate en reproches humiliants : Malheureux prince, ce n'est pas le temps de nourrir ton ressentiment contre les Troyens irrités ; nos guerriers périssent autour de la ville en combattant sous nos hautes murailles. C'est toi qui allumas l'incendie de la guerre qui environne Iliou ; tu insulterais celui de nous que tu verrais se dérober au combat. Hâte-toi de sortir de ces remparts, et n'attends pas que Troie soit consumée par les flammes ennemies.

Pâris, aussi beau qu'un dieu, lui repartit : Hector, je reconnais la justice de tes reproches, et je te répondrai : ne me refuse pas ton attention. C'est moins la colère et le ressentiment qui me retiennent dans ce palais, que la douleur où je m'abandonne. Mon épouse m'engageait en ce moment par les plus flatteuses paroles à reparaitre dans le combat, et mon cœur s'y portait de lui-même : la victoire change souvent de parti. Attends donc ici que j'aie revêtu ces armes, ou pars, et je te suis, et ne tarderai pas à te rejoindre.

Hector ne réplique point ; et ces paroles insinuant sortent de la bouche d'Hélène : Frère de cette infortunée qui par son action hardie vous a plongés dans le malheur, et n'est digne que de votre haine, plutôt au ciel que le jour où ma mère m'enfanta un tourbillon impétueux m'eût transportée au haut d'une montagne ou dans la tumultueuse mer, où l'onde m'eût engloutie avant que l'on eût vu ces attentats ! si les dieux m'avaient réservé la plus fatale des destinées, que ne me suis-je du moins unie à un prince plus guerrier, qui fût sensible au mépris et aux reproches des hommes ! Celui-ci manque de fermeté, et je ne me flatte pas qu'il en montre plus à l'avenir : aussi recevra-t-il tôt ou tard sa récompense. Mais, mon frère, daigne entrer, et repose-toi sur ce siège ; car tu es accablé des travaux où tu t'engages pour l'amour de moi, opprobre de la terre, et pour le crime de Pâris. Hélas ! Jupiter a voulu que nous subissions un sort déplorable ; notre infamie et nos deux noms parviendront aux races les plus reculées.

Hélène, ne me propose point le repos, répondit l'intrépide Hector : tes soins officieux seraient inutiles. Je brûle de voler au secours des Troyens, qui attendent mon retour avec impatience. Mais anime ce prince, et qu'il s'anime lui-même à me rejoindre avant que je sorte de ces murs. Je vais dans mon palais donner un regard à mes fidèles esclaves, à mon épouse chérie, et à mon jeune fils. J'ignore si je dois les revoir, et si les dieux n'ont pas résolu de me faire tomber en ce jour sous les coups des Grecs.

Il s'éloigne en disant ces mots. Il arrive aussitôt dans son palais; mais il n'y trouve point la noble Andromaque : accompagnée de son fils et d'une de ses femmes, elle était sur une des tours, où elle poussait des gémissements et versait des larmes. Hector s'arrêtant sur le seuil : Répondez-moi avec fidélité, dit-il aux femmes de sa maison, où est allée Andromaque? est-elle chez quelqu'une de mes sœurs ou des épouses de mes frères? ou s'est-elle rendue au temple de Minerve, où les Troyennes apaisent cette déesse formidable?

Hector, puisque je dois te répondre avec fidélité, dit la surveillante zélée de la maison, ton épouse n'est point sortie pour se rendre chez ses illustres sœurs, ni dans le temple de Minerve, où les dames troyennes apaisent cette déesse terrible. Dès qu'elle a su la déroute des Troyens et l'attaque furieuse des Grecs, elle s'est rendue vers la plus haute tour d'Ilion; elle se précipitait avec impatience vers les remparts, semblable à une femme égarée : son fils, porté par la nourrice, suivait ses pas.

Hector s'éloigne promptement; et, reprenant le chemin qu'il a parcouru le long des édifices de Troie, il traverse cette ville immense, et arrive aux portes Scées pour se rendre dans la campagne. Là, Andromaque accourt à sa rencontre. Dotée de grandes richesses, elle était fille du magnanime Eétion, qui habita Thèbes dans la verte Hypoplacie, et gouverna les Ciliciens : c'est ce roi dont la fille avait épousé le valeureux Hector. Elle vient à la rencontre du guerrier, accompagnée de la nourrice qui portait sur son sein leur jeune fils, unique et tendre rejeton, aussi beau qu'un astre brillant. Hector l'appelait Scamandrius; tous les Troyens lui donnaient le nom d'Astyanax, parce que son père était le défenseur d'Ilion. Le guerrier le regarde avec un sourire caressant, et ne peut proférer une parole. Andromaque, l'œil chargé de pleurs, s'avance, saisit la main de son époux, et lui dit :

Prince trop prodigue de tes jours, ton courage te perdra : tu es sans pitié pour ce tendre enfant, et pour moi, ta malheureuse épouse, qui dans peu serai ta veuve ; car les Grecs réuniront tous leurs efforts pour l'arracher bientôt la vie. Dieux ! si je dois être abandonnée de toi, il vaut mieux que je descende dans le tombeau : il ne me reste point d'autre consolation après ton trépas, et je n'aurai pour partage que la douleur et le deuil. Je n'ai plus ni mon père ni ma mère. Le terrible Achille ravit le jour à mon père lorsqu'il ravagea Thèbes aux hautes portes et si peuplée ; il immola Eétion ; et ne lui enlevant point ses dépouilles, et gardant du respect pour ce roi, il consuma son corps avec ses armes éclatantes,

et lui érigea une tombe que les nymphes des montagnes, filles de Jupiter, entourèrent d'ormeaux. J'avais sept frères dans notre palais, et ils descendirent tous en un seul jour au sombre rivage : Achille, semblable dans sa course à un dieu, les immola tandis qu'ils veillaient sur leurs paisibles troupeaux. Ma mère, reine de la verte Hypoplacie, conduite ici par le vainqueur avec nos dépouilles, recouvra sa liberté par une immense rançon ; mais bientôt la cruelle Diane la perça de ses traits dans le palais de mon père. Hector, je retrouve en toi et mon père, et ma mère, et mes frères ; car tu es mon tendre époux. Prends donc pitié de moi, et demeure ici devant cette tour, si tu ne veux laisser ta femme veuve et ton fils orphelin. Arrête les troupes auprès du figuier sauvage ; c'est la place où l'on peut le plus aisément escalader nos murs : là nos plus vaillants ennemis, les deux Ajax et l'illustre Idoménée, et les Atrides, et l'invincible Diomède, sont venus trois fois tenter l'attaque, soit par l'avis de quelque habile augure, ou par l'irrésistible impulsion de leur propre courage.

Chère épouse, répondit Hector, je partage vivement tes alarmes : mais je ne puis penser sans frémir aux reproches des Troyens et des généreuses Troyennes, si, comme un lâche, je me tenais à l'écart pour éviter le combat ; et mon courage me prescrit une autre loi. J'appris à mépriser toujours les périls, et à combattre à la tête des Troyens pour soutenir la gloire éclatante de mon père et la mienne. Je le sais cependant, Ilion est menacée de périr un jour avec Priam et le peuple de ce roi dont la lance fut si longtemps redoutée ; et dans ce malheur, j'éprouverais des regrets moins douloureux pour la destinée des Troyens, et même d'Hécube, du roi Priam et de mes frères, qui malgré leur nombre et leur valeur tomberaient dans la poussière sous la main de nos ennemis, que pour ta destinée, si l'un des chefs de la Grèce, étincelant d'airain, t'entraînait tout en larmes, te dépouillait de la douce liberté : conduite dans Argos, tu ourdirais la trame sous les ordres d'une autre, ou tu puiserais de l'eau dans la fontaine de Messéis ou d'Hypérée,<sup>1</sup> malgré la révolte de ton cœur, accablée sous la plus dure contrainte. Alors quelque Grec dirait en voyant couler tes larmes : Voilà l'épouse d'Hector, de ce guerrier qui par ses exploits se distinguait des Troyens les plus valeureux lorsque l'on combattait autour d'Ilion. Tel serait son discours : tu sentirais ta douleur se renouveler, et tu soupirerais après cet époux qui pourrait t'affranchir du joug de l'esclavage. Mais avant que

1. Fontaines de Thessalie et d'Argos.

j'entende tes cris, et que je te voie arracher de ton palais, puisse la terre amoncelée couvrir mes cendres !

Après avoir ainsi parlé, il approche de son fils, et lui tend les bras. L'enfant, à l'aspect d'un père qu'il aime, épouvanté par l'éclat des armes et du panache menaçant et terrible qu'il voit flotter au sommet du casque, se rejette en arrière, se cache dans le sein de sa nourrice, et pousse un cri d'effroi. Son père et sa mère sourient de sa frayeur. Le héros ôte aussitôt et pose à terre son casque éclatant ; il baise son fils avec tendresse, le balance doucement entre ses bras, et adresse à Jupiter et aux autres dieux cette prière : Jupiter, et vous tous, dieux de l'Olympe, que mon fils soit, ainsi que moi, illustre parmi les Troyens ; qu'il soit animé de la même force et de la même audace ; qu'il règne dans Iliou ; et qu'on dise un jour en le voyant revenir des combats chargé des dépouilles sanglantes d'un ennemi immolé de sa main, il est plus vaillant que son père : et puisse le cœur de sa mère se réjouir à ce discours !

Il dit, et remet son fils entre les bras de son épouse chérie, qui le couche sur son sein odoriférant, et le regarde avec un sourire entremêlé de larmes. Ce spectacle attendrit le héros. Chère épouse, dit-il en la flattant de sa main, ne te livre point à cette douleur profonde. Nul mortel ne peut me précipiter dans la tombe avant l'heure marquée par les destins ; il n'est point d'homme qui, dès sa naissance, ne soit soumis à leur loi, le héros aussi bien que le lâche. Mais veille rentrer dans ta demeure, reprends tes travaux assidus, la toile et les fuseaux, et veille sur l'emploi de tes femmes. La guerre est le partage des hommes nés dans Iliou, et surtout mon partage.

En achevant ces mots il couvre son front guerrier du casque chargé de crins flottants. Sa tendre épouse s'éloigne, se rend vers sa demeure ; elle se retournait à chaque pas, et versait un torrent de larmes. Arrivée au palais d'Hector, elle y trouve toutes ses femmes rassemblées, et réveille dans leurs cœurs la tristesse et le deuil : Hector, vivant encore, est pleuré par elles dans son palais ; elles ne se flattent plus qu'il retourne au combat, et puisse échapper à la fureur des Grecs.

Cependant Paris ne s'arrête plus dans l'enceinte de son palais : mais, revêtu de ses armes superbes, diversement colorées, il se précipite à travers la ville, se confiant dans la légèreté de ses pas. Tel qu'un coursier qui, retenu longtemps à la crèche et nourri d'une blanche avoine, rompt ses liens, frappe du pied la terre, et court dans les campagnes, accoutumé à se baigner dans l'eau courante d'un beau fleuve ; il triomphe, lève la tête vers le ciel, secoue sa crinière sur

ses épaules, fier de sa grâce et de sa beauté; ses pieds souples le portent en un moment à ses bois chéris et aux pâturages de ses juments: tel le fils de Priam, Pâris, couvert de son armure et tout brillant comme le soleil, descend du haut de la citadelle, plein d'une joie orgueilleuse; ses pas agiles le portent au combat. Il joint Hector son frère à l'instant où ce héros s'éloignait du lieu où il avait entretenu son épouse. Pâris prenant la parole: Mon respectable frère, dit-il, je crains de n'être pas venu aussi promptement que tu le désirais, et d'avoir retardé ta course rapide.

Prince, répondit Hector, aucun homme équitable ne t'accusera d'incapacité dans les travaux de la guerre: tu as assez de courage; mais tu souffres qu'il se relâche, et ton indolence est volontaire. Je suis pénétré d'une vive douleur lorsque mon oreille est frappée des traits insultants que tu t'attires de la part des Troyens, las de souffrir tant de maux pour ta querelle. Mais partons: nous viderons nos légers débats, si jamais Jupiter consent que dans nos demeures nous offrions d'une coupe libre des libations aux habitants immortels de la voûte céleste, après avoir repoussé les superbes Grecs loin de Troie.

---

## CHANT VII

Hector se précipite hors des portes, et son frère Pâris l'accompagne; ils brûlent tous deux de combattre et de signaler leur courage. Ainsi qu'un dieu accorde aux désirs des nautoniers un vent favorable, après qu'ils ont consumé leurs efforts à fendre longtemps la mer de leurs rames unies, et que leurs membres sont accablés d'épuisement; ainsi l'arrivée de ces deux guerriers satisfait les désirs des Troyens.

Alors ils triomphent également : l'un renverse le fils du roi Aréithoüs, Ménesthius; né dans Arne de l'auguste Philoméduse et d'Aréithoüs qui s'armait d'une massue. Hector de son javelot frappe Eionée sous le casque d'un airain solide, et lui ravit le jour. Glaucus, fils d'Hippoloque et chef des Lyciens, perce de sa lance, dans la sanglante mêlée, l'épaule d'Iphinoüs, qui s'élançait sur son char roulant : il tombe du char, et rend le dernier soupir.

Minerve voit ces guerriers renouveler le combat et répandre le carnage parmi les Grecs; elle descend d'un vol impétueux des sommets de l'Olympe vers les murs sacrés d'Ilion; aussitôt Apollon, qui, du haut de Pergame portait des regards attentifs sur la plaine et souhaitait la victoire aux Troyens, vole à la rencontre de la déesse. Ils s'arrêtent au pied du hêtre élevé dans la plaine; le fils du maître des cieux, Apollon, prend la parole.

Fille du grand Jupiter, pourquoi te précipiter de l'Olympe avec cette furie? quel est ce feu martial qui t'embrase? Viens-tu faire pencher en faveur des Grecs la balance inconstante de la victoire? car tu n'as aucune compassion de la perte des Troyens. Mais si tu m'en crois, ce qui serait le parti le plus sûr, nous suspendrons en ce jour la fureur des batailles : que les deux peuples reprennent ensuite les armes et combattent jusqu'à l'entière destruction de Troie, puisque vous goûtez, ô déesse, tant de charmes à renverser cette ville.

Je le veux, ô toi dont la flèche est inévitable, répond Minerve; et c'est le même dessein qui m'a fait descendre de l'Olympe au milieu des Troyens et des Grecs. Mais

comment parviendras-tu à calmer la rage des deux armées ?

Excitons le fier courage d'Hector, dit Apollon ; qu'il provoque quelqu'un des Grecs à se mesurer avec lui dans ce champ terrible ; et que les Grecs, saisis d'indignation et pleins d'audace, animent l'un de leurs guerriers à combattre ce chef redoutable.

Il dit, et la déesse y consent. L'augure Hélénius, fils chéri de Priam, instruit du dessein qu'Apollon et Pallas viennent de concerter, s'approche d'Hector et lui dit :

Hector, égal en prudence à Jupiter, veux-tu recevoir mes avis, ceux d'un frère ? Dispose les rangs des Troyens et des Grecs à suspendre le combat ; toi, seul, ose provoquer le plus vaillant de nos ennemis à se mesurer avec toi dans ce champ terrible. Les destins ne te condamnent point à périr en ce jour ; j'en crois la voix des immortels.

A peine a-t-il achevé ces paroles, qu'Hector charmé s'avance entre les deux armées, et, de la longueur de sa pique saisie par le milieu, il repousse les phalanges troyennes, qui toutes s'arrêtent au même instant. Agamemnon fait retirer les Grecs valeureux, tandis qu'Apollon et Minerve, sous la forme de deux vautours, se placent sur le hêtre majestueux de Jupiter, et contemplant d'un œil satisfait ce nouveau spectacle. Les troupes en silence serrent leurs rangs couverts de casques, de boucliers, et hérissés de piques : telle est, quand le vent d'Occident commence à s'élever, la sombre horreur qu'il répand sur l'empire de la mer ; à son souffle les ondes noircissent. Hector, au milieu des deux armées, leur tient ce discours :

Troyens, et vous Grecs intrépides, je vous dirai ce que mon courage m'inspire. Jupiter assis dans les cieux n'a pas voulu que notre alliance fût durable ; il prépare aux deux peuples de grands malheurs, qui ne seront terminés que lorsque vous aurez soumis Ilion avec ses tours, ou que vous serez vaincu vous-mêmes près de vos vaisseaux qui ont triomphé des ondes. Parmi vous sont les plus vaillants guerriers de la Grèce. Que celui qui se sent animé de l'ardeur de me combattre sorte des rangs pour se mesurer seul avec l'intrépide Hector. Voici les conditions de ce combat. Et toi Jupiter, sois témoin de nos serments. Si mon adversaire m'abat sous le fer de sa pique indomptable, qu'il me ravisse mes armes, et les porte vers ses vaisseaux ; mais qu'il renvoie mon corps à mes amis, pour que les Troyens et leurs épouses accordent à ma dépouille inanimée les honneurs du bûcher funèbre. Si c'est moi qui triomphe de mon adversaire, si Apollon me couvre de cette gloire, j'enlèverai au vaincu ses armes, je les porterai dans les murs d'Ilion, et

les apprendrai dans le temple de ce dieu redoutable ; mais je renverrai son corps vers les vaisseaux. Que les Grecs l'en-sevelissent et lui érigent un monument aux bords étendus de l'Hellespont, afin que l'on dise parmi les races futures, en fendant avec de nombreuses rames les noires vagues de cette mer : Voici la tombe antique d'un guerrier qui, signalant sa valeur, fut renversé dans la poussière par l'illustre Hector. Ainsi l'on parlera et ma gloire sera éternelle.

Les Grecs, à ce défi, demeurent dans un profond silence ; ils rougissent de refuser le combat, et craignent de l'accepter. Enfin Ménélas se lève ; et poussant de longs soupirs, il les accable de reproches : O désespoir ! Faux braves que vous êtes ! femmes, et désormais indignes du nom de Grecs ! quel opprobre avilissant va nous couvrir, si dans ce moment nul d'entre nous n'ose aller au devant d'Hector ? Mais puissiez-vous tous être réduits en poudre, puisqu'ainsi vous restez immobile d'effroi et que vous renoncez à l'honneur ! je vais moi-même prendre les armes contre cet adversaire. La victoire, au-dessus de nous, est entre les mains des immortels.

Il dit, et déjà il revêtait sa belle armure. Alors, Ménélas, on t'aurait vu périr sous le bras d'Hector, plus vaillant que toi, si tous les rois ne se fussent précipités vers toi pour te retenir, et si le grand Agamemnon lui-même, te prenant la main, ne t'eût adressé ce discours : Tu suis une ardeur insensée, ô Ménélas chéri de Jupiter ; sache te maîtriser, quoi qu'il en coûte à ton cœur, et ne va point par un vain désir de gloire combattre un héros dont la force est trop supérieure à la tienne, cet Hector qui fait trembler tous les autres guerriers : Achille même, à qui tu peux céder la palme du courage, ne le rencontre pas sans frémir dans les champs où il triomphe. Demeure donc, retourne vers tes amis ; les Grecs susciteront au fils de Priam un autre adversaire. Quelle que soit son intrépidité, et quelque soit qu'il ait du carnage, il savourera, j'en suis sûr, les douceurs du repos, s'il échappe de ce combat.

Ménélas est persuadé par les sages conseils du héros ; il obéit, et ses compagnons pleins de joie s'empressent à lui ôter ses armes. Alors le roi de Pylos se lève au milieu d'eux : Dieux immortels ! s'écrie-t-il, quel deuil pour la Grèce ! combien ne gémit pas le vieux Pélée, ce guerrier illustre parmi les Phthiotes autant par sa valeur que par sa sagesse et son éloquence, et qui autrefois, dans son palais, se plaisait tant à m'interroger et à me demander les noms et la naissance de tous nos héros ! Ah ! s'il apprend qu'en ce jour ils tremblent tous à l'aspect d'Hector, combien de fois il lèvera vers les dieux ses bras appesantis, et les sup-

pliera de le décharger du fardeau de la vie, et de le faire descendre dans la demeure de Pluton ! Grand Jupiter, Minerve, et Apollon, que n'ai-je la jeunesse dont je jouissais quand les Pyliens et les guerriers fameux de l'Arcadie, rassemblés sous les murs de Phée, combattirent aux lieux qu'arrose le Jardan, et où le Céladon roule ses rapides eaux ! Là Ereuthalion, tel qu'un dieu, nous bravait à la tête de ses troupes, tenant en main l'arme d'Aréithoüs, du grand Aréithoüs, que tous, hommes et femmes, désignaient par sa massue, parce qu'il dédaignait combattre de l'arc et du long javelot, mais qu'il rompait les phalanges avec cette massue de fer. Lycurgue, employant la ruse, non la force, tua ce héros dans un chemin étroit où cette arme ne lui fut d'aucun secours : il le prévint, lui plongea sa pique dans le corps ; et le renversant, il le dépouilla de sa massue, présent du dieu Mars. Depuis ce temps Lycurgue ne cessa de la porter dans les champs de la guerre. Mais lorsqu'en son palais il ressentit le poids de la vieillesse, il voulut qu'Ereuthalion, son fidèle écuyer, le remplaçât dans les batailles avec cette arme redoutée. Ce guerrier en était chargé le jour où il défiait tous nos chefs au combat. Tremblants et saisis de terreur, aucun d'eux n'osa se présenter devant lui : moi seul, le plus jeune de tous, je me sentis l'audace d'attaquer cet adversaire. Je le combattis ; Minerve me donna la victoire ; j'abattis le géant terrible à mes pieds : son corps, étendu sur le sable, couvrait un long terrain. Que ne puis-je rajeunir, et que n'ai-je aujourd'hui la même vigueur ! déjà l'impatient Hector serait aux mains avec son ennemi : et vous, les plus vaillants des Grecs, vous n'êtes pas même disposés à courir avec joie à sa rencontre !

Tels étaient les reproches du vieillard. Aussitôt paraissent neuf guerriers ; ils se lèvent tous. Agamemnon roi des hommes est le premier ; le redoutable Diomède s'annonce ; après eux se montrent les Ajax pleins d'un courage intrépide ; Idoménée et son écuyer Mérion, semblable au dieu des batailles ; le fils illustre d'Evemon, Eurypyle ; Thoas fils d'Andrémon, et le sage Ulysse : tous veulent combattre Hector. Le roi de Pylos leur dit : Remettez au sort le choix de celui qui doit entrer dans cette lice : quel qu'il soit, les Grecs se féliciteront et il se félicitera lui-même s'il échappe de ce combat.

Il dit. Ils marquent chacun leur sort, et le jettent dans le casque d'Agamemnon. Cependant les troupes levant leurs mains : Maître des immortels, disent-elles les yeux fixés sur la voûte immense du ciel, que le destin nomme Ajax, ou le fils de Tydée, ou le roi de la puissante Mycènes !

Nestor agite le casque, et l'on en voit sortir le sort que tous désiraient avec le plus d'ardeur : c'était celui d'Ajax. Un héraut, en commençant par la droite, le porte aux neuf guerriers, dont aucun ne le connaît, jusqu'à ce qu'allant de l'un à l'autre il arrive près de l'illustre chef qui, après y avoir mis sa marque, l'avait posée dans le casque : ce chef tend la main au héraut lequel s'avance et lui remet le sort. Ajax voit sa marque, la reconnaît, et, transporté de joie, il la jette à ses pieds et s'écrie :

O mes amis, ce sort est le mien ; et mon cœur en triomphe, car je me flatte de vaincre le noble Hector. Vous, tandis que je vais revêtir mes armes, adressez des vœux en ma faveur au fils de Saturne ; mais que ce soit en secret, pour n'être pas entendu des Troyens. Ou plutôt invoquez le ciel à haute voix ; nous ne redoutons personne ; il n'est pas de guerrier assez fort pour me contraindre à reculer ni pour me faire trembler : né, nourri dans Salamine, je ne crois pas être si novice dans les combats.

Il dit, et l'on invoque Jupiter. Chacun, levant les yeux vers le ciel, fait cette prière : Jupiter, toi qui règnes au sommet de l'Ida, dieu grand et terrible, donne la victoire au fils de Télamon ; qu'il sorte de ce combat, couvert d'une gloire immortelle ; ou si tu chéris Hector et que tu veilles sur lui, accorde aux deux héros une valeur et une gloire égales.

Tels étaient leurs vœux. Cependant Ajax se couvre de l'airain éblouissant. Après qu'il a revêtu toute son armure, il s'avance dans la lice, comme le formidable Mars lorsqu'il va joindre les combattants que Jupiter a livrés aux fureurs de la Discorde dévorante : ainsi s'avance Ajax, ce ferme soutien des Grecs ; il sourit d'un air cruel et terrible, marchant à grands pas et agitant sa longue pique. A son aspect les Grecs sont remplis de joie, tandis qu'un tremblement violent s'empare de chacun des ennemis, et que même au sein d'Hector son grand cœur palpite ; mais il n'est plus temps pour lui de craindre ni de se retirer, puisqu'il a provoqué cet adversaire au combat. Déjà le fils de Télamon le serre de près, portant un bouclier énorme semblable à une tour. Tychius, qui vivait dans Hylé, et dont nul armurier n'égalait l'industrie, lui fit ce bouclier, où éclata son art, de la dépouille entière de sept taureaux vigoureux, qu'il couvrit encore d'une forte lame d'airain. Ajax, qui portait ce bouclier devant sa poitrine, s'arrête près d'Hector ; et, le menaçant, lui dit :

Hector, c'est maintenant que tu vas connaître, en combattant seul contre moi, quels guerriers se trouvent encore parmi les Grecs, sans compter Achille qui rompt les rangs

ennemis et qui a le cœur d'un lion. Quoique irrité contre Atride, roi de nos peuples, il soit couché près de ses vaisseaux, nous avons encore des guerriers, même en grand nombre, dignes d'aller au-devant de toi. Mais ne tarde plus, et commence l'attaque.

Illustre Ajax, fils de Télamon et chef des guerriers, répondit l'intrépide Hector, ne cherche point à éprouver mon courage, comme si tu parlais à un faible enfant ou à une femme qui ne connaît point les travaux de la guerre. J'ai été nourri dans les périls et le carnage : je porte à droite, à gauche, le bouclier brûlant, et suis infatigable dans les batailles. Faut-il combattre à pied, je marche aux sons du cruel Mars. Je m'élançai aussi sur mon char, et volai à l'attaque avec mes juments impétueuses. Quoique tu sois redoutable, mes coups ne seront point cachés ; mais je te frapperai ouvertement si je puis l'atteindre.

Il dit. Balançant son javelot, il l'envoie vers Ajax, et frappe la lame d'airain qui couvre l'énorme bouclier, dépouille de sept taureaux : le javelot ardent s'ouvre une route, perce six peaux ; la dernière seule l'arrête. Le grand Ajax fait partir à son tour sa lance ; atteint le bouclier du fils de Priam ; la lance rapide pénètre à travers le bouclier étincelant, la riche cuirasse, déchire la tunique, et menace le flanc ; mais le guerrier se courbe, il échappe à la Parque fatale. Ils retirent à la fois leurs javelots, et tombent l'un sur l'autre avec une ardeur nouvelle, tels que des lions dévorants ou des sangliers indomptables. Hector allonge sa pique, et presse le bouclier de son ennemi : mais, loin de le rompre, la pointe se recourbe. Ajax s'élançait, perce de part en part le bouclier d'Hector, fait chanceler ce chef qui se précipitait vers lui avec furie, le blesse à la gorge ; il en jaillit un sang noir. Cependant l'audacieux Hector n'abandonne point le champ de bataille ; il recule quelques pas, prend dans sa forte main une pierre noire, raboteuse, énorme, qui se trouvait dans ce champ, et la lance sur le milieu du vaste et solide bouclier d'Ajax ; la lame d'airain en retentit dans tout son contour avec un bruit horrible. Mais le fils de Télamon lève une pierre bien plus pesante encore ; et la tournant plusieurs fois dans l'air, il la jette d'un bras vigoureux. Cette pierre, semblable à une grosse meule, brise le bouclier d'Hector, et frappe ses genoux ; il est étendu à la renverse dans la poussière, s'attachant à son bouclier fracassé ; mais Apollon le relève au même instant.

Alors les deux guerriers, armés de leurs glaives, allaient s'attaquer de près et se porter des coups plus terribles, si deux hérauts ministres de Jupiter et des hommes, et pleins de prudence, Idéus et Talhybius, ne se fussent avancés,

l'un de la part des Troyens, l'autre de la part des Grecs. Ils tiennent leur sceptre au milieu des deux combattants ; et le sage Idéus parle en ces mots : Cessez, mes chers enfants, de vous obstiner à combattre ; car Jupiter, qui règne au haut des nuées, vous aime tous deux ; vous êtes l'un et l'autre remplis de courage, et nous en sommes tous convaincus. Déjà la nuit est arrivée, il convient de lui obéir.

Ajax répond : Idéus, c'est le fils de Priam que tu dois engager à proposer la retraite ; il a défié au combat nos chefs les plus vaillants : qu'il cède le premier, et je me retire à son exemple.

Alors le grand Hector prenant la parole : Ajax, dit-il, puisque les dieux ont joint la prudence à la valeur qu'ils t'ont donnée en partage, car tu es par ta valeur le plus illustré des Grecs ; ne nous opiniâtrons pas en ce moment au combat : nous pourrons quelque autre jour le renouveler jusqu'à ce que le destin nous sépare et fasse triompher l'un ou l'autre : déjà la nuit est arrivée, il convient de lui obéir. Va près des vaisseaux réjouir par ta présence les Grecs, et surtout tes compagnons et tes amis, tandis que je vais dans la ville du roi Priam ranimer l'espoir des Troyens et des Troyennes qui, revêtues de voiles trainants, sont dans nos temples et implorent les dieux en ma faveur. Mais, avant de nous quitter, donnons-nous un gage signalé d'une estime mutuelle, afin que les Troyens et les Grecs puissent dire : ils combattirent avec toute la fureur de la discorde ; mais ils se séparèrent amis.

En achevant ces mots, il donne au fils de Télamon sa brillante épée avec le fourreau et le riche baudrier : Ajax lui donne son baudrier d'une pourpre éclatante. Ils se séparent. L'un va rejoindre l'armée des Grecs : l'autre se rend vers la foule des Troyens, qui sont transportés de joie en le voyant revenir plein de force et de vie, échappé au bras invincible d'Ajax ; ils le conduisent vers la ville, et en croient à peine le témoignage de leurs yeux.

D'un autre côté, les Grecs satisfaits conduisent vers le grand Agamemnon Ajax fier de sa victoire. Lorsqu'ils sont sous la tente, le roi immole au puissant Jupiter un taureau âgé de cinq ans ; ils le dépouillent, le partagent avec dextérité, en couvrent les dards, et les ayant présentés avec soin aux flammes, ils les retirent : lorsqu'ils ont préparé le festin, tous participent avec joie à l'abondance. Le chef de tant de rois, Agamemnon, sert au fils de Télamon la portion la plus honorable, le large dos de la victime.

Dès qu'ils ont apaisé les besoins de la nature, Nestor, ce vieillard dont les Grecs avaient tant de fois éprouvé la sagesse, propose un avis important. Atrides, dit-il, et vous

tous chefs de l'armée, un grand nombre de nos troupes vaillantes a péri dans ce jour ; le cruel Mars a fait ruisseler le sang des Grecs ; il en a noirci les rives qu'embellit le Scamandre, et leurs ombres sont descendues dans les enfers. Ordonne donc, ô roi, que demain, dès les premiers rayons du jour, nous suspendions les combats, que nous nous rassemblions, et que les bœufs et les mulets attelés amènent ici les morts. Brûlons-les à peu de distance de nos vaisseaux, afin que chacun de nous en puisse porter les os à leurs enfants quand nous retournerons dans notre patrie ; et dressons-leur dans ce champ autour du bûcher une tombe commune. Près de cette tombe, hâtons-nous de bâtir une longue muraille et des tours élevées qui, en servant de remparts à nos vaisseaux, puissent nous défendre nous-mêmes ; faisons-y des portes solides qui ouvrent un libre passage aux chars, et creusons hors du mur un fossé profond qui l'embrasse dans toute son étendue et arrête les chevaux et les guerriers ennemis, si jamais les audacieux Troyens songeaient à venir sur le rivage nous accabler du poids de leurs forces. Il dit, et tous les rois applaudissent à cet avis.

Pendant sur la haute citadelle d'Illion se formait aux portes du palais de Priam une assemblée craintive et turbulente. Anténor, plein de gravité et de sagesse, élevant la voix, fait entendre ces paroles : Troyens, Dardaniens, et vous, alliés, prêtez-moi une oreille attentive : je vous déclarerai hautement ce que mon cœur m'ordonne de vous dire. Rendons sans tarder aux Atrides Hélène et avec elle ses richesses ; qu'ils les emmènent dans leur patrie. En combattant, nous violons les serments les plus sacrés ; et je ne prévois pour nous qu'un avenir funeste, si nous ne prenons enfin le parti que je vous propose.

Après ces mots le vieillard s'assied ; et le beau Pâris, époux de l'aimable Hélène, se lève. Il prononce avec feu ces paroles : Anténor, ce que tu viens de nous proposer m'a blessé vivement ; il était en ton pouvoir d'ouvrir un meilleur avis. Si tu nous as expliqué sérieusement ta pensée, il est manifeste que les dieux ont déjà affaibli ta raison. Je ferai connaître mon sentiment aux Troyens valeureux. Je le déclare ouvertement, je ne consentirai jamais à me séparer de mon épouse. Quant aux richesses qui de la Grèce l'ont suivie dans notre palais, je suis prêt à les donner, et même à y joindre de mes propres richesses.

Il reprend sa place. Alors le fils de Dardanus, Priam, mortel semblable aux dieux, se lève au milieu de l'assemblée, et parle en ces mots : Troyens, Dardaniens, et alliés, écoutez-moi, je vous dirai ce que mon cœur m'inspire. Pre-

nez chacun à votre poste les rafraîchissements ordinaires; faites une garde exacte, et soyez vigilants. Que demain, dès l'aurore, Idéus se rende vers les vaisseaux, et qu'il déclare aux Atrides les offres de Pâris, pour qui nous soutenons cette guerre. Qu'il leur demande aussi s'ils ne consentent point à suspendre le tumulte odieux des combats, afin que nous allumions les bûchers funèbres : ensuite nous reprendrons les armes jusqu'à ce que le destin, terminant notre querelle, donne la victoire à l'un des deux peuples.

Il dit; tous l'écoutent et respectent ses ordres. Ils prennent leur repas chacun à son poste. Dès l'aurore, Idéus se rend vers le rivage. Il trouve les chefs, ces disciples de Mars, rassemblés dans un conseil près du vaisseau d'Agamemnon. Le héraut se tenant au milieu d'eux : Atrides, et vous, princes vaillants, dit-il d'une voix sonore; Priam et les autres illustres chefs d'Illion m'ordonnent de vous proposer les offres de Pâris, l'auteur de cette guerre : puissent-elles vous contenter ! Toutes les richesses qu'il amena de Troie sur ses vaisseaux (que ne périt-il avant ce temps loin de ces bords!), il vous les remettra, et même il y joindra de ses propres richesses. Quant à l'épouse du noble Ménélas, il refuse de la rendre, quoiqu'il y soit exhorté par les Troyens. Je dois aussi vous demander si vous consentez à suspendre le tumulte odieux des combats, pour donner aux morts la sépulture : ensuite nous reparaitrons en armes, jusqu'à ce que le destin, terminant notre querelle, accorde le triomphe à l'un des deux peuples.

A ces mots toute l'assemblée garde un profond silence. Le brave Diomède prend enfin la parole. Que nul de vous, dit-il, ne reçoive les trésors de Pâris ni Hélène elle-même. Il est manifeste, même aux yeux du plus simple, que les Troyens touchent à leur perte.

Tous les chefs poussent des cris d'applaudissement, et admirent ces paroles du belliqueux Diomède. Le roi Agamemnon s'adressant alors au héraut : Idéus, dit-il, tu entends la réponse des Grecs de leur propre bouche : et leur avis est l'expression de mes sentiments. Quant aux morts, je ne leur refuse pas la sépulture; n'épargnons point ces honneurs à ceux qui, descendus au royaume des ombres, ne voient plus la lumière du jour; hâtons-nous d'allumer le bûcher qui doit consoler leur mânes. Epoux de Junon, Jupiter qui tonnes dans les cieux, sois témoin de nos serments.

En même temps il lève son sceptre vers les dieux. Idéus retourne vers les murs sacrés d'Illion. Les chefs Troyens et alliés, assis dans le conseil, attendaient que le héraut s'offrit à leurs regards. Il arrive enfin; et, debout au milieu d'eux, il leur apprend la réponse des Grecs. Aussitôt les Troyens

se préparent en même temps, les uns à retirer les morts, les autres à dépouiller les forêts. Les Grecs de leur côté, s'éloignant de leurs vaisseaux, vont avec le même empressement dépouiller les forêts, et retirer les morts.

Le soleil dardait ses premiers rayons dans les campagnes; et sortant des profondes eaux de l'océan paisible et majestueux, montait vers le ciel, lorsque les Grecs et les Troyens se rencontrent dans la plaine. Là ils peuvent à peine reconnaître les traits des morts. Après que l'eau a lavé le sang et la poussière qui les défiguraient, ils les étendent sur des chars, non sans répandre des larmes amères. Mais le sage Priam ne veut pas qu'on éclate en sanglots et en gémissements. Les Troyens, malgré leur vive douleur, entassent leurs morts dans un profond silence, allument le bûcher, et portent leurs pas vers Iliou.

Les Grecs, pénétrés de la même douleur, entassent aussi leurs morts, allument le bûcher, et reportent leurs pas vers le rivage. Le soleil ne se montrait pas tout entier, et la nuit opposait encore au jour quelques ombres, lorsqu'une troupe choisie de Grecs se rassemble autour du bûcher, et dresse dans ce champ une tombe commune à tous ces morts. Ensuite on élève près de cette tombe la muraille et les hautes tours, défense des vaisseaux et de l'armée: à travers les portes solides passent librement les chars; on creuse hors du mur un fossé large, profond; et l'on enfonce de longs pieux qui le bordent. Tels étaient les travaux des Grecs.

Les immortels, assis auprès du maître du tonnerre, contemplaient ce grand ouvrage avec étonnement. Le dieu puissant des mers rompt le silence. O Jupiter, dit-il, quel mortel, dans toute l'étendue de la terre, nous consultera désormais et implorera notre secours? Ne vois-tu pas cette longue muraille que les Grecs ont élevé devant leurs vaisseaux, et ce fossé dont ils l'ont munie, sans offrir des hécatombes aux dieux? La gloire de ce monument s'étendra dans tous les lieux où naît l'aurore, et l'on ne parlera plus des superbes remparts qu'Apollon et moi bâtime pour Laomédon avec tant de travaux.

Quoi! répondit d'un ton indigné le dominateur des nuées, est-ce toi qui parles, toi qui fais trembler la terre? D'autres divinités, qui sont loin d'égaliser ta force terrible, pourraient voir avec quelque jalousie la naissance de cet ouvrage. Quant à toi, ta gloire durera dans tous les lieux que le soleil éclaire. Dès que les Grecs rentreront avec leurs vaisseaux dans leur patrie, renverse leur rempart, entraîne-le tout entier dans la mer; couvre ensuite de tes sables ce vaste rivage, et il ne restera plus aucun vestige de la muraille immense des Grecs.

Pendant cet entretien des dieux, l'astre du jour touche au bout de sa course, et la muraille est élevée. Les Grecs immolent les bœufs, préparent leur repas dans leurs tentes. Au même temps arrive de Lemnos un grand nombre de vaisseaux chargés de vin, envoyés par Eunée, fils du roi Jason et d'Hypsipyle<sup>1</sup> : il fait don aux Atrides de mille mesures de ce vin ; le reste est acheté par les troupes. Les uns, en échange, apportent de l'airain ou du fer luisant ; les autres donnent des peaux ou des bœufs ; d'autres encore, des esclaves. Les Grecs ornés de longues chevelures consacrent toute la nuit au festin : pour les Troyens et leurs alliés fument de nombreuses victimes dans l'enceinte de la ville. Mais, pendant toute la nuit, Jupiter annonce les maux qu'il prépare aux Grecs, il fait gronder sa foudre. Pâles de terreur, ils arrosent la terre de libations : aucun d'eux n'ose porter la coupe à ses lèvres, avant d'offrir cet hommage au puissant fils de Saturne. Enfin ils se rendent à leurs couchés, et jouissent des faveurs du sommeil.

---

1. Jason, en revenant de la conquête de la toison d'or avec les Argonautes, passa à Lemnos, où il eut deux enfants d'Hypsipyle, fille du roi Thoas. Eunée, qui était l'ainé, régna dans l'île. Tout ceci s'accorde fort bien avec le temps ; le voyage des Argonautes ne se fit tout au plus que quarante ans avant la guerre de Troie.

## CHANT VIII.

L'AURORE, en robe de pourpre, répandait ses rayons sur la face de la terre quand le dieu que charme le bruit de sa foudre, Jupiter, assembla les immortels sur le plus élevé des nombreux sommets de l'Olympe. Il parle ; tous gardent le silence.

Divinités de l'Olympe, prêtez une oreille attentive à ma voix, et je vous ferai connaître ma volonté suprême. Qu'aucun de vous, ni dieu, ni déesse, ne tente de combattre mes ordres ; soyez-y dociles ; que, sans obstacle, je puisse accomplir promptement mes desseins. Celui qui s'écartera de la troupe céleste pour secourir les Troyens ou les Grecs ne rentrera dans l'Olympe que couvert de honte et de blessures ; ou je le précipiterai dans le ténébreux tartare, lieux reculés, que fortifient des portes et un seuil d'airain, abîmes profonds, autant au-dessous de l'empire des morts que le ciel est au-dessus de la terre. Il saura désormais que nul d'entre les dieux n'égale ma puissance. Pour vous en convaincre, je ferai descendre du ciel la chaîne éternelle d'or ; divinités réunies, essayez de la tirer à vous, suspendues à cette chaîne, et vous ne réussirez point, quels que soient vos efforts, à ébranler sur son trône Jupiter, votre souverain maître : mais si je m'en saisis, j'enlève avec elle et la terre et l'océan, j'attache la chaîne au sommet de l'Olympe, et tout l'univers, en ma présence, est suspendu dans l'espace ; tant je suis au-dessus et des hommes et des dieux.

Il dit ; et les dieux, frappés de ce discours, demeurent muets : il avait parlé d'un ton terrible. Minerve rompant enfin le silence : O notre père, dit-elle, fils de Saturne, et maître des immortels, nous savons assez que ta puissance est invincible. Cependant nous déplorons le malheur d'un peuple belliqueux, qui accomplit sa fatale destinée et touche à sa perte. Nous ne combattons point si tu l'ordonnes ; mais ne nous serait-il pas permis d'animer les Grecs par quelques avis salutaires, pour qu'ils ne périssent pas tous dans l'ardeur de ton courroux ?

Rassure-toi, ma fille, lui répond avec un doux sourire le maître des nuées : je ne suis point embrasé d'un courroux si funeste ; je serai toujours pour toi un père indulgent.

En disant ces mots, il attache à son char ses coursiers volants, à la corne d'airain, et brillants de l'or de leur crinière. Il se couvre de vêtements dont l'or éblouit, saisit le fouet artistement travaillé, formé du même métal, et monte sur son char. Il anime les coursiers qui, pleins d'ardeur, prennent un vol agile entre la terre et le ciel étoilé. Il touche à la montagne d'Ida, peuplée d'animaux sauvages, arrosée de nombreuses fontaines, et arrive au sommet du Gargare, où on lui consacra un vaste terrain et un autel toujours parfumé d'encens. Là, le père des dieux et des hommes arrête ses coursiers, les détache du char, et les environne d'un épais nuage. Il s'assied sur la cime la plus élevée de la montagne, triomphant de gloire, et porte ses regards sur les tours d'Ilium et sur les vaisseaux des Grecs.

Les Grecs se hâtaient de prendre un léger repas dans leurs tentes, et de revêtir leurs armes. Les Troyens s'armaient dans la ville : moins nombreux, mais contraints par une dure nécessité, ils brûlent de combattre pour la défense de leurs femmes et de leurs enfants. Toutes les portes s'ouvrent; les combattants s'y précipitent en foule, les fantassins comme les chars : il s'élève un tumulte horrible. Dès que les deux armées, étincelantes d'airain, se rencontrent dans la plaine, elles confondent leurs écus, leurs lances, leur fureur; les boucliers courbés en voûte se heurtent; le tumulte redouble. Alors on entend à la fois, et les cris de triomphe, et les hurlements des vainqueurs et des mourants; le sang coule en longs ruisseaux dans la plaine. Tant que croissait l'aurore, et que montait l'astre sacré du jour, les deux partis lançaient leurs javalots avec un égal avantage; des deux côtés tombait le soldat : mais quand le soleil arrive au milieu de la voûte céleste, le père souverain déploie ses balances d'or. Il met dans les bassins les poids qui décident du long sommeil du trépas, et des destinées des Troyens et des Grecs; il prend la balance, et pèse ces destinées. Le malheur des Grecs se déclare : leur bassin descend, repose sur la terre, tandis que celui des Troyens s'élève et touche la voûte immense du ciel.

Alors Jupiter tonne avec un grand bruit du haut de l'Ida, et lance sur les Grecs sa foudre enflammée. Frappés d'étonnement, ils sont tous en proie à la pâle terreur. Idoménée, Agamemnon, les deux Ajax même, ces favoris de Mars, n'osent garder leur poste. Nestor, l'appui des Grecs, reste seul au milieu du péril : non qu'il ait plus d'audace; mais l'un de ses coursiers est atteint d'une flèche que le beau Paris lui a lancée au sommet de la tête, où commence la crinière, où les blessures sont mortelles. La flèche a péné-

tré dans le cerveau ; l'animal, rendu furieux, se cabre, jette le désordre parmi les autres coursiers ; il se roule dans le sable autour du fer cruel. Le vieillard, armé de son épée, s'efforçait de couper les traits, lorsque le rapide char d'Hector s'avance à travers la foule des vainqueurs, portant un guerrier formidable, Hector. Le roi de Pylos touchait en ce moment à son heure dernière, si Diomède n'eût aperçu son danger ; il appelle Ulysse d'une voix terrible, et l'exhorte en ces mots : Noble fils de Laërte, Ulysse, fécond en ruses, où fais-tu avec la multitude ? pourquoiournes-tu le dos comme un lâche ? crains de recevoir dans ta fuite une blessure flétrissante : demeure, et repoussons loin du vieillard cet adversaire furieux.

Il dit : mais loin de l'écouter, Ulysse, qui brava tant de périls, passe rapidement et court vers la flotte. Alors Diomède, quoique seul, se précipite au plus fort des dangers ; il couvre de son char celui du fils de Nélée, et ces mots volent de ses lèvres : O Nestor, ces jeunes guerriers vont t'accabler, ta force est épuisée, tu succombes sous le poids des ans, ton écuyer est faible, tes chevaux sont lents : hâte-toi de monter sur mon char ; tu verras quels sont les chevaux de Tros, ravis par ma valeur au brave Enée, et comment ils sont dressés à courir, à poursuivre l'ennemi ou à l'éviter. Laisse le soin des tiens à nos compagnons ; poussons ceux-ci contre les fiers Troyens ; et qu'Hector éprouve si cette lance aussi n'est pas brûlante de fureur dans les mains de Diomède.

Nestor cède à cet avis ; et leurs écuyers, Sthénéus plein de force, et le sage Eurymédon, prennent soin des chevaux du roi de Pylos. Les deux chefs montent sur l'autre char ; Nestor saisit les rênes éclatantes, frappe les coursiers, et dans l'instant il arrive près d'Hector. Le fils de Tydée, lançant sa pique contre le héros qui courait à leur rencontre, le manque, et perce le sein du fils du magnanime Thébéus, Eniopée, qui conduisait les coursiers de ce chef : il roule du char, les coursiers impétueux reculent d'épouvante ; il perd les forces et la vie. Une vive douleur pénètre le cœur d'Hector : il regrette le compagnon de ses travaux, mais il le laisse étendu sur le sable, et cherche des yeux quelque écuyer intrépide. Ses coursiers ne sont pas longtemps sans conducteur ; il aperçoit le rejeton d'Iphite, le brave Archep-tolème, le fait monter sur son char, et remet les rênes entre ses mains.

Alors on aurait vu d'affreux malheurs et le plus horrible carnage ; les Troyens auraient été repoussés dans Ilion comme de timides agneaux dans leur parc, si le père des dieux et des hommes ne se fût à l'instant aperçu de ce péril.

Il tonne avec fracas, et lance sa foudre brûlante devant les chevaux de Diomède; le soufre embrasé fait jaillir dans les airs une flamme terrible. Saisis d'effroi, les chevaux s'abattent sous le char; les brillantes rênes échappent des mains de Nestor; son cœur est intimidé, et il dit à Diomède: Fils de Tydée, fais prendre la fuite à tes coursiers. Ne vois-tu pas que Jupiter te refuse la victoire? il couronne aujourd'hui les efforts de ce combattant; une autre fois, si telle est sa volonté, il nous fera triompher à notre tour. C'est en vain que l'homme le plus intrépide s'oppose aux lois de Jupiter: qui pourrait égaler sa puissance?

Vieillard, répondit le héros, la vérité règne dans tes paroles; mais une vive douleur trouble mon âme: Hector dirait quelque jour, au milieu de l'assemblée des Troyens: Le fils de Tydée a fui devant moi jusqu'aux vaisseaux. Tel serait le triomphe: puissé-je plutôt être englouti dans le sein de la terre!

Eh quoi! fils du belliqueux Tydée, reprit le vieillard, quel mot vient de sortir de ta bouche! Quand même Hector te prodiguerait les noms d'homme lâche et sans cœur, les Troyens ne l'en croiraient pas, ni leurs alliés, ni les femmes de tant de guerriers valeureux que tu précipitas dans le tombeau à la fleur de leur âge.

En disant ces mots, il pousse les coursiers vers la foule des fuyards. Alors les Troyens et leur chef jettent, avec des cris éclatants, une grêle de javelots qui sifflent dans les airs. Le grand Hector élève une voix formidable: Fils de Tydée, les Grecs les plus vaillants t'accordaient dans leurs festins une place distinguée, une portion honorable, et ils couronnaient ta coupe; désormais ils te couvriront d'opprobre, puisque tu es semblable à une femme. Fuis, cours à ta perte, fille timide; ce n'est pas moi qui te permettrai d'escalader nos tours, ni d'emmener nos femmes dans tes vaisseaux; ma main te donnera plutôt le trépas.

A ce discours, Diomède balance si, tournant son char, il n'ira pas combattre cet adversaire. Trois fois il forme ce dessein, et trois fois Jupiter tonne du mont Ida, et donne aux Troyens le signal de la victoire trop souvent inconstante. Hector exhortant ses troupes: Troyens s'écrie-t-il, Lyciens, et vous, fiers Dardaniens, compagnons, souvenez-vous de votre valeur invincible, soyez des guerriers. Jupiter m'annonce le triomphe, il présage aux Grecs leur perte. Insensés! ils ont bâti cette muraille, défense frêle et méprisable, qui ne les garantira point de mes coups: mes coursiers franchiront, d'un vol agile, ce fossé profond. Dès que je toucherai aux navires, qu'on s'arme de feux dévorants; je les livrerai aux flammes, et j'exterminerai, au milieu de leurs

vaisseaux, les Grecs expirants dans des tourbillons de fumée.

Il dit ; et s'adressant à ses coursiers, il les encourage en ces mots : Xante, Podarge, Ethon, et toi, généreux Lampus, c'est maintenant que vous devez me payer de tous les soins que vous prodigue Andromaque, fille du magnanime Eétion, lorsqu'au retour des combats elle vous présente le doux froment, et prépare le vin dont vous vous abreuvez, avant même que de songer à moi, son jeune époux. Courez, volez ; enlevons au roi de Pylos son bouclier d'or, dont la gloire parvient au ciel ; arrachons au brave Diomède sa cuirasse, ouvrage merveilleux de Vulcain. Si nous nous emparons de ces armes, j'espère que cette nuit même les Grecs s'enfuiront dans leurs vaisseaux rapides.

Il parle d'un ton de triomphe. Junon, frémissant de courroux, s'agite sur son trône : le vaste Olympe est ébranlé. Puis s'adressant à Neptune : O toi, qui fais trembler la terre jusque dans ses fondements, puissant dieu des mers, dit-elle, ton cœur ne gémit-il pas de la perte des Grecs, de ce peuple qui, dans Aigues et dans Hélicé,<sup>1</sup> ne cesse de couvrir les autels des plus riches offrandes ? Ne devrais-tu pas désirer qu'il fût vainqueur ? Si nous tous, qui le protégeons, nous voulions repousser les Troyens, et nous opposer à Jupiter, sans craindre le bruit de son tonnerre, ce dieu, assis seul au sommet de l'Ida, serait bientôt en proie à la douleur.

Audacieuse Junon, répondit Neptune indigné, quelles paroles t'échappent ! Je ne combattrai point le fils de Saturne, dont le pouvoir est si supérieur à celui de tous les immortels. Ainsi parlaient ces divinités.

Cependant, du côté des Grecs, le terrain qui séparait les vaisseaux du rempart était rempli de chevaux et d'hommes armés, confondus et resserrés dans cet étroit espace. Hector, semblable au farouche Mars, les tenait ainsi resserrés, quand Jupiter voulut le couvrir de gloire ; et en ce moment, armé de feux, il eût consumé les vaisseaux, si Junon n'eût inspiré au fils d'Atrée, déjà plein d'ardeur, de ranimer promptement le courage des troupes. Il court vers les tentes des Grecs, sa main fait éclater dans l'air sa robe de pourpre. Il monte sur l'immense vaisseau d'Ulysse, placé au milieu de tous les vaisseaux, les dominant, et d'où sa voix pouvait se faire entendre jusque dans la tente d'Ajax Télamonien et dans celle d'Achille, qui, rassurés par leur valeur et par la force de leurs bras, avaient placé leurs navires aux deux

1. Deux villes de l'Achaïe, dans chacune desquelles il y avait un temple et une statue de Neptune.

extrémités des vaisseaux tirés sur le rivage. Là, il fait retentir sa voix terrible : Quelle honte, s'écrie-t-il, ô Grecs, opprobres de votre race, fantômes de héros ! Que sont devenues les bravades qui étaient dans notre bouche, lorsque nous nous disions les plus valeureux des hommes ? A Lemnos, élevant un front ivre d'un vain orgueil, vous nourrissant de la chair des victimes, et portant les coupes à vos lèvres, chacun de vous se vantait de soutenir, dans le combat, l'effort de cent, même de deux cents Troyens ; et maintenant nous n'osons affronter le seul Hector, qui va réduire nos vaisseaux en cendres ! Grand Jupiter, as-tu jamais accablé de tant de disgrâces un monarque élevé au-dessus de tous les rois, et lui as-tu jamais ravi tant de gloire ? Cependant, en voguant avec ma nombreuse flotte vers ces bords, au gré d'une fatale destinée, je n'ai point passé devant tes superbes autels sans les honorer ; il n'en est aucun sur lequel je n'aie fait fumer la graisse des victimes, dans le désir de renverser l'orgueilleuse Troie. Aujourd'hui, ô Jupiter, je ne te demande, hélas ! que cette seule grâce : sauve-nous, favorise au moins notre fuite, et ne permets pas que les Grecs soient exterminés par les Troyens.

Le père des dieux, touché des larmes d'Atride, consent à sauver l'armée, et ne veut point sa perte entière. Aussitôt il envoie le plus certain des augures, un aigle, qui tenait dans ses serres un faon, rejeton faible d'une biche légère, le laisse tomber sur le grand autel de Jupiter, où les Grecs offraient un sacrifice à ce dieu, père des oracles. A l'aspect de cet oiseau, envoyé par Jupiter, ils s'élancent avec feu contre les Troyens, et ne songent qu'à combattre. Alors, dans cette nombreuse armée, nul ne peut se vanter d'avoir, avant Diomède, animé ses chevaux ardents, franchi le fossé, couru à l'attaque. Le premier de tous, il abat un Troyen muni d'une forte armure, Agélaüs, né de Phradmon : ce guerrier excitait ses coursiers à fuir, et tournait son char, quand le fils de Tydée, lui plongeant sa pique dans le dos, lui perce la poitrine ; il est précipité du char, et couvert de ses armes retentissantes. Agamemnon et Ménélas suivent Diomède : sur leurs pas volent les deux Ajax, pleins d'une audace guerrière ; Idoménée avec son écuyer Mériion, semblable à l'homicide Mars ; le fils illustre d'Evemon, Eurypyle, et Teucer tendant son arc élastique. Il se tenait derrière le bouclier de son frère Ajax ; ce bouclier était son rempart. Le jeune héros s'avancé, portait de tous côtés ses regards, et, tirant sa flèche dans les rangs ennemis, blessait sa victime, qui tombait et rendait le dernier soupir ; lui, marchant en arrière, se retirait auprès d'Ajax, comme un enfant se réfugie à côté de sa mère, et ce guerrier le

couvrait du vaste bouclier. Quel est le premier que le brave Teucer immole ? c'est Orsiloque. Il abat ensuite Ormène, Ophéleste, Daitor, Chromius, et le fier Lycophonte, et Hamopaon fils de Polyémon, et Mélanippe ; entassés les uns sur les autres, ils sont couchés dans la poussière.

Agamemnon, qui le voit, armé d'un arc redoutable, semer la mort dans les rangs troyens, éprouve une joie vive ; et s'approchant du jeune guerrier : Teucer que je chéris, dit-il, digne Télamonien, chef des troupes, poursuis ; et s'il se peut, sois le salut des Grecs, et de ton père Télamon, qui, t'ayant eu d'un lit étranger<sup>1</sup>, a pris soin de ton enfance, et t'a élevé avec tant d'attention dans son palais : éloigné de ces lieux, qu'il participe à ta renommée. Je te promets, et cette parole est sûre, que si Jupiter et Minerve m'accordent la gloire de renverser Ilion, tu recevras, d'abord après moi, un prix honorable ; je te donnerai ou un trépied, ou deux coursiers avec leur char, ou quelque captive qui partage ton lit.

Noble Atride, répondit fièrement Teucer, pourquoi m'animer ? je cours dans la carrière ; je combats sans relâche autant que mes forces le permettent : et depuis que nous avons repoussé l'ennemi vers Ilion, je ne cesse de l'épier et d'abattre un grand nombre de combattants. Déjà mon arc a fait voler huit longues flèches, qui toutes se sont enfoncées dans le sein de jeunes et vaillants guerriers : mais je ne puis blesser ce lion furieux.

Il dit ; et brûlant de l'atteindre, il décoche une autre flèche contre Hector : mais la flèche, se détournant, perce le cœur du généreux Gorgythion, fils du vaillant Priam et de la belle Castianire, que ce roi conduisit d'Æsyme à Troie pour l'épouser, Castianire, dont une déesse n'eût pas dédaigné les charmes. Comme dans un jardin, un tendre pavot penche sa tête chargée de fruit et des rosées du printemps : tel le jeune Troyen, accablé du casque, incline son front appesanti. Teucer, obstiné dans son dessein, lance une troisième flèche contre Hector : mais son attente est encore trompée ; la flèche, détournée par Apollon, déchire le sein de l'écuyer audacieux d'Hector, Archeptolème, qui volait au combat : il roule du char ; les ardents coursiers reculent ; il expire. La douleur trouble l'âme du fils de Priam ; il regrette son compagnon : toutefois il le laisse couché sur le sable, et ordonne de saisir les rênes au frère d'Archeptolème, Cibriion, qui se trouvait près de lui, et qui obéit aussitôt à cet ordre. Le héros saute du char éblouissant, pousse des cris terri-

1. Teucer était fils de Télamon et de la princesse Hésione, sœur de Priam, qu'Hercule avait emmenée prisonnière, et donnée à Télamon.

bles, et, prenant en main une pierre, court à Teucer pour le terrasser. Déjà le jeune combattant avait pris de son carquois, et posé sur la corde de l'arc sa flèche la plus acérée, lorsque le bouillant Hector, au moment où Teucer, animé de rage, tirait la corde à lui, lance la pierre, et le frappe à l'os qui sépare l'épaule du cou et de la poitrine, endroit mortel; le nerf se rompt, le bras de Teucer est engourdi; le guerrier tombe sur ses genoux, l'arc échappe de sa main. Ajax voit la chute de son frère; il vole à son secours, le couvre du bouclier, tandis que le fils d'Echius, Micestée, et le noble Alastor, deux des plus chers compagnons de Teucer, le prennent dans leurs bras, et transportent vers les vaisseaux le guerrier, qui éclate en longs gémissements. Alors le dieu de l'Olympe ranime le courage des Troyens; ils repoussent encore les Grecs jusqu'à leurs fossés. Hector vole à la tête des siens, portant de tous côtés des regards étincelants de fureur.

Tel qu'un limier généreux qui, se confiant à la légèreté de ses pas, poursuit un lion ou un sanglier féroce, joint la ruse à l'audace, observe d'un œil attentif tous les mouvements de son ennemi, incertain s'il lui saisira le flanc ou le dos, et tombe sur lui tout à coup; tel Hector se précipite derrière les Grecs, immolant toujours le dernier. Ils courent cependant: mais lorsqu'ils ont franchi les pieux, le fossé, et jonché la terre de morts, ils s'arrêtent de pied ferme vers leurs vaisseaux, s'exhortent les uns les autres; et levant les bras vers tous les dieux, ils les implorant à haute voix. Hector pousse de toutes parts aux bords du fossé ses coursiers à la crinière superbe; il a les yeux de la Gorgone, ou de Mars armé du fer destructeur.

L'épouse de Jupiter, attendrie à l'aspect du sort de son peuple, adresse ces mots à Minerve: Quoi! fille du dieu de l'égide, n'irons-nous pas secourir les Grecs, et les sauver au moment de leur perte? Ils touchent à ce destin malheureux, ils vont périr par l'audace d'un seul homme. Hector ne met plus de bornes à sa furie, et l'exerce par les plus affreux ravages.

Ce guerrier, reparti la fière Pallas, aurait depuis longtemps perdu le jour avec sa fureur; tombé sous les coups des Grecs, il serait réduit en poudre dans sa terre natale: mais mon père s'abandonne à son aveugle courroux, divinité inflexible, souvent injuste, qui s'oppose à l'impétuosité de mon courage. Il ne se souvient plus combien de fois j'assistai son fils Hercule dans les travaux dont Eurysthée l'accablait, ce héros poussait vers le ciel une voix lamentable; Jupiter m'ordonnait de descendre à son secours. Ah! si j'avais prévu le prix qu'on réservait à mes services, lorsque

ce même héros fut envoyé par son ennemi aux portes inébranlables des enfers pour enlever de l'Erèbe le chien de l'affreux Pluton, il n'eût point échappé des eaux profondes du Styx. Maintenant Jupiter me hait : Thétis est la seule déesse dont il accomplit les desseins ; elle lui a baisé les genoux ; elle a porté à son menton une main caressante, le suppliant d'honorer Achille, ce vainqueur des remparts. J'espère cependant l'entendre quelque jour m'appeler encore sa fille chérie. Mais toi, prépare notre char, tandis que je vais dans le palais de Jupiter m'armer pour le combat ; je verrai si le formidable Hector triomphera lorsque nous paraîtrons tout à coup dans les champs de la guerre. Je m'assure que quelqu'un des Troyens, étendu près des Grecs, assouvrira la faim vorace des vautours.

Elle dit. La fille du grand Saturne s'empresse de couvrir les divins coursiers de harnais d'or ; tandis que Minerve laisse couler à ses pieds, dans le palais de son père, le beau voile tissu de ses mains, et que, revêtant la cuirasse du dieu moteur des nuées, elle s'arme pour les déplorables combats. Elle a monté sur le char de lumière, et, fille d'un père invincible, a pris dans sa main cette lance forte, pesante, énorme, dont, en son courroux, elle renverse des bataillons de héros. Junon se hâte de frapper les coursiers. Les portes mugissantes des cieux s'ouvrent d'elles-mêmes ; ces portes, gardées par les Heures, auxquelles le ciel immense et l'Olympe ont été confiés, et qui écartent ou amènent la barrière des épais nuages : c'est à travers ces portes que les déesses poussent les coursiers pressés de l'aiguillon.

Le père des dieux voit des sommets de l'Ida leur entreprise téméraire ; son courroux s'enflamme, et il anime Iris, aux ailes d'or, à leur porter ses ordres : Va, cours prompte Iris, force-les à retourner en arrière, et défends-leur de paraître en ma présence, de tenter un combat trop inégal. Je le dis, ma voix est l'arrêt des destins : je frapperai leurs coursiers rapides et ils chancelleront devant leur char ; je les précipiterai elles-mêmes du haut de ce char, et le ferai voler en éclats ; dix années entières ne pourront effacer l'empreinte que leur aura laissée ma foudre. Minerve saura qu'elle combat son père. Je suis moins courroucé contre Junon ; je la reconnais à son audace.

Il dit. Aussi impétueuse que la tempête, Iris part, s'élance du mont Ida dans les cieux ; et rencontrant les déesses aux portes de l'Olympe, elle arrête leur char, et leur annonce l'ordre de Jupiter : Où courez-vous ? quelle fureur vous agite ? Le fils de Saturne ne permet pas que l'on secoure les Grecs. Voici la peine qui vous attend, s'il accom-

plit sa menace terrible. Il frappera vos coursiers rapides, et ils chanceleront devant votre char; il vous précipitera vous-mêmes du haut de ce char, et le fera voler en éclats; dix années entières ne pourront effacer l'empreinte de sa foudre.

Tu sauras, Minerve, que tu combats ton père. Moins courroucé contre Junon, il reconnaît ici la témérité dont elle traverse tous ses desseins. Mais toi? tu pousses l'audace jusqu'à l'excès le plus effréné, si tu oses lever contre Jupiter ta lance formidable.

La légère Iris s'envole. Alors Junon s'adressant à Minerve: O déesse, dit-elle, je ne veux point que, pour des mortels, nous entrions en lice avec Jupiter: qu'ils périssent ou triomphent au gré de leur destinée, et que ce dieu, livré tout entier à ses desseins, décide, selon son équité, du sort des Troyens et des Grecs. En disant ces mots elle tourne son char.

Les Heures détellent les divins coursiers, les attachent devant la crèche pleine d'ambrosie, et inclinent le char contre le mur éclatant. Les deux déesses vont s'asseoir parmi la troupe des dieux, sur leurs trônes d'or, le cœur dévoré de tristesse.

En ce moment, Jupiter pousse de l'Ida vers l'Olympe son char roulant, et parvient aux demeures célestes. Neptune dételle les coursiers; et plaçant le char sur sa base éminente, il le couvre d'un voile. Le dieu bruyant de la foudre s'assied sur son trône d'or; l'immense Olympe s'ébranle sous ses pieds.

Junon et Pallas se tenaient loin de Jupiter, et s'obstinaient à ne point lui adresser la parole. Il s'aperçut de leur confusion, et leur dit:

Quelle est, ô Junon et Pallas, la douleur qui vous ronge? Sans livrer de longs combats, vous avez exterminé les Troyens, objets éternels de votre haine. Sachez, telle est ma force invincible, que les efforts de tout l'Olympe n'auraient pu ébranler mes desseins. Un tremblement s'est emparé de vos membres avant de voir le champ du combat, avant d'éprouver les redoutables effets de ma colère. Je le dis, et rien n'eût révoqué cet arrêt: atteintes de ma foudre, vous ne seriez jamais retournées avec votre char dans l'Olympe, demeure des immortels.

A ce discours les deux déesses, les lèvres fermées, gémissent en secret; et assises l'une à côté de l'autre, méditent la perte d'Ilion. Minerve, en proie au courroux le plus terrible, ne profère pas une parole; mais Junon faisant éclater sa rage: fils impérieux de Saturne, dit-elle, quel est ce discours? Nous savons assez que ta puissance est invincible.

Cependant nous déplorons le malheur de ce peuple guerrier, qui accomplit sa fatale destinée et touche à sa perte. Nous nous abstenons de combattre puisque tu l'exiges ; mais je te déclare que nous avons résolu de donner aux Grecs quelques conseils salutaires, pour qu'ils ne périssent pas tous victimes de ton injuste fureur.

Dès l'aurore, répondit le maître des nuées, tu verras, si tu le veux, fière Junon, le fils redoutable de Saturne, semer encore plus de carnage dans l'armée nombreuse et vaillante des Grecs : car Hector, plein de force et de courage cessera de les poursuivre, que l'agile fils de Pélée ne se lève et ne prenne les armes, le jour où, resserrés dans un espace étroit, ils combattront, auprès de leurs vaisseaux, pour le corps de Patrocle. Tel est l'arrêt des destins. Je méprise ton courroux, quand même tu irais jusqu'aux extrémités de la terre et des mers, dans ces lieux où sont relégués Japet et Saturne, privés à jamais de la lumière de l'astre qui marche dans les cieux, de la fraîcheur du zéphyr, et environnés du profond tartare ; quand même dans ta course errante, tu irais soulever tout cet empire, je m'inquiète peu de ta rage, et cependant je n'ignore pas que rien ne peut égaler ton audace. Il dit. Junon garde un morne silence.

L'astre radieux du jour, tirant un voile ténébreux sur la terre, se précipite au sein de l'Océan. Les Troyens voient à regret disparaître le soleil ; mais les Grecs se réjouissent à l'arrivée des noires ombres.

Cependant Hector victorieux conduit les chefs loin des vaisseaux, tient un conseil près du Scamandre, dans un lieu non souillé de sang et de cadavres. Les chefs descendent de leurs chars pour écouter Hector, favori de Jupiter : il a dans sa main sa longue pique, dont la pointe d'airain, entourée d'un anneau d'or, jette de vives étincelles. Appuyé sur cette pique :

Troyens, Dardaniens, et vous, alliés, dit-il plein de feu, je comptais détruire en ce moment les vaisseaux et toute l'armée des Grecs, et retourner en triomphe dans Ilium ; mais les ténèbres sont survenues, et ce sont elles qui ont sauvé leurs navires, leurs guerriers repoussés jusques aux bords de la mer. Obéissons à la sombre nuit, et songeons à rafraîchir les troupes : dételez les coursiers, et donnez-leur de la pâture. Amenez promptement de la ville les bœufs, les gras agneaux ; apportez de vos demeures le pain, la douce liqueur du vin, et rassemblez du bois, afin que nous allumions, durant toute la nuit et jusqu'à l'arrivée de l'aurore matinale, un grand nombre de feux dont l'éclat frappe la voûte céleste, de peur que les Grecs, à la faveur des ténèbres, ne se hâtent de fuir sur le dos immense des

mers. Que du moins ils ne montent pas tranquillement dans leurs vaisseaux ; mais qu'atteints de nos flèches et de nos lances, en se précipitant loin du rivage, ils aient à panser leurs blessures au sein de leurs foyers, pour qu'on tremble désormais d'apporter chez les Troyens valeureux le lamentable fléau de la guerre. Et afin de mettre la ville à l'abri de toute surprise tandis qu'elle est dénuée de guerriers, que des hérauts, aimés de Jupiter, aillent dans Troie ordonner aux faibles enfants et aux vieillards, malgré leurs tempes blanchies, de veiller autour de ces murs, bâtis par les dieux ; que les femmes allument de grands feux dans leurs demeures, et que chacun soit vigilant. Ce sont là mes ordres, magnanimes Troyens, et j'ai songé à tout ce que demande notre sûreté présente. Demain, je ferai connaître à nos troupes ce que j'attends de leur valeur. Secouru de Jupiter et des autres dieux, je me flatte de purger nos bords de ces dogues pleins de rage, conduits ici par un destin fatal dans de noirs vaisseaux. Soyons, durant la nuit, attentifs à notre défense : dès les premiers rayons du jour, paraissant en armes, excitons, près des vaisseaux, le plus horrible combat. Je verrai si le redoutable Diomède me repoussera loin du rivage jusqu'à nos murs ; ou si, l'immolant de ce fer, j'emporterai ses dépouilles sanglantes. Cette journée fera éclater son courage, s'il soutient l'assaut de ma lance : mais j'espère qu'étant blessé des premiers, il sera étendu dans la poussière au milieu d'un grand nombre de ses compagnons, avant que le soleil soit avancé dans son cours. Oui, ce jour sera funeste aux Grecs : que ne suis-je aussi assuré d'être immortel, et honoré comme Pallas et Apollon !

Ainsi parle Hector ; et les Troyens font retentir ces lieux de leurs acclamations. Aussitôt ils détellent les chevaux couverts de sueur, et chacun les attache avec de fortes courroies derrière son char. Ils amènent promptement de la ville les bœufs, les gras agneaux, apportent de leurs maisons le pain, la douce liqueur du vin, et rassemblent du bois : les vents élèvent jusques aux cieux des tourbillons de fumée.

Les Troyens, animés d'un orgueilleux espoir, passent toute la nuit sous les armes, à la splendeur des feux dont la plaine entière est éclairée. Ainsi, lorsque brille dans le firmament le magnifique cortège des étoiles autour de la lune argentée, l'air, sans nuages, n'est point agité par les vents ; tous les rochers, les sommets des montagnes, et les forêts revêtues de lumière, se montrent à découvert ; la voûte éthérée déchire son voile, et ouvre un champ immense ; tous les astres rayonnent ; le cœur du berger est enchanté :

tels les feux nombreux allumés par les Troyens brillent devant Ilioupolis, entre les vaisseaux et les rives du Xanthe. Mille feux éclairent la plaine ; autour de chaque flamme sont assis cinquante guerriers, tandis que les coursiers paissent l'orge et la blanche avoine, debout près de leurs chars, attendant que l'Aurore monte sur son trône superbe.

---

## CHANT IX

Les Troyens veillaient pleins d'allégresse tandis que la Fuite, envoyée du ciel, et compagne de la Terreur glacée, régnait dans le camp des Grecs. Les plus vaillants étaient frappés d'une douleur profonde. Comme quand les vents de Borée et de Zéphire, soufflant de la Thrace<sup>1</sup>, viennent d'un vol inopiné agiter la mer poissonneuse ; les noires vagues s'amoncellent, et jettent la mousse et l'écume hors du lit des ondes : ainsi le cœur des Grecs est agité par des mouvements de trouble et d'effroi. Agamemnon est pénétré d'une amère tristesse : il porte de tous côtés ses pas, et ordonne à ses hérauts de convoquer les chefs l'un après l'autre et sans élever leurs voix bruyantes : il est lui-même, plus qu'aucun des siens, consumé de soins et de peines.

Les princes, consternés, sont assis dans le conseil ; le roi se lève au milieu d'eux, versant un torrent de larmes, comme une source profonde qui répand ses noires eaux de la cime d'un rocher. Il tire de longs soupirs du fond de son cœur et leur tient ce discours : O mes amis, chefs et soutiens des Grecs, Jupiter m'a précipité dans un abîme d'infortunes. Dieu barbare ! il m'avait promis et confirmé par des signes manifestes que je retournerais dans ma patrie après avoir ravagé les murs d'Illion ; mais il m'a cruellement abusé ; il m'ordonne maintenant de retourner dans la Grèce, couvert de honte, après avoir sacrifié tant de troupes. Tel est l'arrêt de ce dieu, qui a renversé et doit renverser encore depuis leur faite un grand nombre de villes ; sa force est invincible. Obéissez donc à ma voix ; fuyons avec nos vaisseaux dans notre patrie : jamais Troie ne sera notre conquête.

A ces mots ils demeurent tous muets : les chefs de la Grèce, abattus par la douleur, prolongeaient le silence. Mais le courageux Diomède prenant enfin la parole : Atride, dit-il, ô roi, je combattrai ton discours inconsidéré, comme il est permis dans nos conseils ; n'en sois point irrité. Tu as le premier osé, en présence de l'armée, me reprocher un défaut de valeur ; tu m'as accusé d'être faible

1. Par rapport à Troie et à la mer Égée.

et sans bravoure : j'en appelle à tous les Grecs, jeunes et vieux. Le fils de Saturne t'a remis un sceptre qui t'élève au-dessus de tous les rois ; mais il ne t'a point donné ce dont l'empire est le plus souverain, une âme ferme dans les périls. Chef timide ! as-tu donc cru les Grecs aussi pusillanimes que le suppose ton discours ? Si tu ne songes qu'au retour, va, les chemins te sont ouverts ; et les vaisseaux nombreux qui t'ont suivi de Mycènes occupent les bords du rivage. Mais les autres Grecs, pleins d'intrépidité, ne se retireront qu'après avoir saccagé Troie ; ou s'ils désirent eux-mêmes de partir, qu'ils fuient avec leurs vaisseaux dans leur patrie : nous combattons, moi et Sthénéus, jusqu'à ce que nous ayons vu la dernière journée d'Illion ; car c'est une divinité qui nous a conduits sur cette rive.

Tous les chefs, remplis d'admiration pour le discours du brave Diomède, poussent des cris d'applaudissement, quand le sage Nestor se lève : Fils de Tydée, dit-il, tu ne te distingues pas seulement dans les combats, mais tu tiens aux conseils le premier rang parmi tous ceux de ton âge. Aucun des Grecs ne contredira ni ne blâmera ton sentiment : cependant tu n'as pas songé au principal avis qu'il fallait donner. Tu ne comptes pas encore beaucoup d'années ; tu pourrais être le plus jeune de mes fils : toutefois tu parles avec prudence au milieu des rois de la Grèce, et nous venons encore d'en être les témoins. Mais moi qui peut me vanter d'avoir vécu plus longtemps que toi, je parlerai plus librement, je n'omettrai rien ; et personne ne pourra condamner mon discours, pas même le puissant Agamemnon. Malheur à celui qui aime les guerres intestines, si cruelles dans leurs suites ! il est sans patrie, sans loi, sans domicile. Maintenant profitons de la sombre nuit, et songeons à rafraichir les troupes : que des gardes fidèles veillent près du fossé hors de la muraille ; je commets ce soin à des jeunes gens. Toi cependant Agamemnon, le plus illustre des rois, préside au milieu de nous ; rassemble dans un festin les chefs mûris par l'âge et l'expérience, comme il est digne de ton rang : tu le peux sans délai ; tes tentes sont remplies des vins que chaque jour les vaisseaux des Grecs amènent de la Thrace à travers la vaste étendue des mers, l'abondance t'environne, et un peuple nombreux attend tes ordres. Quand les principaux chefs seront assemblés tu te soumettras à celui qui proposera le meilleur avis. Tous les Grecs ont le plus pressant besoin d'un avis prudent et utile : déjà les ennemis ont allumé un grand nombre de feux près de nos vaisseaux ; qui ne serait désolé de ce spectacle ? Cette nuit va décider de la perte ou du salut de l'armée.

Ils l'écoutent avec satisfaction, et obéissent à sa voix. Les gardes armés sortent promptement des portes, conduits par le fils de Nestor, Thrasymède, prince des peuples; Ascalaphe et Ialmène, rejetons de Mars; et Mérion, Apharée, Déi-pyre, et le fils de Créon, le noble Lycomède. Sept chefs conduisent les gardes; et sur les pas de chacun d'eux marchent cent jeunes guerriers, tenant en main de longues piques: ils s'étendent entre la muraille et le fossé, allument des feux, et prennent leur repas.

Atride mène dans sa tente les chefs nombreux des Grecs, et leur présente un festin. Ils prennent les aliments qu'on leur a préparés et servis. Lorsqu'ils ont apaisé la faim et la soif, Nestor, ce vieillard qui fit tant de fois éclater en leur faveur sa prudence et son zèle, leur ouvre un nouvel avis, et parle en ces mots: Fils d'Atrée, roi des guerriers, illustre Agamemnon, c'est par toi que je commence, et c'est par toi que je finirai mon discours. Tu règues sur beaucoup de peuples; et Jupiter t'a confié le sceptre et les lois pour veiller à leur bonheur. Tu dois, plus qu'aucun de nous, parler avec autorité: mais tu dois aussi écouter et suivre ceux que leur cœur anime à donner de salutaires conseils; c'est à toi de choisir celui qui mérite la préférence. Quant à moi, je dirai hardiment ce qui me paraît le plus utile; et personne, je pense, n'ouvrira un meilleur avis. Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je m'en occupe; c'est depuis longtemps, depuis le moment où, chef magnanime, tu enlevas la jeune Briséis de la tente d'Achille irrité, action qui n'obtint pas notre suffrage. De mon côté, je n'omis rien pour t'en dissuader; mais toi, n'écoutant que la grandeur superbe de ton âme, tu outrageas un héros que les dieux mêmes honorent; tu fus le ravisseur de son prix, tu le possèdes. Délibérons, quoique tard, si nous ne pourrions point l'apaiser et l'adoucir par des présents qui lui fussent agréables, et par le miel de la persuasion.

O vieillard, lui répondit le roi, tu ne me fais aucune injustice en me reprochant mes fautes; je suis coupable, et ne puis moi-même le nier. Celui dont Jupiter est l'ami, qu'il honore, comme ce guerrier en faveur duquel il perd le peuple des Grecs, vaut seul une armée. Mais puisque j'ai été entraîné par l'impulsion d'un aveugle courroux, je veux réparer mon offense, et lui prodiguer les plus riches présents. Je vais les faire connaître à cette assemblée.

Je lui donne sept trépieds que n'ont pas touchés les flammes, dix talents d'or, vingt vases éclatants, douze vaillants coursiers qui gagnèrent à la course un grand nombre de prix; celui qui posséderait tous ceux que ces nobles coursiers m'ont fait remporter serait comblé de l'or le plus

précieux. Je lui donne encore sept captives distinguées par leur naissance et par l'industrie de leurs mains : citoyennes de Lesbos, je les choisis moi-même lorsqu'il les emmena de cette île célèbre qu'il avait conquise ; elles effacent en beauté toutes les femmes. Je lui donne ces captives : parmi elles sera celle que j'ai enlevée, la fille de Brisès, et j'atteste par les plus grands serments que j'ai respecté sa pudeur. Voilà les dons qu'il recevra dès cet instant. Si les dieux nous permettent de saccager la ville fameuse de Priam, quand nous ferons le partage des dépouilles, qu'il charge ses vaisseaux d'or et d'airain, qu'il choisisse lui-même vingt Troyennes, les plus belles après l'épouse de Ménélas. Et si jamais nous retournons aux terres fertiles d'Argos, qu'il soit mon gendre ; je veux qu'on l'honore autant qu'Oreste, ce fils unique que je fais élever au sein de l'abondance. J'ai trois filles dans mon palais ; Chrysothémis, Laodice, et Iphigénie : qu'il emmène dans la demeure de Pélée, celle qui aura touché son cœur. Loin d'exiger de lui les dons accoutumés, je la doterai d'immenses richesses, telles que jamais père n'en combla sa fille. Je le mettrai en possession de sept ville florissantes, Cardamyle, Enope, la verte Hira, Phères si renommée, Anthée avec ses creux vallons, la superbe Æpéa, et Pédase couronnée de vignobles. Toutes ces villes sont situées aux bords de la mer, près du territoire sablonneux de Pylos : les peuples qui les habitent, couvrant les plaines de leurs troupeaux, lui offriront comme à une divinité les plus honorables dons, et, soumis à son sceptre, lui paieront avec joie les riches tributs de l'opulence.

Voilà ce que je fais s'il apaise sa colère. Qu'il se laisse fléchir : Pluton seul est dur et inexorable ; aussi n'est-il aucun dieu plus détesté des hommes. Qu'il ne rougisse point de me céder, à moi qui l'emporte sur lui par mon rang et par mon âge.

Généreux Atride, notre roi, répondit Nestor, les dons que tu fais au divin Achille sont d'un prix distingué. Animons d'illustres chefs à se rendre sur le champ dans la tente de ce héros. Je vais moi-même les nommer ; qu'ils ne s'opposent point à mon choix. Phœnix, chéri de Jupiter, sera leur conducteur ; je désigne le grand Ajax et le sage Ulysse, et que les deux hérauts Eurybate et Hodus les accompagnent. Qu'on apporte de l'eau ; purifions nos mains : et ordonne que l'on fasse silence, afin que nos prières apaisent le fils de Saturne, s'il daigne s'attendrir.

Il dit, et son avis satisfait toute l'assemblée. Des hérauts versent une eau pure sur les mains des rois ; des jeunes gens remplissent de vin les coupes, et les présentent à tous

Ils assistants, après avoir commencé les libations. Dès que les députés ont répandu le vin en l'honneur des dieux, et se sont abreuvés de cette liqueur, ils se précipitent hors de la tente d'Atride. Le vénérable Nestor ne cesse encore de les exhorter ; et les suivant de l'œil, et s'adressant à chacun d'eux, et surtout au roi d'Ithaque, il les conjure de tenter tous les moyens de fléchir le noble fils de Pélée.

Ils côtoient le rivage de la mer mugissante, implorant avec ardeur le dieu qui ceint la terre de ses bras, et le suppliant de les seconder, pour toucher facilement le cœur du superbe Achille. Arrivés près des tentes des Phthiotes, ils trouvent ce prince qui charmait sa douleur par les mâles accents de sa lyre. Belle, richement décorée, la couronne en était d'argent, et il l'avait acquise des dépouilles de Thèbes ravagée par son bras : avec cette lyre il charmait sa douleur, et chantait les exploits des héros. Le seul Patrocle était assis dans la tente en face du guerrier ; il attendait dans un profond silence que le petit-fils d'Eacus eût terminé son chant. Mais les députés, conduits par le sage Ulysse, s'avancent, et paraissent devant Achille. Surpris, il se lève, dépose sa lyre, et porte vers eux ses pas. Patrocle, à l'aspect de ces chefs, se lève avec la même surprise. Je vous salue, dit Achille en leur prenant la main, je reçois en vous des amis. Sans doute un motif pressant vous amène ; venez, vous n'êtes pas l'objet de ma colère, vous que j'aime plus qu'aucun des Grecs. En disant ces mots, il les conduit dans sa tente, les fait asseoir sur des tapis de pourpre ; et s'adressant à Patrocle, qui était à ses côtés : Fils de Menœtius, dit-il, apporte-nous une urne plus profonde, remplis-la d'un vin plus pur, et fais-nous distribuer des coupes ; car dans ces chefs je reçois sous ma tente les hommes que je chéris le plus.

Patrocle exécute les ordres de son ami. Cependant Achille met sur la flamme un grand vase rempli des épaules d'un agneau et d'une chèvre grasse, et du dos succulent d'un porc nourri avec soin : Automédon tient les viandes qu'Achille coupe avec dextérité ; les dards en sont couverts : le fils de Menœtius, semblable par sa stature à l'un des immortels, allume un grand feu : dès que le bois est consumé et ne jette plus qu'une flamme languissante, il étend les charbons, sur lesquels il suspend les dards, poudrés du sel sacré, et soutenus par des fragments de roche : lorsque le feu a pénétré les viandes, Patrocle les sert, et distribue le pain apporté dans de belles corbeilles : Achille présente les portions. Il s'assied en face d'Ulysse près de la cloison opposée, et ordonne à son ami Patrocle de sacrifier aux dieux : Patrocle jette dans le feu, en leur honneur, les pré-

mices des viandes. Les chefs portent la main sur les aliments qu'on leur a préparés et servis. A peine ont-ils soulagé la faim et la soif, qu'Ajax fait à Phœnix un léger signe, que le sage Ulysse comprend. Il remplit sa coupe, et saluant le fils de Pélée :

Puisses-tu être heureux, Achille, dit-il. Nous jouissons de l'abondance des festins, soit dans la tente d'Agamemnon, soit maintenant dans la tienne ; tout ce qui peut nous flatter se trouve dans ton accueil. Mais, hélas ! ô favori de Jupiter ! les plaisirs des festins ne nous touchent plus ; seule une grande calamité est toujours présente à nos regards consternés. Nous ignorons si notre flotte brillante sera sauvée ou perdue, à moins que tu ne déploies un courage intrépide. Les Troyens audacieux, et leurs alliés, venus de plages reculées, ont posé leur camp près de notre muraille, ils ont allumé sur tout le rivage un grand nombre de feux, et déclarent que rien ne les empêchera de se précipiter sur nos vaisseaux. Jupiter leur montre des signes favorables en faisant gronder sa foudre. Hector, dans l'ardeur qui le possède, jette de tous côtés des regards féroces ; et, fier de la protection de Jupiter, il ne respecte ni les hommes ni les dieux : dominé par une rage indomptable, il supplie à haute voix la divine Aurore de paraître à cet instant même ; il se promet alors d'arracher les ornements de nos pompes élevées, de consumer nos vaisseaux par les flammes dévorantes, et d'immoler au milieu de l'épaisse fumée les Grecs épouvantés. Ah ! combien je crains que les dieux n'accomplissent toutes ces menaces, et que nous ne soyons destinés à périr loin de la vaillante Grèce, devant Troie ! Mais lève-toi ; et si ton cœur est enflammé de courage, sauve enfin les Grecs accablés par la furie tumultueuse des Troyens. Si tu balances plus longtemps, tu seras à l'avenir pénétré toi-même de douleur, et les maux, portés à leur comble, seront sans remède : songe donc, avant leur arrivée, à écarter des Grecs cette destinée fatale.

Cher ami, quelles n'étaient pas les exhortations de Pélée ton père, le jour qu'il t'envoya de Phthie vers Agamemnon ! Mon fils, disait-il, Minerve et Junon, si telle est leur volonté, te donneront la valeur ; toi, apprends à vaincre dans ton sein un cœur trop superbe : la douceur a des charmes souverains ; et si tu veux que toute l'armée, que les guerriers jeunes et vieux te respectent, ne te laisse point emporter à ta funeste colère. Ainsi t'exhortait le vieillard : tu l'as oublié ; mais du moins dans cet instant calme-toi, et bannis de ton cœur ce courroux qui le consume. Agamemnon, pour t'apaiser, te fait de magnifiques présents. Ecoute-moi, si tu veux, et je t'apprendrai tous ceux qu'Agamemnon

memnon vient de s'engager à mettre en tes mains.

Il te donne sept trépieds que n'ont pas touchés les flammes, dix talents d'or, vingt vases éclatants, douze vaillants coursiers qui toujours sortirent vainqueurs de l'arène ; celui qui aurait tous les prix qu'ils lui ont fait remporter à la course serait comblé de l'or le plus précieux. Il te donne encore sept captives distinguées par leur naissance et par l'industrie de leurs mains : venues de Lesbos, il les choisit lui-même lorsque tu les emmenas dans cette île célèbre que tu avais conquise ; elles surpassent en beauté toutes les femmes. Parmi ces captives sera celle qu'il t'a enlevée, la fille de Brisès. Prince ! il atteste par les serments les plus solennels qu'il a respecté sa pudeur. Tous ces dons, tu les recevras dès cet instant. Si les dieux nous permettent de saccager la ville fameuse de Priam, quand nous ferons le partage des dépouilles, tu chargeras tes vaisseaux d'or et d'airain, et tu choisiras toi-même vingt Troyennes qui ne le céderont en beauté qu'à l'épouse de Ménélas. Mais si nous retournons dans Argos, Agamemnon te nommera son gendre ; il veut qu'on t'honore autant qu'Oreste, ce fils unique qu'il fait élever au sein de l'abondance. Des trois filles qu'il a dans son palais, Chrysothémis, Laodice, et Iphigénie, tu emmèneras dans la demeure de Pélée celle qui aura touché ton cœur. Loin d'exiger de toi les dons accoutumés, il la dotera d'immenses richesses, telles que jamais père n'en combla sa fille. Il te mettra en possession de sept villes florissantes ; Cardamyle, Enope, la verte Hira, Phères si renommée, Anthée avec ses creux vallons, la superbe Æpée, et Pédase couronnée de vignobles. Toutes ces villes sont situées au bord de la mer, près du territoire sablonneux de Pylos, et habitées par des peuples qui, rois de nombreux troupeaux, t'offriront comme à une divinité les plus honorables dons, et soumis à ton sceptre, te paieront avec joie de riches tributs.

Voilà ce qu'il fera si tu domptes ton courroux. Si Atride t'est toujours plus odieux, et que tu le méprises lui et ses dons, sois du moins touché du sort malheureux qu'éprouvent dans le camp tous les autres Grecs ; ils te révéreront comme un dieu : oui, tu vas te couvrir à leurs yeux d'une immortelle gloire. Voici le moment d'immoler Hector, qui, plein d'une rage effrénée, vient se présenter jusque sous tes regards, et qui se vante qu'aucun d'entre les Grecs amenés par nos vaisseaux sur ce rivage ne l'égalé en valeur.

Magnanime fils de Laërte, prudent Ulysse, lui répondit le héros, afin que vous cessiez de venir tour à tour m'assiéger et troubler mon repos, il faut vous dire sans détour ce que j'ai résolu, et dont rien ne pourra m'obliger à me départir ;

je hais comme les portes des enfers celui dont le cœur n'est pas d'accord avec la bouche. Apprenez donc le parti où je veux m'arrêter. Ni Agamemnon fils d'Atrée, ni les autres Grecs ne parviendront à me fléchir. On ne vous sait ici aucun gré de soutenir les assauts de l'ennemi et de lui livrer d'éternels combats ; le lâche et le vaillant obtiennent les mêmes honneurs : qu'on ait languï dans l'indolence, ou qu'on se soit engagé dans de longs travaux, on est confondu sous la même tombe. Je n'ai aucun avantage distingué pour m'être agité de tant de soins, pour avoir sans cesse exposé ma vie dans les batailles. Comme l'oiseau porte à ses petits encore nus la nourriture qu'il a saisie, et souffre lui-même la faim et la fatigue, que de nuits j'ai passées sans fermer la paupière ! que de jours écoulés dans le sang et le carnage, tandis que je combattais de braves guerriers en faveur des femmes de nos chefs ! J'ai ravagé douze villes avec le secours de ma flotte ; j'en ai ravagé onze dans les champs de Troie ; j'ai rassemblé de toutes ces villes le plus riche butin ; j'ai tout donné au fils d'Atrée, qui, tranquille près des vaisseaux, en retenait la partie la plus précieuse, et sacrifiait le reste à la récompense des chefs et des rois. Cependant il ne leur enlève pas ses dons : moi seul de tous les Grecs il me dépouille ; il possède mon épouse chérie. Qu'il use de contrainte envers elle, et s'enivre de ces doux transports. Mais pourquoi les Grecs ont-ils déclaré la guerre aux Troyens ? Pour quel intérêt Agamemnon a-t-il assemblé, conduit ici une armée ? N'est-ce pas pour venger l'enlèvement d'Hélène ? N'y a-t-il donc parmi la race humaine que les seuls Atrides qui chérissent leurs femmes ? Tout homme sage a pour la sienne les égards et la tendresse que je témoignais à celle-ci, et qui partaient du fond de mon cœur, quoiqu'elle ne fût que ma captive. Maintenant qu'il m'a ravi cette récompense et m'a trompé, qu'il ne tente pas de me fléchir : je le connais trop bien pour qu'il me persuade. Qu'il te consulte, toi, Ulysse, et les autres chefs, sur les moyens d'écarter des vaisseaux les flammes ennemies. Sans moi n'a-t-il pas déjà fait de grands travaux ? n'a-t-il pas élevé une muraille, creusé un fossé large, profond ? ne l'a-t-il pas bordé de pieux ? et cependant il ne peut se garantir des coups de l'homicide Hector ! Tant que j'ai paru à la tête des Grecs, ce guerrier n'a osé combattre loin de ces remparts : il s'arrêtait devant les portes Scées et le hêtre ; là, seul il m'attendit une fois, et ne se déroba qu'avec peine à ma fureur. Mais j'ai résolu de ne plus assaillir le noble Hector. Demain, quand j'aurai sacrifié à Jupiter et à tous les dieux, et chargé mes vaisseaux lancés à la mer, vous verrez, si vous le voulez, et si vous y prenez quelque part, ma flotte,

remplie d'ardents rameurs, fendre l'Hellespont dès les premiers rayons de l'aurore ; et si Neptune m'accorde une heureuse navigation, je touche dans trois jours aux fertiles bords de Phthie. J'y trouverai les richesses que j'abandonnai pour suivre aveuglément une fatale destinée ; j'y apporterai d'autres richesses acquises par ma valeur sur cette rive, de l'or, du cuivre, du fer luisant, et des captives distinguées : quant à celle qu'il me donna, le superbe Atride me l'a ravie par l'insulte la plus atroce. Rapportez-lui ma réponse, sans l'affaiblir, et en présence de l'armée, afin que les autres Grecs soient indignés contre lui, et se méfient des pièges où, toujours rempli d'impudence, il espère attirer encore plusieurs d'entre eux. Quoiqu'il n'ait plus de pudeur, il n'oserait me regarder en face. Je n'aurai plus de part à ses conseils ni à ses entreprises : il m'a trompé, m'a fait une injustice ; il ne me surprendra plus par ses discours. Qu'il soit satisfait, et coure à sa perte sans me troubler ; car Jupiter lui a ravi la raison. Je déteste ses présents, et j'ai le dernier mépris pour sa personne. Dût-il me donner dix, même vingt fois plus qu'il ne possède, et y joindre de nouvelles richesses ; dût-il m'offrir tous les trésors d'Orchomène, et tout ce que Thèbes d'Egypte renferme de plus rare et de plus précieux, Thèbes aux cent portes, de chacune desquelles sortent deux cents guerriers avec leurs chars ; dût-il me donner autant d'or qu'il y a de sable, Agamemnon ne vaincra pas mon cœur, et je ne me rendrai point qu'il n'ait subi tout le châtement que mérite un si cruel outrage. Je n'épouserai jamais la fille d'Atride ; je ne l'épouserai point, dût-elle disputer à la blonde Vénus le prix de la beauté, ou égalier en industrie la sage Minerve. Qu'il cherche parmi les Grecs pour cette alliance quelque prince plus digne de lui, et qui soit plus puissant que moi. Si les dieux me conservent et me ramènent dans ma patrie, Pélée ne tardera pas à me choisir lui-même une épouse. Il est dans la Grèce un grand nombre de princesses dont les pères gouvernent avec autant de valeur que de prudence ; celle que je désirerai d'obtenir sera mon épouse chérie. C'est là que mon cœur, qui fut passionné pour la gloire, me sollicite d'aller former de légitimes nœuds, et couler des jours fortunés avec une femme vertueuse, dans la tranquille possession des biens de mes pères. Aujourd'hui le prix de ma vie l'emporte à mes yeux, et sur toutes les magnificences dont l'opulente Troie jouissait avant que les Grecs abordassent à ce rivage, et sur toutes les richesses précieuses que contient au sein des rochers de Delphes le temple d'Apollon. On peut conquérir des troupeaux, des trépieds, et des coursiers à la crinière d'or : mais il n'est pas en notre

pouvoir de contraindre notre âme à venir nous ranimer, quand une fois elle a passé nos lèvres. Thétis, ma mère, déesse des flots, m'a dit que les parques me laissaient le choix de deux routes pour arriver au trépas. Si je demeure ici et combats autour de Troie, je perds tout espoir de retour, mais je remporte une gloire immortelle. Si je rentre dans mes foyers, privé de tant de gloire, je dois jouir d'une longue suite de jours, et ne pas arriver en peu d'instants au terme de ma carrière. J'exhorte tous les autres Grecs à m'imiter, à voguer vers leurs demeures : jamais vous ne parviendrez à ruiner les hauts remparts de Troie ; le bras de Jupiter, armé du Tonnerre, la protège, et ses guerriers sont devenus audacieux. Allez donc, et, comme il convient à de fidèles députés, portez ma réponse aux princes de la Grèce : qu'ils forment un nouveau dessein pour sauver les Grecs et leurs vaisseaux assiégés ; car celui qu'ils viennent de concevoir ne leur sera d'aucun secours : je persiste dans ma colère. Quant à Phœnix, qu'il passe cette nuit avec nous dans ma tente ; demain, s'il le veut, il me suivra dans ma patrie sur mon navire. Je ne l'emmènerai point par contrainte.

Il dit. Tous les députés, frappés de ce discours, gardent un long silence : il avait prononcé son refus du ton le plus ferme et le plus véhément. Le vieux Phœnix, guerrier vénérable, prend enfin la parole, en poussant des soupirs accompagnés de larmes ; car il tremblait pour le sort de la flotte des Grecs. S'il est vrai, dit-il, que tu aies résolu de partir, illustre Achille, et que tu refuses obstinément d'écarter des vaisseaux les flammes ardentes, parce que la colère a subjugué ton âme, comment pourrai-je, mon cher fils, demeurer ici, éloigné de toi, isolé ? Le respectable Pélée m'ordonna de te suivre, le jour où il t'envoya de Phthie sur les pas d'Agamemnon : jeune encore, tu n'avais point d'expérience dans l'art périlleux de la guerre, ni dans l'art de parler, qui donne aux hommes tant de renommée ; il voulut que je partisse avec toi pour être ton guide, soit qu'il fallût délibérer ou combattre. Je ne voudrais donc pas, ô mon cher fils, être abandonné de toi, quand même un dieu me promettrait de me décharger du poids accablant des années, et de me rendre une florissante jeunesse, telle que je la possédais lorsque je quittai la Grèce, fuyant le courroux de mon père Amyntor.

La cause de notre désunion et de nos malheurs était une belle femme qu'il aimait au mépris de ma mère son épouse. Ma mère, tombant à mes pieds, ne cessait de m'exciter à le prévenir, et à gagner le cœur de cette rivale, afin de lui inspirer de l'éloignement pour ce vieillard. J'obéis à ma

mère, et je réussis. Mon père, le soupçonnant, m'accabla d'imprécations, invoqua les horribles furies, et les conjura de rendre ma couche stérile, de ne jamais permettre qu'il mît sur ses genoux un fils né de moi et cher à mon cœur : le dieu des enfers et la cruelle Proserpine exaucèrent ces imprécations. Je ne pus alors me résoudre à rester dans la maison d'un père irrité : une foule d'amis, de parents, m'environnaient, et cherchaient par leurs prières et par des festins à me retenir dans le palais; ils égorgeaient les agneaux gras et les vigoureux taureaux, étendaient la chair succulente des sangliers sur les flammes de Vulcain, et faisaient couler le vin à longs flots. Ils dormirent pendant neuf nuits à côté de moi, me gardant tour à tour; les flambeaux ne cessaient d'être allumés dans le portique de la cour et aux portes de mon appartement. Mais lorsque la dixième nuit eut amené ses noires ombres, je rompis les barrières de ces portes; et m'évadant à l'insu de ceux qui me gardaient et des femmes de la maison, je m'élançai facilement par-dessus les murailles de la cour. Je m'éloignai de ces lieux : fugitif, je traversai les vastes contrées de la Grèce; et entrant sur les terres des Phthiotes, couvertes de blés et de troupeaux, j'arrivai chez le roi Pélée. Il me reçut avec bonté, m'aima comme un père aime son fils unique, né dans sa vieillesse et au milieu de biens immenses; il me combla de richesses, me soumit un peuple nombreux, et, m'établissant aux bornes du territoire de Phthie, il me fit roi des Dolopes. Quelque grand que tu sois, Achille égal aux dieux, tu le dois à mes leçons : je t'aimais avec tendresse. Tu voulais que ce fût moi qui te conduisisse dans les festins, et tu ne voulais prendre de nourriture dans ton palais qu'assis sur mes genoux; ma main ayant partagé les aliments te les présentait, et portait la coupe à tes lèvres. Je me souviens que souvent, dans ces jours d'une pénible enfance, tu rejetais le vin de ta bouche sur mon sein et sur mes vêtements. Je supportais tout, et rien ne me rebutait, dans la pensée que si les dieux n'avaient point voulu qu'il naquît un fils de moi, je t'adopterais pour mon fils, divin rejeton de Pélée, et que tu me garantirais un jour de l'atteinte cruelle de l'infortune. Achille, dompte ton grand cœur; il ne te convient point d'avoir une âme implacable. Les dieux mêmes, qui nous sont supérieurs par la vertu, par le rang et la puissance, se laissent émouvoir; lorsque les hommes sont coupables envers eux de quelque transgression, ils détournent leur courroux en leur adressant, avec d'humbles prières, de l'encens, des vœux, des libations, et des sacrifices. Les prières sont filles du grand Jupiter : marchant d'un pas chancelant, couvertes de rides, baissant

l'œil, et ne regardant que de côté, elles suivent constamment l'Injure, l'Injure vigoureuse, qui, d'un pas ferme et léger, les devance facilement, et parcourt la terre en nuisant aux hommes; elles viennent réparer ses torts. Ces filles de Jupiter sont prodigues de biens envers celui qui les reçoit avec respect, et prêtent l'oreille à ses vœux. Si quelqu'un les refuse, s'il les rejette avec obstination, elles supplient Jupiter de lui envoyer l'Injure, pour qu'il subisse une peine terrible. Accorde-leur donc, toi, Achille, les honneurs qui d'ordinaire désarment les grands courages. Si Atride ne te comblait pas de distinctions et de présents, s'il ne te faisait pas un long détail de ceux qu'il te destine encore, et qu'il fût toujours inflexible dans sa rage, je ne t'exhorterais point, quelle que soit l'extrémité des Grecs, à te dépouiller de ta colère et à les secourir: mais puisque, dans le temps même qu'il t'enrichit des dons les plus honorables, il t'en promet d'autres dont l'avenir te rendra possesseur; puisqu'il te fait solliciter par les plus illustres chefs de l'armée, qui sont les plus chers amis que tu aies parmi les Grecs, ne dédaigne point leurs démarches et leurs prières. On n'a pu jusqu'à ce moment blâmer ton courroux: désormais il n'est plus légitime. Nous savons quelle a été la gloire des héros du vieux âge: si quelqu'un d'eux se livrait à une colère véhémence, il se laissait fléchir par des paroles soumises. Je me souviens d'un fait non récent, mais fort ancien, et je le raconterai dans cette assemblée d'amis, tel qu'il est arrivé.

Les Curètes combattaient les braves Etoliens autour des murs de Calydon, et les deux partis s'envoyaient la mort, ceux-ci défendant cette ville distinguée, ceux-là transportés des fureurs de Mars, et voulant la réduire en cendres. Diane, remplie de courroux, avait allumé cette guerre, parce que Oénée, après la moisson, ne lui avait point offert de sacrifices dans le terrain le plus fertile de ses champs, tandis que les autres dieux respiraient l'odeur de ses hécatombes; il avait négligé, soit indolence, soit oubli, cette fille seule du puissant Jupiter; son esprit était aveuglé. La déesse envoya dans sa colère un sanglier terrible, habitant sauvage des forêts, qui s'arrêta dans les campagnes d'Oénée, et y fit les plus grands ravages; de ses énormes défenses, il arrachait et renversait de hauts arbres avec leurs racines et leurs fleurs. Le fils d'Oénée, Méléagre, ayant rassemblé des chasseurs et des meutes de toutes les villes, tua ce sanglier, qu'une troupe peu nombreuse n'aurait pu abattre, tant il était féroce, et tant sa rage meurtrière avait fait allumer de bûchers funèbres. C'est au sujet de la hure de cet animal, et de sa dépouille hérissée, que Diane excita

le tumulte et la guerre entre les Curètes et les magnanimes Etoliens.

Tant que le brave Méléagre combattit, les Curètes furent vaincus, et malgré leur nombre, ils ne purent approcher des murailles ; mais la colère, qui enfla quelquefois le cœur du plus sage, s'empara du héros. Irrité contre sa mère Althée, il oublia la gloire dans les bras de son épouse, la charmante Cléopâtre, fille de Marpisse aux pas agiles, et d'Ida, alors le plus vaillant des hommes, lequel avait osé s'armer de son arc pour disputer au fils de Latone cette nymphe légère. C'est cette Cléopâtre que ses parents surnommèrent Alcyone, parce que Marpisse, semblable à cette malheureuse princesse, versa des larmes quand Apollon l'enleva.

Méléagre oubliait la gloire dans les bras de cette épouse, nourrissant le chagrin qui le consumait, courroucé des imprecations que sa mère Althée ne cessait d'adresser aux dieux, dans le désespoir qu'elle ressentait de la mort de son frère, qu'il avait tué dans un combat. Elle tombait à genoux, frappait de ses mains à coups redoublés la terre nourrice des hommes, appelait le cruel Pluton et l'horrible Proserpine, et les conjurait, en arrosant son sein d'un torrent de larmes, de donner la mort à son fils. Les implacables furies, errant dans les ténèbres, l'entendirent du fond de l'Érèbe. Déjà s'élevait aux portes de la ville un grand tumulte, et les machines frappaient les tours chancelantes. Des vieillards Etoliens et une troupe distinguée de prêtres des dieux sont députés à Méléagre, et le supplient de sortir et de repousser l'ennemi ; ils lui promettent les plus riches présents, et veulent que, dans tout le territoire de l'agréable Calydon, il choisisse le champ le plus beau et le plus fertile, cinquante arpents, la moitié couverte de vignobles, et l'autre consacrée aux moissons. Le vieux OÉnée, illustre par sa valeur, le presse de prendre les armes ; il porte ses pas sur le seuil de l'appartement du héros, ébranle de ses mains les portes solides, et fait les plus humbles instances à son fils. Les sœurs de Méléagre et sa vénérable mère l'implorent, et le trouvent toujours plus inflexible ; les plus chers de tous ses compagnons réunissent leurs efforts et leurs prières pour l'engager à se rendre : mais rien ne peut toucher son cœur ; jusqu'à ce qu'on frappe à grand bruit les portes de son appartement, que les Curètes escaladent les tours et embrasent la ville immense. Alors son épouse ornée d'attraits tombe pleurante à ses pieds. Elle lui fait le détail des malheurs qu'éprouve une ville dont s'emparent les ennemis ; ils tuent les hommes ; la flamme réduit la ville en cendres ; ils emmènent les enfants et les femmes. L'âme de Méléagre s'émeut à la peinture de ces calamités ; il part,

se couvre de ses armes éclatantes, cède aux mouvements de son cœur, et préserve les Etoliens de leur ruine. Ils ne lui firent point les magnifiques dons auxquels ils s'étaient engagés s'il avait d'abord voulu les secourir ; cependant il fut leur libérateur. Ne songe point à imiter cet exemple, cher ami ; veuillent les dieux ne pas te porter à ce dessein ! Il n'y aurait rien de plus funeste que si tu attendais pour nous défendre que les vaisseaux fussent embrasés : animé par des offres qui te sont glorieuses, parais à l'instant, et les Grecs t'honoreront comme une divinité. Si tu affrontes le trépas après avoir refusé ces conditions, n'espère pas être décoré des mêmes honneurs, dussions-nous le salut à ta victoire.

Cher Phœnix, mon père, vieillard aimé des dieux, répondit Achille, je puis me passer de tous ces honneurs ; Jupiter prendra soin de ma gloire, et je me flatte de la conserver près de ces vaisseaux, tant que mes genoux m'y soutiendront, et que j'y serai animé d'un souffle de vie. Mais il est un autre sujet dont je veux t'entretenir ; souviens-toi de mes paroles. Ne viens point ici troubler mon âme, gémir et pleurer en faveur d'Atride ; ce n'est point à toi de l'aimer, tu encourrais la haine de celui qui te chérit ; tu dois, de concert avec moi, détester l'ennemi qui m'outrage. Prends une autorité égale à la mienne, et partage mes honneurs : ces princes se chargeront de ma réponse ; toi, demeure, et repose ici cette nuit sur une molle couche. Demain, dès que l'aurore paraîtra, nous délibérerons si nous devons retourner dans nos foyers, ou rester en ces lieux.

Il dit ; et, pour hâter le départ des députés, il ordonne à Patrocle, d'un signe, de faire préparer promptement un lit pour Phœnix. Alors le fier Ajax prenant la parole : Sage fils de Laërte, dit-il, partons ; je ne pense pas qu'en poursuivant cette voie nous parvenions à notre but : hâtons-nous de porter une réponse aux Grecs, dût-elle ne point leur être agréable ; assis dans le conseil, ils l'attendent depuis trop longtemps. Mais Achille porte en lui un cœur superbe et farouche : l'implacable ! il ne fait aucun cas de la tendresse de ses amis, ni des honneurs par lesquels nous l'avons distingué de tous les autres guerriers. Cruel ! il n'est pas rare qu'un homme accepte le prix du sang, pardonne le meurtre de son frère ou même de son fils ; le meurtrier après avoir sacrifié une partie de ses richesses, demeure avec lui dans la même ville ; l'offensé calme les mouvements altiers d'une âme irritée, et s'apaise : quant à toi, les dieux ont mis dans ton sein un cœur inflexible et barbare ; et c'est une seule captive qui allume tant de haine ! Mais nous t'en offrons sept de la plus rare beauté, et avec elles beaucoup d'autres

présents. Achille, prends des sentiments plus doux; respecte du moins ce toit hospitalier; nous sommes venus du milieu de l'armée sous ta tente, et nous désirons plus qu'aucun des Grecs de ne point t'ôter notre estime et notre tendresse.

Illustre Ajax, fils de Télamon, et chef des guerriers, répondit Achille, tout ce que tu viens de dire me paraît conforme à la raison; mais mon cœur se gonfle de rage chaque fois que je me souviens de celui qui m'a couvert d'opprobre dans l'armée, de cet Atride qui m'a traité comme le dernier des esclaves. Allez, princes, reportez ma réponse aux chefs. Je ne songerai aux sanglants combats que lorsque l'intrépide Hector, immolant les Grecs et embrasant les vaisseaux, approchera des tentes et des navires des Phthiotes. S'il ose venir jusqu'à ma tente et à mon vaisseau, quelle que soit sa furie, je me flatte de le repousser.

Après ces mots, chacun reçoit une profonde coupe; et lorsqu'ils ont fait libation, les députés s'en retournent le long des vaisseaux: Ulysse les conduisait. Patrocle ordonne aux siens et aux captives de préparer à l'instant une couche molle pour Phœnix. Dociles à ses ordres, ils étendent à terre des peaux, un tapis de pourpre, et le plus doux lin: là le vieillard repose, attend le lever de la divine aurore. Achille se retire dans le fond de sa tente; la fille de Phorbas, la belle Diomède qu'il emmena de Lesbos, sommeille à ses côtés. Patrocle va chercher le repos dans un autre asile; près de lui dort la charmante Iphis, qu'Achille lui donna lorsqu'il s'empara de Scyros, ville d'Enyée.

Cependant, les députés arrivent dans la tente d'Atride. Aussitôt les chefs, à l'envi l'un de l'autre, se lèvent, et les saluant avec des coupes d'or, ils les interrogent sur le succès de leur démarche. Fameux Ulysse, toi la gloire des Grecs, dit Agamemnon, apprends-moi s'il consent à écarter des vaisseaux les flammes ennemies, ou s'il nous refuse, et persiste dans son courroux superbe.

Grand Atride, notre roi, répondit Ulysse, loin d'éteindre son courroux, il est toujours plus rempli de fureur; il te refuse et rejette tes dons. C'est à toi, dit-il, à consulter avec les chefs sur le moyen de sauver la flotte et l'armée des Grecs. Il nous menace de lancer à la mer ses vaisseaux dès le lever de l'aurore, et même il nous exhorte à voguer tous vers notre patrie: vous ne verrez point, à ce qu'il assure, la chute de l'orgueilleuse Troie, le bras de Jupiter armé du tonnerre la protège, et ses guerriers sont devenus audacieux. Telles ont été ses paroles: ceux qui m'ont suivi, Ajax et ses hérauts doués de prudence, sont présents et peuvent le confirmer. Le vieux Phœnix passe la nuit dans

sa tente : Achille l'a voulu, afin que le vieillard, s'il le désire, s'embarque demain avec lui, et l'accompagne dans sa patrie ; le héros n'usera point envers lui de contrainte.

Tous les chefs gardent le silence, frappés de cette réponse hautaine et véhémence : pénétrés de douleur, ils demeurent longtemps muets. Diomède prenant enfin la parole : Grand Agamemnon, roi des hommes, dit-il, plutôt au ciel que tu n'eusses pas imploré le fils de Pélée, ni été si prodigue envers lui de tes dons ! il n'est déjà que trop superbe ; tu n'as fait que le rendre plus superbe encore. Qu'il parte ou qu'il demeure, ne songeons plus à lui ; il reparaitra dans les champs de la guerre, quand son cœur l'y portera, ou qu'un dieu voudra l'y exciter. Suivez tous cependant l'avis que je propose : allez goûter le repos, après avoir été ranimés par la nourriture et les vins qui réparent les forces. Dès que nous verrons paraître les roses de la brillante aurore, Agamemnon, range les fantassins et les chars devant les vaisseaux ; et les animant par tes exhortations, combats, toi, le premier à leur tête.

Il dit : tous les rois applaudissent, admirent le brave Diomède. Chacun ayant fait des libations, ils se retirent dans leurs tentes, où ils se rendent à leurs couches ; et le sommeil suspend leurs craintes et leurs travaux.

---

## CHANT X.

Tous les chefs de l'armée, vaincus par le doux sommeil, s'y livraient durant la nuit entière auprès de leurs navires : le seul Agamemnon, pasteur des peuples, agité de soins divers, n'était point captivé par l'attrait du repos. Ainsi que l'époux de la majestueuse Junon fait luire de nombreux éclairs, soit qu'il forme l'immense amas des torrents dont il inondera la terre, ou de la grêle et de la neige qui blanchiront les campagnes, soit qu'il ordonne au démon des combats d'ouvrir sa bouche terrible et de souffler la Discorde fatale : ainsi se succédaient sans relâche les soupirs qu'Agamemnon tirait du fond de son cœur ; ses entrailles étaient émues. Lorsqu'il se représente le camp ennemi, il est frappé du grand nombre de feux qui brûlent devant Troie, du bruit des flûtes et des chalumeaux, et des cris tumultueux des guerriers. Mais quand il se peint l'armée des Grecs et leurs vaisseaux, il s'arrache les cheveux, et les présentant à Jupiter élevé dans le ciel, son âme généreuse pousse de longs gémissements. Il se détermine enfin à se rendre auprès de Nestor, le plus sage des mortels, pour former avec lui quelque dessein salutaire qui écarte des Grecs les maux dont ils sont menacés. Aussitôt il se lève, se hâte de revêtir sa tunique, chausse ses superbes brodequins ; et se couvrant de la peau énorme et tachetée d'un lion fauve, qui lui descendait jusqu'aux pieds, prend sa lance.

Ménélas, agité des mêmes terreurs, voyait fuir à chaque instant le sommeil de sa paupière ; il craignait vivement pour le sort des Grecs qui, en sa faveur, étaient venus devant Troie à travers l'étendue des plaines humides, et avaient excité cette guerre avec tant d'audace. Il jette sur ses épaules la dépouille mouchetée d'un léopard, prend son casque d'airain, le pose sur son front ; et saisissant son jayelot de sa main vigoureuse, il sort dans le dessein d'éveiller son frère décoré de l'autorité suprême et révééré comme un dieu. Il le trouve auprès de son vaisseau revêtant sa riche armure. Agamemnon est satisfait de l'arrivée de Ménélas, qui lui adressant la parole : Mon frère, dit-il, toi que j'honore, quel projet t'arrache au sommeil ? veux-tu exciter quelqu'un de nos compagnons à se rendre vers les Troyens et à les

observer ? Mais je crains qu'aucun d'eux ne veuille se charger de cet emploi. Aller seul, au milieu de la nuit, dans le camp des ennemis ! une telle entreprise annoncerait une grande audace.

O Ménélas, élève des dieux, répondit le roi, il me faut, ainsi qu'à toi, une prudence supérieure pour sauver les Grecs et leurs vaisseaux. Jupiter est changé pour nous ; il donne la préférence aux sacrifices d'Hector. Jamais je n'ai vu, jamais je n'ai entendu dire qu'un guerrier se fût illustré dans une seule journée par autant d'exploits qu'Hector, favori de Jupiter, dans le combat qu'il vient de nous livrer, lui qui n'est le fils ni d'un dieu ni d'une déesse : ils sont tels, ils nous ont été si funestes, que les Grecs en conserveront, je crois, éternellement la mémoire. Mais cours le long des navires, hâte-toi d'appeler Ajax et Idoménée ; je vais trouver le divin Nestor, l'exhorter à se lever et à me suivre vers le corps sacré des gardes, pour leur inspirer de la vigilance. Ils écouteront surtout sa voix ; son fils les commande avec Mérion, auxquels nous avons en particulier commis la garde des remparts.

Que me prescristu ensuite ? dit Ménélas : resteraï-je avec ces chefs jusqu'à ce que tu nous joignes ? ou revolerai-je vers toi après leur avoir porté tes ordres ?

Demeure avec ces chefs, repartit Agamemnon, de peur qu'en allant à notre rencontre, nous ne venions à nous manquer ; le camp est coupé de nombreuses routes. Partout où tu passeras ordonne à haute voix que l'on veille ; et honore le soldat en l'appelant du nom de son père et de sa race. N'aie point de fierté en cette occasion ; descendons nous-mêmes à ces emplois, et souvenons-nous que Jupiter, dès notre naissance, nous a destinés à soutenir le faix des travaux et des malheurs.

Ménélas s'éloigne chargé de ces ordres, et Agamemnon se rend vers Nestor, pasteur des peuples. Il le trouve auprès de sa tente et de son vaisseau, étendu sur une couche molle. A côté de lui étaient ses nobles armes, son bouclier, ses deux javelots, son casque brillant, avec la belle écharpe que le vieillard ceignait lorsque, conduisant ses troupes, il s'armait pour les combats destructeurs ; car il ne succombait point encore sous le poids de la triste vieillesse. Nestor, appuyé sur son coude, lève la tête, et l'interroge : Quel es-tu, ô toi qui marche seul près de nos vaisseaux, au milieu des profondes ténèbres, lorsque tous les mortels sont endormis ? cherches-tu quelqu'un des gardes ou de tes compagnons ? parle, que veux-tu ? n'approche pas sans te faire connaître.

O fils de Nélée, Nestor, la gloire la plus illustre des

Grecs, repartit le roi, reconnais cet Atride qui, par la volonté de Jupiter, est assujetti plus qu'aucun mortel à de continuelles disgrâces tant qu'aucun souffle de vie l'anime. Je porte de tous côtés mes pas errants; le doux sommeil fuit de mes yeux, et je ne suis occupé que des combats et des malheurs qui menacent les Grecs. Je tremble pour leur sort; mon esprit, loin d'être tranquille, s'égare; mon cœur palpite comme pour sortir de mon sein; mes genoux sont chancelants. Si quelque dessein t'occupe, car tu n'as pas non plus fermé la paupière, descendons vers les gardes, pour voir si, peut-être accablés de lassitude et de veille, ils ne sont point endormis, et n'ont point mis dans un entier oubli le soin de notre sûreté. Les ennemis campent près de nous, et nous ignorons s'ils ne veulent pas nous surprendre à la faveur des ténèbres.

Fils d'Atrée, Agamemnon, notre roi, dit le chef des Pyliens, je ne saurais croire que Jupiter remplisse tout l'espoir dont se repaît maintenant Hector. Que seulement Achille bannisse de son cœur le courroux impétueux où il s'abandonne, et notre ennemi éprouvera plus de terreur qu'il ne nous en inspire. Je suis tout prêt à te suivre: mais allons éveiller d'autres chefs, le valeureux Diomède, Ulysse, et le fils d'Oïlée, léger à la course, et le brave rejeton de Phylée. Il serait utile encore que quelqu'un appelât le grand Ajax et le roi Idoménée, dont les navires sont fort éloignés. Pour Ménélas, je l'aime et le respecte; mais dusses-tu condamner ma franchise, je ne lui cacherai point que je le blâme de jouir du repos, et de te laisser à toi seul tout le fardeau de la guerre. C'est maintenant qu'il devrait redoubler de soins, adresser les plus vives instances à tous les chefs: le mal est pressant, il va nous accabler.

Sage vieillard, dit Atride, en toute autre occasion je t'exhorterais moi-même à le reprendre, car son ardeur n'est pas toujours égale: ce n'est point indolence ni incapacité; mais, déférant trop à mon pouvoir, et l'œil fixé sur moi, il attend l'impulsion de mes ordres. Cependant il a cette fois prévenu ma vigilance, il s'est rendu près de moi; et déjà, selon mes desirs, sa voix appelle les chefs que tu viens de nommer. Allons sans tarder davantage, nous les joindrons près des gardes aux portes du camp, où je leur ait dit de se rassembler.

Qu'il ait toujours le même zèle, répliqua Nestor, et aucun des Grecs, quand il leur adressera ses exhortations et ses ordres ne s'irritera contre lui et ne refusera de lui obéir.

En disant ces mots, le vieillard couvre son sein de sa tunique, chausse ses magnifiques brodequins, et attache avec

des agrafes autour de ses épaules son manteau, ample, teint en pourpre, au-dessus duquel est crépé le poil d'une laine moelleuse. Il prend sa lance pesante et acérée, marche sans retard, le long des vaisseaux; et s'arrêtant auprès d'Ulysse, égal en prudence à Jupiter, il l'appelle et l'excite à se lever. Sa voix frappe aussitôt l'oreille d'Ulysse, qui sort de la tente. Pourquoi, leur dit-il, errez-vous seul dans le camp pendant les ombres paisibles de la nuit? Le péril est-il donc si terrible?

Fils généreux et prudent de Laërte, répondit Nestor, ne t'irrite point si nous venons troubler ton sommeil: d'affreux malheurs menacent les Grecs. Suis-nous; éveillons tous les chefs, avec lesquels il est nécessaire de consulter si nous devons fuir ou combattre.

Ulysse rentre, charge ses épaules de son écu superbe, et marche sur leurs pas. Ils arrivent près de Diomède qu'ils trouvent étendu tout armé hors de sa tente. Plongé dans le repos, ses braves compagnons l'entouraient; leurs têtes n'avaient d'autre appui que leurs boucliers; auprès d'eux étaient enfoncées en terre leurs lances, dont l'acier brillait dans l'éloignement, comme l'éclair du père des dieux. Le héros dormait d'un sommeil tranquille, couché sur une peau de sanglier; un tapis éclatant était déployé sous sa tête. Le vieux Nestor s'avance près de lui, le touche légèrement du pied, et lui fait hautement ce reproche: Lève-toi, fils de Tydée: par quelle mollesse savoures-tu le sommeil toute la nuit? N'entends-tu pas les Troyens, qui, maîtres de la colline assiègent nos vaisseaux, et ne sont plus séparés de nous que par un court espace?

Le guerrier s'arrache à l'instant au sommeil, et se levant avec précipitation, ces paroles volent de ses lèvres: Infatigable vieillard, tu ne prends jamais de relâche! N'y a-t-il point parmi les fils de la Grèce de plus jeunes guerriers qui puissent aller de toutes parts éveiller les chefs? Il est impossible de t'engager à jouir de quelque repos.

Ami, répondit Nestor, j'ai, il est vrai, des fils vaillants, j'ai des troupes nombreuses, et je pourrais sans doute laisser à quelqu'un d'eux le soin d'appeler les chefs. Mais la calamité la plus horrible afflige les Grecs, notre destinée est des plus incertaines; nous sommes sur un acier tranchant; cet instant peut décider de notre salut ou de notre perte. Si cependant tu es touché de compassion pour moi, va, tu es jeune, va éveiller Ajax fameux par la légèreté de sa course, et le rejeton de Phylée.

Il dit: Diomède jette sur ses épaules l'énorme peau d'un lion fauve, qui descend jusqu'à ses pieds; et prenant sa lance, il s'éloigne et rejoint en un moment Nestor avec ces chefs qu'il a tirés du sommeil.

Ils arrivent auprès des gardes rassemblés; et loin de trouver leurs chefs endormis, ils les voient tous pleins de vigilance, assis les armes à la main. Tels que ces animaux fidèles qui veillent avec une attention pénible autour d'une bergerie, depuis l'instant où ils ont entendu un lion indomptable s'élançer des montagnes, et traverser la forêt; les bergers et leurs chiens se sont réunis contre lui en tumulte, il n'est plus pour eux de repos : tels ces guerriers, bannissant le sommeil de leurs paupières, passent une longue nuit à veiller, tournés constamment vers les Troyens pour entendre leurs moindres mouvements, s'ils tentaient de former quelque attaque. Le vieillard, ravi de leur vigilance, les encourage, et leur dit ce peu de paroles : Mes chers enfants, soyez toujours remplis de la même ardeur; c'u'aucun de vous ne se laisse surprendre au sommeil, et nous ne serons pas la risée de nos ennemis.

En même temps il franchit le fossé. Tous les rois appelés au conseil l'ont suivi aussitôt; et Mériion et le fils illustre de Nestor, invités à consulter avec eux, ont volé sur leurs pas. Ayant traversé le fossé profond, ils s'assemblent dans un lieu non souillé de sang et de carnage; c'est là que l'impétueux Hector, après avoir immolé une foule de Grecs, s'était arrêté, lorsque la nuit avait enfin couvert la terre de ses ombres. Les chefs s'assoient, délibèrent tour à tour; et Nestor rompt le premier le silence.

O mes amis, dit-il, n'y aurait-il pas ici un héros qui, se confiant en son courage audacieux, se rendit vers les fiers Troyens pour enlever quelqu'un des ennemis écarté du corps de l'armée, ou pour entendre leurs discours dans leur camp, et savoir quels sont leurs desseins; s'ils ont résolu d'assiéger, loin de leur ville, nos vaisseaux; ou si, contents d'avoir repoussé les Grecs, ils rentreront dans leurs murailles? Celui qui s'instruirait exactement de tous leurs projets, et qui, après avoir triomphé de tant de périls, reviendrait au milieu de nous, acquerrait, sous le soleil, une grande gloire parmi les hommes. Il aurait encore un prix considérable : chacun des chefs qui commandent nos vaisseaux lui donnerait une brebis noire avec l'agneau qu'elle traîne à sa mamelle, présent dont il se féliciterait; et nous l'admettrions à tous nos plaisirs et à tous nos festins.

Il dit; tous gardent un profond silence, qui n'est interrompu que par le brave Diomède. Nestor, dit-il, c'est moi qui, animé d'un généreux courage, vais me rendre jusque dans l'armée des Troyens. Mais si quelque guerrier m'accompagnait, j'aurais encore plus de confiance et d'audace. Quand deux hommes réunis tentent une entreprise, ils remarquent à l'envi ce qui leur est avantageux; seul, quel-

que clairvoyant qu'on soit, l'esprit est plus lent, la prudence plus faible.

A ces mots, la plupart veulent suivre Diomède. Les deux Ajax, ministres de Mars, le désirent vivement, ainsi que Mériion, et surtout le fils de Nestor; l'illustre Ménélas y aspire; et Ulysse, toujours animé du même courage, déclare qu'il pénétrera au milieu du camp des Troyens.

Agamemnon prenant alors la parole: Fils de Tydée, Diomède, que j'aime tendrement, dit-il, choisis toi-même le compagnon que tu souhaites, et désigne le plus intrépide parmi ceux qui se présentent; car un grand nombre de guerriers brûlent de partager tes périls. Qu'aucun égard, au mépris du plus digne, ne te porte à préférer celui qui serait moins doué des qualités que demande une telle entreprise; n'accorde rien au respect ni à la supériorité du rang. Il lit, craignant que son frère ne fût nommé.

Si l'on m'autorise à choisir celui qui doit m'accompagner, répondit sans balancer Diomède, comment pourrais-je oublier Ulysse, lui dont l'âme généreuse est au-dessus de tous les périls, et qui est le favori de Minerve? S'il me secondait, telle est sa rare prudence, que nous reviendrions au milieu de vous, même à travers les flammes.

Fils de Tydée, interrompit Ulysse, ne me prodigue ni la louange ni le blâme; tu parles devant les Grecs, qui me connaissent. Partons sans tarder davantage; les ténèbres vont disparaître, l'aurore approche, les astres précipitent leur marche, la nuit a fait les deux tiers de son cours, il ne nous reste que peu d'instant favorables.

Après ces mots, ils revêtent des armes terribles. Le brave Thrasymède donne une épée à deux tranchants au fils de Tydée, qui avait laissé son épée dans sa tente; il lui remet son bouclier, et pose sur le front du guerrier un casque de cuir épais, sans ornements et sans panache, tel que ceux dont on se munit dans la fleur de l'adolescence. Mériion donne à Ulysse son arc, son carquois, son épée, et lui couvre le front d'un casque de peau; dans l'intérieur s'étendaient et s'entrelaçaient de fortes et nombreuses courroies; tandis qu'au dehors, les dents éclatantes d'un sanglier étaient placées en longs rangs et dans une exacte symétrie; le cône était d'un ferme tissu de laine. Jadis Autolycus, s'emparant d'Eléone, et brisant les barrières du palais d'Amyntor, y enleva ce casque pour butin; il le donna dans la ville de Scandie, à Amphidamas de Cythère, qui en fit présent à Molus, monument d'hospitalité; Molus le remit à son fils Mériion, pour qu'il le portât au milieu des batailles; et maintenant ce casque couronne et défend le front d'Ulysse.

Les deux héros, couverts de ces armes redoutables, partent, laissent les chefs en ce lieu. Aussitôt Minerve leur envoie un héron qui vole près de leur chemin à leur droite. Leurs yeux ne peuvent l'apercevoir à travers les épaisses ténèbres ; mais leur oreille est frappée de ses cris perçants. Ulysse, charmé, invoque la déesse.

Daigne m'écouter, fille de Jupiter, toi qui m'assistes dans toutes mes entreprises, et à qui je ne puis dérober aucun de mes pas. Maintenant donne-moi un témoignage distingué de ta protection. Fais que nous retournions en triomphe dans notre camp, après nous être signalés par quelque grand exploit qui soit pour les Troyens une source éternelle de larmes.

Le vaillant Diomède l'implore à son tour. Écoute-moi aussi, fille invincible de Jupiter. Accompagne le fils, ainsi que tu accompagnas le père lorsqu'il se rendit à Thèbes comme ambassadeur des Grecs, demeurés près de l'Asope sous les armes. Il portait dans ces murs, aux enfants de Cadmus, les paroles flatteuses de la paix ; mais, à son retour, il fit les actions les plus étonnantes, secouru de toi, grande déesse, qui, remplie de bienveillance pour lui, fus à ses côtés. Favorable à mes desseins, sois de même à mes côtés en ce moment ; défends-moi, et je te sacrifierai une génisse d'un an, au large front, qu'aucune main n'aura mise sous le joug ; je te la sacrifierai après que l'on aura doré ses cornes naissantes.

Telles furent leurs prières ; et Minerve les entendit. Dès qu'ils ont invoqué la fille du grand Jupiter, ils poursuivent leur marche, tels que deux lions, au milieu de la nuit ténébreuse, à travers les cadavres, les armes, le sang, et le carnage.

Cependant, Hector, aussi vigilant qu'Agamemnon, ne permettait pas que les Troyens fussent ensevelis dans le sommeil : mais il venait de convoquer tout ce qu'il y avait de princes et de chefs dans l'armée, et les ayant rassemblés, il leur communique le dessein que la prudence lui suggère. Qui veut, dit-il, exécuter l'entreprise que je vais proposer ? le prix qui l'attend contentera ses désirs. Sans parler de la gloire qui lui est réservée, je lui donnerai le plus beau char qui soit dans l'armée des Grecs, et deux de leurs coursiers qui lèvent le front le plus orgueilleux. Mais je demande qu'animé d'une noble audace, il s'approche de leurs vaisseaux pour découvrir s'ils les gardent, comme ils ont fait jusqu'à ce moment, ou si, accablés de fatigues, domptés par notre bras, ils méditent la fuite, et ne veillent plus à leur sûreté durant les ténèbres.

Ils gardent tous un long silence. Il y avait dans l'assem-

blée un Troyen nommé Dolon, né du divin héraut Eumédès : fils unique, et entouré de cinq sœurs, il possédait beaucoup d'or et d'airain ; il était difforme par ses traits, mais léger à la course. C'est lui qui s'avancant alors près des chefs troyens : Hector, dit-il, j'ose, le cœur plein d'un courage audacieux, m'approcher des vaisseaux, et reconnaître les ennemis : mais lève ton sceptre, jure que tu me donneras le char éclatant et les coursiers qui conduisent le divin fils de Pélée. Je n'irai pas en vain à la découverte et ne tromperai point ton attente : je m'avancerai dans le camp des Grecs, jusqu'à la tente d'Agamemnon, où peut-être les chefs délibèrent s'ils doivent fuir ou combattre.

Hector, levant son sceptre, profère ce serment : J'atteste Jupiter qui tonne dans les cieux, qu'aucun autre que toi parmi les Troyens ne sera conduit par ces coursiers, et que tu en seras le glorieux possesseur. Il fait un serment inutile, qui cependant enflamme le guerrier.

Dolon charge à l'instant son dos de son arc, se couvre de la dépouille d'un loup éclatant par sa blancheur, met le casque en tête, prend une lance, et se hâte de s'éloigner de l'armée. Il ne devait point revenir sur ses pas, et rapporter de réponse à Hector. Abandonnant la foule des hommes et des chevaux, il poursuivait sa route avec ardeur. Ulysse l'aperçoit qui s'avance, et dit à son compagnon : Diomède, voici un guerrier qui vient du camp ennemi, soit pour nous épier, ou pour dépouiller quelqu'un de ceux qui sont plongés dans la sombre nuit du trépas. Mais permettons-lui de nous devancer ; poursuivons-le ensuite, et courons le saisir. S'il nous échappe par la légèreté de sa course, dirige-la vers les vaisseaux, te précipitant sur lui le javelot en main, pour lui ravir tout refuge du côté de la ville.

En disant ces mots, Ulysse, suivi de Diomède, se retire, et ils se cachent derrière un tas de morts : le Troyen imprudent passe avec rapidité. Mais lorsqu'il est éloigné, à la distance que franchissent des mules qui, de concert avec des bœufs, sillonnent un guéret déjà creusé par le soc, les ont devancés, trainant avec plus de rapidité la pesante charrue ; alors ils le poursuivent. Dolon s'arrête au bruit de leur course ; il se flatte que ses compagnons viennent du camp troyen le rappeler par l'ordre d'Hector. Dès qu'ils sont à la portée du javelot, et même avant ce moment il les reconnaît pour ennemis ; il meut ses pieds légers et prend la fuite : ils s'élancent sur ses pas. Comme deux limiers, à la dent meurtrière et dévorante, exercés à la chasse, poursuivent avec une ardeur infatigable, dans les détours d'une forêt, le lièvre qui court devant eux en jetant des cris de terreur : ainsi Diomède et Ulysse, coupant la retraite au Troyen, le pres-

sent sans lui donner de relâche. Bientôt dans sa fuite, il touchait au camp et se précipitait entre les mains des gardes, lorsque Minerve remplit Diomède d'une force nouvelle, ne voulant pas que quelqu'un des Grecs pût se vanter d'avoir porté les premiers coups à ce guerrier, et que le héros ne fit que l'abattre. Il accourt agitant le javelot levé. Demeure, s'écrie-t-il, ou je t'atteins ; tu ne peux te dérober longtemps à la mort que te prépare mon bras.

Il dit et lance son javelot, qui volant au gré de ses desirs, épargne Dolon, et lui rasant l'épaule, s'enfonce en terre derrière lui. Le guerrier demeure immobile ; il tremble, ses dents s'entrechoquent avec bruit ; il pâlit de terreur. Les deux chefs le joignent hors d'haleine, et saisissent le malheureux, qui les implore en répandant des larmes. Épargnez mes jours, leur dit-il, et chargez-moi de liens ; je vous paierai le prix de ma liberté. L'airain, le fer ouvragé et l'or, abondent dans le palais de mon père ; il vous prodiguera ces richesses pour ma rançon, s'il apprend que je suis en vie près des vaisseaux des Grecs.

Rassure-toi, dit l'artificieux Ulysse, écarte la pensée de la mort. Réponds-moi et sois fidèle à la vérité. Qu'est-ce qui t'engage à t'éloigner ainsi de l'armée, à t'approcher seul de notre camp au milieu des ténèbres, pendant que tous les mortels goûtent le repos ? Viens-tu dépouiller les victimes de la parque ? Est-ce Hector qui t'envoie vers le rivage épier nos desseins ? ou ne serais-tu guidé que par ton audace ?

C'est Hector, répond Dolon (et ses genoux tremblaient avec force), c'est Hector qui, pour mon infortune, m'a porté à cette entreprise, en me promettant les infatigables coursiers et le char brillant du fils de Pélée. Il m'a ordonné d'aller, à travers les ombres de la nuit, près de nos ennemis ; de m'instruire si vous gardez vos navires comme vous avez fait jusqu'à ce moment, ou si, domptés par notre bras, accablés de fatigue, vous méditez la fuite, et n'observez plus la même vigilance durant les ténèbres.

Tu aspirais à de grandes récompenses, lui réplique Ulysse en souriant, quand tu demandais les coursiers du petit-fils d'Æacus, eux qui refusent de se laisser subjugué par la main des hommes, à moins que ce ne soit celle d'Achille, née d'une mère immortelle. Mais parle, réponds avec sincérité. En portant ici tes pas, où as-tu laissé Hector ? en quel lieu sont ses armes redoutables ? où sont ses coursiers ? comment les Troyens ont-ils placé leurs gardes et leurs tentes ? Dis les projets qu'ils concertent, s'ils ont résolu d'assiéger nos vaisseaux, ou s'ils veulent retourner dans leurs murs, contents d'avoir repoussé les Grecs.

Je répondrai à tes questions avec la plus exacte vérité,

dit le fils d'Eumédès. Hector et les principaux chefs, loin du tumulte, tiennent un conseil près de la tombe du fameux Ilius. Quand aux gardes, illustre héros, il n'en est point d'établis particulièrement pour s'occuper de notre sûreté et nous garantir de surprise : les Troyens, à qui le devoir en impose la loi, veillent autour de ces feux, et s'exhortent à la vigilance. Nos alliés sont plongés dans un profond sommeil, et nous abandonnent le soin de garder le camp. Ils n'ont auprès d'eux ni leurs enfants ni leurs femmes.

Mais, reprend l'adroit Ulysse, ces alliés endormis sont-ils confondus avec les braves Troyens, ou en sont-ils séparés ?

Je vais aussi te satisfaire à ce sujet, repartit l'espion. Les Cariens, les Péoniens qui courbent l'arc, les Caucons, les Lélègues, et les vaillants Pélasges, bordent la mer. Non loin des murs de Thymbre sont les Lyciens, les superbes Mysiens, et les peuples de Phrygie et de Méonie avec leurs chars. Mais pourquoi me demander un long détail ? Si vous avez résolu de pénétrer dans notre camp, voilà le quartier des Thraces, qui, venus depuis peu d'heures à notre secours, se tiennent à l'écart et forment les derniers rangs de l'armée. Rhésus, leur roi, fils d'Étionée, est au milieu d'eux. Jamais je n'ai vu de coursiers ni plus beaux ni plus grands que les siens. Plus blancs que la neige, ils égalent les vents dans leur course rapide. L'or et l'argent, façonnés par une main habile, composent son char. Lui-même est arrivé dans ces lieux, chargé d'une armure d'or, digne de ravir en admiration, et moins faite pour les hommes que pour les dieux immortels. Mais conduisez-moi près de vos vaisseaux, ou me liez ici de fortes chaînes, jusqu'à ce que vous ayez connu par vous-mêmes si mon récit est menteur.

Alors l'impétueux Diomède lui lançant un regard terrible : Dolon, dit-il, puisque tu es tombé entre nos mains, ne te flatte pas d'échapper, quoique tu nous aies donné des avis utiles. Si nous acceptons le prix de la liberté, ou si nous te laissons fuir, il n'est pas douteux que tu ne revinsses auprès de nos vaisseaux épier nos desseins, ou guider une attaque ouverte. Abattu par mon bras, rends le dernier soupir, et ne sois plus un fléau pour les Grecs.

Il dit ; et tandis que le Troyen l'implorait et lui portait la main vers le menton, Diomède, levant son fer, le frappe au milieu de la gorge, et lui coupe les deux nerfs. Sa bouche articulait quelques mots lorsque sa tête abattue roule sur le sable. Ils lui ôtent le casque, s'emparent de la peau de loup, de l'arc flexible, et du long javelot. Le sage Ulysse, élevant ces dépouilles vers le ciel, les consacre à Pallas, qui cou-

ronne le guerrier de butin ; et il lui fait cette prière : Déesse, jouis de cette offrande ; nous préférerons tes autels à ceux de tous les dieux qui habitent l'Olympe. Continue à guider nos pas, et conduis-nous vers les coursiers et les tentes des Thraces.

En disant ces mots, il place ces dépouilles au haut d'un tamarin ; et craignant qu'à leur retour les ombres voltigeantes de la nuit ne les dérobent à leurs regards, il brise des roseaux et de longues branches de tamarin couvertes de fleurs, signe remarquable dont il entoure ces dépouilles. Ils poursuivent leur route à travers les armes et les flots de sang noir, et bientôt approchent des Thraces, qui, fatigués des travaux d'un long voyage, étaient ensevelis dans un profond sommeil. Auprès d'eux, leurs belles armes, rangées sur trois lignes, étaient couchées à terre ; à côté de chaque guerrier étaient deux chevaux destinés au même joug. Rhésus dormait au milieu de ces troupes ; près de lui ses bouillants coursiers étaient attachés derrière son char. Ulysse aperçoit le premier ce chef ; et le montrant à Diomède : Voici, dit-il, le héros, voici les coursiers que nous a décrits le Troyen auquel nous venons de ravir le jour. C'est ici qu'il faut donner à ton courage tout son essor ; il serait indigne de toi d'être oisif les armes à la main. Détache ces chevaux : ou, si tu le préfères, immole ces guerriers ; j'enlèverai les chevaux.

Il dit. Minerve souffle une nouvelle audace au cœur de Diomède. Il sème le carnage tout autour de lui ; d'affreux gémissements s'élèvent du sein de ceux que son glaive a frappés ; le sang rougit la terre. Comme un lion surprend des troupeaux de chèvres et de brebis laissées sans défense, et fond sur elles, impatient de les détruire ; le fils de Tydée fait ruisseler le sang des guerriers de la Thrace, jusqu'à ce qu'il en ait envoyé douze aux sombres bords. Ulysse, qui le suit, tire à l'écart chacun de ceux que son compagnon a percés, afin que les superbes coursiers de Rhésus, encore farouches et novices aux combats, passent avec facilité, et ne s'épouvantent pas en marchant sur des cadavres. Diomède pénètre enfin jusqu'au roi des Thraces : c'est le treizième guerrier dans le sein duquel il plonge son épée, et qui rend le doux souffle de la vie en poussant un profond soupir. Le petit-fils d'Œnée, envoyé par Minerve, et courbé sur la tête de ce roi, n'était à ses yeux qu'un songe funeste. Cependant l'audacieux Ulysse détache les nobles coursiers, les saisit par leurs rênes, et les conduit loin de ces troupes en les frappant de son arc ; car il n'avait pas songé à enlever du beau char de Rhésus le fouet éclatant. Il donne ensuite par un son le signal de la retraite à Diomède. Mais ce

héros délibère avec ardeur s'il fera quelque action plus hardie encore : si, près de l'armure de ce prince, il dégagera son char du timon, et, l'élevant dans l'air, l'emportera ; ou s'il enverra dans l'éternelle nuit, un plus grand nombre de Thraces. Tandis que ces pensées roulaient dans son esprit, Minerve à ses côtés lui fait entendre ces paroles : Fils du magnanime Tydée, songe à retourner vers les vaisseaux, de peur que tu n'y arrives par une fuite précipitée, et qu'un autre dieu ne réveille les Troyens.

Le héros entend la voix de la déesse : aussitôt il s'élance sur l'un des coursiers de Rhésus ; et Ulysse, montant l'autre, les frappe de son arc. Les coursiers volent en bondissant vers les vaisseaux.

Cependant le dieu du jour ne fut pas longtemps aveuglé, et il aperçut Pallas qui accompagnait Diomède. Plein de fureur contre elle, il descend vers l'armée des Troyens, et réveille Hippocoon, l'un des chefs des Thraces, et fidèle parent de Rhésus. Le guerrier sort à l'instant du sommeil ; et voyant que les agiles coursiers ont disparu, et que ses compagnons palpitants sont entourés des horreurs du meurtre, il pousse des hurlements, appelle son cher Rhésus à haute voix. Il s'élève des cris et un grand tumulte parmi les Troyens, qui accourent en foule ; ils regardent avec un étonnement mêlé d'effroi l'horrible carnage fait par ces guerriers déjà retirés vers les vaisseaux.

Mais les deux chefs touchent au tamarin où ils ont abattu l'espion d'Hector. Là Ulysse, chéri de Jupiter, arrête les chevaux : Diomède s'élance à terre, remet aux mains de son compagnon les dépouilles sanglantes, remonte son coursier qu'il anime, et qui, ainsi que celui d'Ulysse vole avec ardeur vers les navires où ces chefs brûlent d'arriver.

Nestor le premier entend le bruit de leur course : O mes amis, princes et conducteurs des Grecs, dit-il à ceux qui l'entourent, suis-je dans l'erreur ou ne me trompé-je point ? mon cœur me porte à le dire ; le bruit de coursiers impétueux retentit à mon oreille. Plût aux dieux que ce fussent déjà Ulysse et Diomède qui revinssent du camp ennemi avec ces chevaux fougueux ! mais combien je crains que ces chefs, les plus puissants défenseurs des Grecs, ne soient poursuivis en tumulte par les Troyens !

Il n'avait pas achevé ces mots, que les guerriers arrivent, sautent à terre. Les chefs, transportés de joie, leur serrent la main, et leur adressent les paroles les plus flatteuses. Fameux Ulysse, dit Nestor, toi dont s'honorent les Grecs, apprends-moi comment vous avez eu ces coursiers. Les auriez-vous ravis du milieu des cohortes ennemies ? ou quelque dieu vous aurait-il fait ce don ? ils brillent de tout l'éclat des

rayons du soleil. Je suis toujours dans la mêlée, et quoique le plus vieux des combattants, on ne m'accusera pas de rester en arrière auprès des vaisseaux ; mais je n'ai jamais même entrevu de tels coursiers. Sans doute quelqu'un des immortels vous a fait ce présent : car vous êtes tous deux aimés de Pallas et de Jupiter assis au haut des nuées.

O fils de Nélée, Nestor, le lustre des Grecs, répondit le sage Ulysse, il serait facile aux dieux, s'ils le voulaient, de nous rendre possesseurs de coursiers plus distingués encore, eux dont la puissance est sans bornes. Quant à ceux-ci, ô vieillard, ils sont venus de la Thrace, et arrivés, il y a peu d'heures, au camp troyen. Le brave Diomède a immolé le roi de cette contrée, et à côté de lui douze de ses compagnons, tous d'un rang illustre. Le treizième guerrier que nous avons terrassé près de nos vaisseaux, était un espion envoyé par Hector et les autres illustres chefs des Troyens pour observer notre armée.

Il dit, et triomphant il fait franchir le fossé aux bouillants chevaux : les rois charmés accompagnent ces chefs. Arrivés à la tente superbe du fils de Tydée, ils attachent les coursiers avec de belles courroies devant la crèche où ceux de Diomède, se reposant de leurs courses, paissaient le froment le plus pur. Ulysse, en attendant qu'il offre un sacrifice à Minerve, suspend à la poupe de son vaisseau l'armure sanglante de Dolon. Les deux guerriers se plongent dans la mer, et lavent la sueur dont tout leur corps était trempé. Après que les vagues l'ont enlevée, et qu'elles ont ranimé leurs forces, les héros entrent dans des baignoires d'un airain poli où ils se rafraîchissent. Pleins de vigueur, et ayant fait couler sur leurs membres les flots luisants de l'huile, ils prennent, assis, un léger repas, et, puisant dans une urne remplie, ils répandent en l'honneur de Minerve un vin aussi doux que le miel.

---

## CHANT XI.

L'aurore, quittant la couche du beau Tithon, s'élevait pour porter la lumière aux dieux et aux hommes, quand Jupiter fit descendre dans l'armée des Grecs la Discorde fatale, tenant en ses mains le signe affreux des combats. Elle s'arrête, au milieu du camp, sur l'énorme vaisseau d'Ulysse, d'où sa voix pouvait se faire entendre de l'un et de l'autre côté, jusque dans les tentes du fils de Télamon et d'Achille, qui, se confiant dans leur force et dans leur audace, avaient placé leurs navires aux deux extrémités du camp. Là, la déesse fait éclater sa voix, pousse des cris bruyants, épouvantables, et jette dans le cœur de tous les Grecs un courage terrible qui les livre sans relâche à l'ardeur du carnage. Aussitôt la guerre a pour eux plus de douceurs que l'instant où, dans le sein de leurs vaisseaux, ils revole- raient au séjour de leur chère patrie.

Agamemnon fait aussi retentir sa voix; il ordonne aux Grecs de s'armer, et revêt le premier l'airain éclatant. Des agrafes d'argent attachent autour de ses pieds ses brodequins superbes. Il endosse la cuirasse que lui donna Cinyras comme un gage de leur amitié; car la Renommée avait annoncé jusque dans Cypre que les Grecs rassemblés vo- guaient vers Troie; c'est alors que, pour marquer son zèle au monarque, il l'enrichit de ce don. Dix lignes serrées d'un noir acier, douze éclatantes d'or, et vingt d'étain luisant, en fortifiaient et en variaient la surface: aux deux côtés s'étendaient trois serpents azurés, dont la figure imitait l'arc d'Iris, signe mémorable aux humains que Jupiter imprima dans les nues. Le roi suspend à son épaule son épée parse- mée d'étoiles d'or; le fourreau d'argent est attaché à un baudrier dont l'or forme le tissu. Il prend son bouclier solide, qui, embelli d'ornements, le couvre tout entier. Dix cercles d'airain le bordent, vingt bossettes luisantes entourent le globe ténébreux. Là est représentée la sombre Gorgone, dont l'œil féroce lance des regards funestes; elle est envi- ronnée et de la Terreur et de la Fuite. Du bouclier pend une courroie d'argent; il y rampe à replis tortueux un dragon noir, à trois têtes recourbées, sorties d'un seul tronc. Atride met sur son front un casque brillant, chargé de quatre ai-

grettes, au-dessus desquelles flotte le panache terrible; et sa main saisit deux fortes lances, dont l'airain acéré resplendit jusques aux cieux. Junon et Minerve applaudissent par un bruit éclatant au roi de la riche Mycènes.

Tous commandent à leurs écuyers de ranger les chars, et de les retenir au bord du fossé. Les bataillons s'avancent à grands pas, des cris effrayants s'élèvent avant l'aurore. Ces guerriers arrivent en bon ordre au fossé; les chars les suivent. Jupiter fait gronder sa foudre, et distiller du haut des cieux une rosée sanglante; il annonce qu'il va précipiter dans les enfers une foule de héros.

Les Troyens se rangeaient en bataille sur une colline, autour du grand Hector, du sage Polydamas, d'Enée honoré comme un dieu, des trois fils d'Anténor, Polybe, le noble Ajénor, et le jeune Acamas, égal aux immortels par sa beauté. Hector marche à leur tête, portant son bouclier éblouissant. Semblable à l'étoile ardente et funeste qui, tantôt sortant des nuages, darde ses feux dévorants, tantôt rentre au sein ténébreux des nuées; tel le héros, donnant partout ses ordres, paraît tour à tour aux premiers rangs et aux derniers. Revêtu d'airain, il brille comme l'éclair du père souverain des dieux armé de l'égide.

Ainsi que, dans le champ d'un riche possesseur, deux troupes de moissonneurs s'avancent rapidement l'un vers l'autre en coupant de leurs faux tranchantes l'orge et le froment, les épis nombreux sont abattus: ainsi les Troyens et les Grecs s'avancent en jonchant la terre de morts. Aucun des deux partis ne songe à la fuite; guerriers contre guerriers, ils se disputent le terrain; ils s'élancent comme des loups furieux. La Discorde écoute les gémissements et repaît ses yeux de ce spectacle: seule des immortels elle assiste à ce barbare combat; les autres dieux étaient assis paisiblement dans leurs demeures, sur les sommets de l'Olympe, où s'élève pour chacun d'eux un palais superbe. Ils murmuraient tous cependant de la protection que Jupiter accordait aux Troyens: mais le dominateur suprême, peu touché de ces murmures, retiré loin d'eux, et l'esprit occupé de ses grands desseins, triomphait; il tenait ses regards attachés sur les tours d'Ilion et sur les vaisseaux des Grecs, sur les éclairs des armes, sur les vainqueurs et sur les mourants.

Tant que croissaient l'aurore et les rayons sacrés du jour, les traits des deux partis volaient avec un égal avantage; des deux côtés tombait le soldat. Mais à l'heure où le bûcheron prépare son repas dans le creux d'une vallée, après que ses bras ont épuisé leurs forces en abattant de hauts chênes, et que, las de travaux, le doux aiguillon de la faim vient le solliciter; à cette heure, les Grecs, renouvelant leurs

efforts, et s'exhortant les uns les autres de rang en rang, rompent les phalanges troyennes. Agamemnon se précipite le premier loin des siens, et frappe d'un coup mortel Bié-nor à la tête de ses troupes; il le frappe, et renverse Oilée, qui tenait les rênes de ses coursiers. Ce guerrier, s'élançant de son char, s'opposait à ce redoutable assaillant, lorsque la pique fatale l'atteint au front; le casque d'un airain épais ne peut le garantir, elle perce et le casque et l'os, ensanglantant la cervelle, et immole ce combattant au plus fort de son audace. Le roi, après leur avoir ravi de nobles dépouilles, les laisse étendus, la poitrine découverte, éclatante de blancheur.

Il court attaquer Isus et Antiphe, deux fils de Priam; l'un fruit de l'amour, l'autre de l'hyménée, et portés sur un même char : Isus tenait les rênes, le brave Antiphe combattait. Autrefois, comme ils faisaient paître les troupeaux de leur père, Achille les surprit sur le mont Ida, et les liant de branches flexibles, il les emmena dans sa tente; mais une rançon leur rendit la liberté. En ce jour Atride, plus terrible, perce de sa pique le sein d'Isus, et de son épée frappe Antiphe sous l'oreille, et le renverse du char. Il se rappelle, en se hâtant de les dépouiller de leur belle armure, qu'il les a vus près des vaisseaux, lorsque le rapide Achille les y conduisit du haut de l'Ida.

Les Troyens, loin de garantir ces jeunes guerriers du fer destructeur, tremblent pour leurs propres jours, prennent la fuite, semblables à la biche légère qui voit le lion pénétrer dans sa retraite, saisir ses faibles faons de sa dent irrésistible, et, brisant d'un seul coup leurs os, leur arracher une vie naissante et tendre : elle est auprès d'eux sans pouvoir les secourir; un tremblement mortel s'empare d'elle, et soudain, cédant à son effroi, elle se précipite loin de l'animal féroce à travers l'épaisseur des buissons, inondée de sueur, redoublant toujours sa course.

Atride atteint Pisandre et Hippoloque, fils d'Antimaque, qui, gagné par l'or de Paris, mettait des obstacles au désir qu'avaient les Troyens de rendre Hélène au blond Ménélas. Le roi surprend les deux guerriers, montés sur un même char, animant leurs coursiers rapides; les superbes rênes échappent de leurs mains, tant ils se troublent à l'aspect d'Atride, qui fond sur eux comme un lion. Ils l'implorant du haut de leur char.

Epargne-nous, ô fils d'Atrée! reçois le digne prix de notre liberté. Les richesses les plus précieuses, de beaux ouvrages en airain, en fer et en or, se conservent dans le palais d'Antimaque; il te les prodiguera pour notre rançon, dès qu'il apprendra que ses enfants respirent sous vos tentes.

C'est ainsi que, versant des larmes, ils voulaient adoucir le monarque par des paroles suppliantes, lorsqu'ils entendirent cette réponse terrible : Si vous tenez le jour d'Antimaque, de ce chef qui, autrefois, dans l'assemblée des Troyens, proposa d'immoler au sein de vos remparts Ménélas et le sage Ulysse, nos députés, et voulut nous priver pour jamais de leur retour, portez en ce moment la peine du crime odieux de votre père.

Il dit ; et de sa pique perçant le sein de Pisandre, il précipite du char ce guerrier, qui, tombant à la renverse, frappe la terre. Hippoloque sautait de son char ; mais atteint par le fer d'Atride, ses bras et sa tête sont abattus, et le tronc, comme un mortier, roule au milieu des combattants. Atride abandonne ces guerriers, et, suivi des Grecs, vole au plus fort de la mêlée. Alors les bataillons ravagent les bataillons mis en fuite, les chars poursuivent les chars ; des nuages de poussière s'élèvent de la campagne, excités par les pas retentissants des coursiers. Agamemnon presse les fuyards, exhorte les Grecs, et tout à la fois sème le carnage. Lorsque le feu dévorant allume une épaisse forêt que la hache a respectée, au souffle furieux des vents qui portent les flammes de toutes parts, les branches tombent avec les troncs déracinés par la tempête brûlante : ainsi les Troyens, dans leur fuite, tombent sous les coups d'Atride, jonchent la terre de leurs têtes superbes. Les coursiers, la crinière hérissée, traînent à grand bruit les chars vides à travers ce champ de la guerre, désirant la main de leurs sages conducteurs ; mais, hélas ! étendus sur la poussière, objets d'horreur pour leurs épouses, ils attirent les vautours.

Jupiter met Hector à l'abri de tous les dangers, au milieu des traits, de la poussière, du tumulte, du sang et de la mort.

Déjà les Troyens ont passé le tombeau de l'ancien Ilius, et ils s'approchaient du figuier sauvage, soupirant après leurs remparts. Atride les poursuit toujours en poussant de grands cris, et en exhortant les siens d'une voix terrible ; ses mains invincibles sont couvertes d'une poussière ensanglantée. Mais lorsqu'ils sont arrivés près des portes Scées et du hêtre, ils s'arrêtent enfin, attendent leurs compagnons qui fuient encore au milieu de la plaine, comme tout un troupeau de génisses épouvantées que disperse un lion venu dans une sombre nuit : l'une ne peut échapper à sa rage ; il lui brise le cou, en la saisissant de sa dent cruelle, et dévore tout son sang et ses entrailles : ainsi les Troyens, poursuivis par l'indomptable chef des Grecs, lui laissent toujours les derniers pour victimes. Ils redoublent la rapidité de leur fuite, ils tombent en foule de leurs chars, sur le front, à la

renverse, sous les coups d'Atride ; nul n'est plus ardent au carnage. Bientôt il était sous les hautes murailles d'Ilion, lorsque le père des dieux et des hommes, descendant des cieux, arrive au sommet de l'Ida : il tient la foudre ; et s'adressant à la messagère des dieux, Iris aux ailes dorées : Va, dit-il, prompte Iris, cours instruire Hector de ma volonté suprême. Tant qu'il verra le fils d'Atrée se précipiter aux premiers rangs, frapper d'un bras victorieux les cohortes, qu'il évite sa rencontre, content d'encourager les siens à soutenir l'attaque furieuse de l'ennemi. Mais aussitôt qu'atteint d'une blessure ce héros s'élancera de son char, j'accorderai la victoire au fils de Priam : qu'il sème alors le carnage, jusqu'à ce qu'il parvienne aux vaisseaux, et que le soleil, achevant sa course, ait fait place aux ténèbres sacrées de la nuit.

Iris, plus rapide que les vents, obéit à cet ordre, descend des sommets de l'Ida vers Ilion. Elle trouve Hector debout sur son char ; et l'agile déesse, s'approchant du guerrier, lui tient ce discours : Fils de Priam, Hector, supérieur aux mortels par ta prudence, Jupiter m'envoie t'instruire de sa volonté suprême. Tant que tu verras Agamemnon se précipiter aux premiers rangs, frapper d'un bras victorieux les cohortes, évite sa rencontre, content d'encourager les Troyens à soutenir l'attaque furieuse de l'ennemi. Mais aussitôt qu'atteint d'une blessure il s'élancera sur son char, Jupiter t'accordera la victoire : sème alors le carnage jusqu'à ce que tu parviennes aux vaisseaux, et que le soleil, terminant sa course, ait fait place aux ténèbres sacrées de la nuit.

En achevant ces mots, la légère Iris s'envole. Hector saute de son char avec ses armes, et, agitant deux javelots, court dans toute l'armée, l'exciter au combat ; il réveille leur ardeur guerrière. Les Troyens se retournent, et font face aux Grecs, qui, de leur côté, serrent leurs cohortes. Le combat se rallume ; les rangs sont fermes, intrépides ; et Agamemnon, s'élançant le premier, veut devancer tous les siens dans cette attaque.

Muses, habitantes de l'Olympe, dites-moi qui le premier, soit des Troyens, soit de leurs illustres alliés, osa venir à la rencontre d'Agamemnon. C'est Iphidamas né d'Anténor, aussi distingué par sa force que par sa haute stature. Il fut élevé dans la fertile Thrace par son aïeul Cissée, père de la belle Théano ; et lorsqu'il fut entré dans l'adolescence, où l'on est épris de la gloire, Cissée le retint dans son palais, le donna pour époux à sa fille. Mais à peine ces liens furent-ils formés, que ce jeune héros, excité par le bruit de l'armement des Grecs, vola des bras de son épouse vers

Ilion, suivi de douze vaisseaux, qu'il laissa aux rives de Pécopé, et il se rendit à Troie. C'est lui qui dans ce moment court à la rencontre d'Atride. Lorsqu'ils sont près l'un de l'autre, le javelot du roi s'égare et le manque. Iphidamas, plein de confiance, lui porte le sien au-dessous de la cuirasse, et pousse le javelot d'un bras nerveux ; mais le fer, rencontrant l'argent qui décore le baudrier, ne peut le percer, et se recourbe comme le plomb. Atride saisit le javelot, le tire à soi avec effort, aussi furieux qu'un lion ; et l'arrachant des mains du guerrier, lui décharge de son épée un coup sur la tête, et lui ravit le jour : il tombe, et dort du sommeil profond de la mort, loin de sa jeune épouse, qu'il avait comblée de présents, et qu'il abandonna pour secourir ses concitoyens, sans tenir d'elle un doux rejeton ; il lui avait donné cent taureaux superbes, et promis mille brebis des immenses troupeaux qui paissaient dans ses campagnes. Hélas ! le fils d'Atrée le dépouille en ce moment de sa brillante armure, et la porte en triomphe au milieu des Grecs.

Le fils aîné d'Anténor, Coon, distingué parmi les combattants, voit le vainqueur et la chute de son frère, et ses yeux se couvrent d'un nuage : mais bientôt, se glissant à côté d'Atride, il le frappe de sa pique ; le fer acéré lui perce le bras. Le roi sent une douleur aiguë : cependant il combat encore, et se précipite sur Coon, tenant son javelot, frère épais. Déjà le guerrier se hâta d'entraîner le corps de son frère, et appelait à haute voix les plus vaillants Troyens à son secours, lorsque le roi l'atteint de ce javelot au-dessous du large bouclier, lui donne le coup mortel, et, s'avançant aussitôt, lui sépare la tête du tronc sur le corps d'Iphidamas. Ainsi les deux fils d'Anténor, après avoir rempli les jours marqués par les destins, furent abattus par la main du chef des Grecs, et descendirent réunis dans la sombre demeure des enfers.

Tant qu'un sang ardent jaillissait de la blessure, Agamemnon parcourt les rangs troyens, et le ravage, armé de sa lance, de son épée, et de pierres énormes ; mais dès que son sang cesse de couler, de vives douleurs déchirent son cœur intrépide. Tel un trait aigu et amer perce le sein d'une femme dans les maux de l'enfantement, trait lancé par les filles de Junon, les cruelles Ilythies, qui envoient les peines les plus terribles. Il monte sur son char, ordonne à son écuyer de pousser les coursiers vers les vaisseaux ; et en proie à d'affreux tourments, il exhorte les siens à haute voix. Amis, princes et chefs de l'armée, c'est à vous maintenant à défendre d'une attaque formidable les vaisseaux qui vous portèrent sur ces bords, puisque Jupiter ne me

permet pas de combattre tout le jour. Il dit, et l'écuyer frappe les coursiers à la crinière flottante et les pousse vers le rivage : ils prennent un vol impétueux, et blanchissant leur sein d'écume et de poussière, ils ont mis en un moment le monarque blessé à l'abri des périls.

Hector, apercevant sa retraite, élève la voix : Troyens, et vous, alliés invincibles, amis, montrez-vous des guerriers, rappelez tout le feu de votre ancienne valeur. Le chef si redoutable des Grecs prend la fuite : Jupiter m'accorde une brillante victoire. Que vos bouillants coursiers enfoncent les rangs de l'ennemi, et couronnez-vous d'une gloire immortelle.

Ces mots enflamment tous les courages. Tel qu'un hardi chasseur qui, de la main et de la voix, anime ses limiers à la dent éclatante à poursuivre un sanglier féroce ou un lion ; tel Hector excite l'ardeur de ses troupes. On le prendrait pour le dieu des combats. Il marche fièrement à la tête des siens, et tombe sur les phalanges acharnées au carnage, avec la rapidité de la tempête qui, fondant des cieux, bouleverse le noir empire de la mer.

Qui fut le premier qu'Hector immola, quand Jupiter voulut le couvrir de gloire, et qui fut le dernier abattu sous ses coups ? Assæus est d'abord renversé, et bientôt Opite Antonoüs, Agélaüs, Dolops, Ophelte, Orus, Æsymne, enfin Hipponoüs, dont la valeur a soutenu tant de combats : ce sont là les chefs qu'il immole ; avec eux meurt une foule de guerriers inconnus à la renommée. Ainsi un tourbillon orangeux, précipité à grand bruit du fond de l'occident, bat, chasse les nuages rassemblés par les autans agiles ; au souffle vagabond du vent, les vagues enflées s'entassent, roulent de toutes parts sur la plaine humide, tandis que l'écume se dissipe au loin dans les airs : ainsi le fils de Priam frappe, confond et disperse les troupes nombreuses des Grecs.

Alors leur défaite était entière, et l'on aurait vu ce peuple fuyant jusque dans ses navires, si le sage Ulysse n'eût enflammé par ces mots la valeur de Diomède : Fils de Tydée, qu'est devenu le courage qui nous distinguait ? Viens, ami, soutenons ensemble le combat ; nous serions couverts d'un éternel opprobre si le superbe Hector s'emparait de nos vaisseaux.

N'en doute pas, je suis loin de reculer, et je soutiendrai le choc du vainqueur répondit le héros : mais tous nos efforts seront inutiles puisque Jupiter se range du parti des Troyens.

Il dit ; et perçant de sa pique le sein de Thymbrée, il le renverse du char ; Ulysse abat Molion, écuyer fameux de ce

roi. Ils les laissent plongés dans la sombre nuit de la mort, et se jettent au milieu des rangs troyens, semblables à deux sangliers qui, rappelant leur généreux courage, fondent tout à coup sur les limiers ardents à les poursuivre ; tels ces chefs, présentant soudain le front à l'ennemi, ravagent ses cohortes. Les Grecs, qui fuyaient devant le redoutable Hector, respirent avec quelque douceur.

Diomède et son compagnon saisissent un char monté par deux guerriers illustres, les fils de Mérops de Percose qui, surpassant tous les humains dans l'art de connaître l'avenir, avait défendu à ses fils d'aller au milieu des funestes combats ; mais ils ne lui obéirent point, entraînés par la noire Parque. Le terrible Diomède en ce moment leur arrache la vie, et se décore de leurs armes, pendant qu'Hippodame et Hypérochus tombent sous le fer d'Ulysse.

Alors Jupiter, l'œil attaché sur la plaine, du haut de l'Ida, tient la balance des combats en équilibre : des coups mutuels portent le trépas. Diomède frappe de son javelot le flanc du fameux fils de Péon, Agastrophus, qui n'avait pas à côté de lui son char pour favoriser sa fuite : son écuyer, par son ordre, le tenait à l'écart, tandis que ce chef victime d'une aveugle erreur, courait aux premiers rangs, jusqu'à ce qu'il eût perdu la douce lumière du jour.

Hector, du milieu de sa troupe, apercevant la chute de ce guerrier, fait retentir les cieux de ses cris et se précipite vers les deux héros, à l'instant suivi des phalanges troyennes. Le brave Diomède ne peut se défendre d'un moment de trouble.

C'est contre nous, dit-il au fils de Laërte, que roulent ces flots précipités par Hector furieux : mais demeurons fermes, et, nous armant de tout notre courage, sachons le repousser.

Sa lance, qu'il agite, part avec ces mots, et, dirigée contre Hector, frappe sans s'égarer le haut de son casque : l'airain repoussé par l'airain ne touche pas le front du héros, défendu par le casque épais et long que lui donna le dieu du jour. Cependant Hector, étourdi du coup, se retire au milieu des siens, tombe sur ses genoux la main contre terre ; une sombre nuit environne ses yeux. Mais tandis que Diomède court loin des rangs pour reprendre son impétueuse lance enfoncée dans le sable, Hector revient à la vie, et, montant sur son char, se couvre de ses bataillons, et se dérobe au trépas. Son ennemi le poursuit la lance à la main, et s'écrie :

Tu viens donc d'échapper encore à la mort, lion indompté, après l'avoir vue de si près ! C'est encore Apollon qui t'a sauvé, lui que tu implores quand tu vas affronter le siffle-

ment des javelots. Ose à l'avenir te trouver sur mes pas, et je te donnerai enfin le coup mortel, s'il est aussi quelque divinité qui me soit propice : je vais cependant immoler tous ceux que j'atteindrai dans ma course.

Il dit ; et tandis qu'il ravissait l'armure du fils illustre de Péon, Pâris, l'époux de la blonde Hélène, caché derrière la colonne du tombeau d'Ilus, dont la vieillesse fut jadis l'honneur des peuples, tend son arc et le dirige contre Diomède. Diomède enlevait la cuirasse ornée d'Agastrophus, le bouclier et le casque pesant, lorsque Pâris lire un trait, qui ne volant pas inutilement de ses mains, atteint le fils de Tydée, et lui perçant le pied s'enfonce profondément dans la terre. Pâris s'élançe en riant avec un doux transport, et dit d'un air de triomphe : Ton sang coule, et ma flèche a pris un heureux essor ! Que n'ai-je pu la plonger au fond de ton cœur, et t'arracher la vie ! les Troyens, qui frémissent devant toi comme l'agneau bêlant devant le lion, auraient quelque repos après tant de calamités.

Archer présomptueux, lui répond le héros sans se troubler, toi qui n'es fameux que par ton carquois, et dont l'unique soin est de plaire aux femmes, que n'oses-tu, couvert d'autres armes, tenter de m'attaquer ouvertement ? ton arc et tes flèches nombreuses ne te seraient plus d'aucune ressource. Tu te glorifies de m'avoir effleuré le pied : je méprise autant ce coup que s'il partait de la main d'un enfant ou d'une femme. Le trait d'un homme lâche et vil est sans force. Le javelot lancé par ma main frappe mon ennemi et l'étend parmi les morts ; son épouse malheureuse ensanglante ses joues, ses enfants sont orphelins ; il rougit la terre de son sang ; et, loin d'être entouré de femmes, il se consume, en proie aux vautours.

Il dit ; et Ulysse, courant au secours du guerrier, lui fait un rempart de son corps. Diomède, derrière lui, se courbe, retire du pied la flèche acérée : une douleur aiguë se répand dans tous ses membres. Il monte sur son char ; et le cœur déchiré, il ordonne à son écuyer de regagner promptement le rivage.

Alors Ulysse demeuré seul, abandonné de tous les Grecs, que dispersait la frayeur, frémit de rage, et dit en son cœur magnanime : Infortuné que je suis ! quel parti prendrai-je ? Si je fuis pour ne point affronter des cohortes entières, ô dure extrémité ! N'est-ce pas une extrémité plus dure encore si je tombe seul au pouvoir des ennemis ? car Jupiter a mis en fuite le reste des Grecs. Mais pourquoi délibérer ? Le lâche évite le péril, et le guerrier intrépide garde constamment son poste, soit qu'il donne la mort ou qu'il la reçoive.

Tandis que ces pensées roulaient dans son esprit, les rangs armés de Troyens s'avancent et l'environnent, enfermant au milieu d'eux leur destructeur. Telle une troupe de jeunes chasseurs, avec leur meute, se précipite autour du sanglier qui sort du fond d'une forêt en aiguisant ses blanches défenses dans sa gueule recourbée : assailli de toutes parts, il grince des dents avec bruit ; mais, quelque épouvantable qu'il soit, ils ne reculent point : tels les Troyens se jettent avec furie autour d'Ulysse, chéri de Jupiter. Il s'élançe le javelot à la main, blesse le généreux Déiopite, immole Ennome, Thoon, porte sa lance sous le bouclier de Chersidamas sautant de son char, et l'enfonçe dans les entrailles du guerrier, qui presse de ses mains la poussière.

Ulysse les abandonne et frappe d'un coup mortel Charops, fils d'Hippase et frère de Socus. Socus, tel que l'un des immortels, s'avancait pour le défendre ; et se tenant près du héros : Fameux Ulysse, dit-il, chef aussi fécond en ruses qu'insatiable de combats, tu pourras te vanter aujourd'hui d'avoir triomphé des deux fils valeureux d'Hippase, et de leur avoir ravi leur armure ; ou, blessé de mon javelot, tu perdras toi-même le jour. En disant ces paroles, il lance son javelot, qui perce le bouclier et la cuirasse, parvient jusqu'au flanc, et enlève la peau : mais Minerve ne permit point au javelot de poursuivre son vol rapide. Ulysse s'étant aperçu que le coup n'était pas mortel : Ah ! malheureux, dit-il en reculant quelques pas, je satisferai l'un de tes vœux, ta perte est infaillible. Tu m'obliges à me retirer du combat, mais ce jour sera pour toi le sombre jour de la mort : terrassé par mon javelot, tu vas me couvrir de gloire, et ajouter une nouvelle ombre au royaume de Pluton.

A ces mots, Socus troublé prenait la fuite, lorsque le javelot d'Ulysse l'atteint au dos à l'instant où il se retournait, le perce de part en part ; il tombe, et le vainqueur s'écrie : O fils du valeureux Hippase ! tu subis donc la mort que tu m'avais destinée, et tu n'as pu lui échapper ! Malheureux ! ton père ni ta mère ne te fermeront point les yeux ; les vautours dévorants, en te frappant à coups redoublés de leurs ailes nombreuses, te déchireront : pour moi, quand j'aurai terminé ma carrière, les magnanimes Grecs rendront les plus grands honneurs à ma cendre.

Il dit, et retire de sa blessure et de son bouclier la lance redoutable de Socus : en la retirant, son sang jaillit, et il éprouve une vive douleur. A l'aspect du sang d'Ulysse, les fiers Troyens s'exhortant les uns les autres, le serrent de plus près. Il recule enfin ; et appelant du secours, il fait retentir trois fois tout ce que sa voix a de force ; trois fois

l'oreille du vaillant Ménélas en est frappée. S'adressant aussitôt au fils de Télémon, qui était à ses côtés :

Noble Ajax, dit-il, j'entends les cris de l'intrépide Ulysse; ils m'annoncent que les Troyens lui ont coupé la retraite, et qu'accablé par le nombre, il est dans un péril imminent. Retournons dans la mêlée, il faut le secourir; je crains que malgré sa valeur il ne succombe sous l'effort de tant d'ennemis, et que sa mort ne laisse aux Grecs d'éternels regrets. En disant ces mots, il s'avance, accompagné du grand Ajax : ils trouvent Ulysse environné d'ennemis. Tels des loups-cerviers, animés de la soif du sang, s'attroupent autour d'un cerf superbe, qui porte le trait dont l'a blessé l'adroit chasseur; il a su lui échapper par sa course légère, tant qu'un sang ardent coulait de sa plaie, et que ses pieds rapides secondaient ses désirs; mais enfin, affaibli par le trait cruel, il est entouré de ces loups féroces au sein d'une montagne couverte d'une noire forêt, et déjà leurs dents le déchiraient, quand soudain le sort amène un lion formidable; les loups tremblants prennent la fuite, et il demeure le maître de cette proie : tels les Troyens, aussi nombreux que vaillants, réunissaient leurs efforts contre le brave et l'adroit Ulysse, lorsqu'accourt un héros, dont la lance le dérobe à la mort. Ajax est près de lui, portant son bouclier semblable à une tour; les Troyens effrayés se dispersent au loin, tandis que Ménélas, prenant la main d'Ulysse, le conduit hors de la mêlée, et que l'écuyer lui amène son char.

Mais Ajax, fondant sur les Troyens, frappe d'un coup mortel Doryclus, fils naturel de Priam, renverse à la fois Lysandre, Pandocus, Pyrase et Pylartes. Comme un fleuve enflé des pluies orageuses de Jupiter sort frémissant de son lit, et, tombant des sommets d'une montagne, entraîne les chênes arides, les nombreux sapins, et roule un noir limon jusques au sein des mers; ainsi le fier Ajax, abattant, immolant et guerriers et chevaux, poursuit dans la plaine les cohortes troublées.

Hector ignorait cette déroute; il combattait à l'aile gauche sur les rives du Scamandre; là tombaient une foule de guerriers, et s'élevait un tumulte épouvantable autour du grand Nestor et du brave Idoménée. Hector, au milieu des ennemis, se couvrait de gloire, et du haut de son char il moissonnait de son javelot les phalanges des jeunes combattants. Cependant les Grecs n'auraient pas abandonné ce poste, si Paris, ravisseur d'Hélène, n'eût triomphé du courage de Machaon, en le blessant à l'épaule d'une flèche à trois dards. Les Grecs, malgré la fureur qu'ils respirent, tremblent que l'ennemi, profitant du désordre qu'il a jeté

dans leurs rangs, n'immole ce chef; et Idoménée s'adressant à Nestor : Ô fils de Nélée, dit-il, toi dont s'honorent les Grecs, hâte-toi, monte sur ton char : que Machaon s'y place à tes côtés, et conduis-le promptement vers nos tentes ; le fils d'Esculape, habile à couper les traits, et à verser un baume salutaire dans les blessures, vaut seul un grand nombre de guerriers. A ces mots, Nestor monte sur son char ; Machaon se place à côté de lui. Le vieillard frappe les coursiers, qui, secondant ses désirs, volent avec ardeur vers le rivage.

Alors Cébriion, écuyer d'Hector, s'apercevant de la déroute des Troyens : Fils de Priam, dit-il, tandis qu'à l'extrémité de ces rangs tumultueux nous répandons la terreur, les Troyens eux-mêmes fuient, confondus avec les chevaux. Ajax les poursuit : mes yeux ne m'ont point trompé, je le reconnais à l'immense bouclier qu'il a sur ses épaules. C'est là qu'il faut diriger nos coursiers, là où les bataillons et ceux qui montent les chars s'abandonnent au plus grand carnage, et poussent jusques aux cieus des cris terribles.

Il dit, et frappe du fouet retentissant les coursiers superbes. Ils l'entendent ; et foulant aux pieds les armes, ils emportent le rapide char entre les Troyens et les Grecs : l'essieu, ainsi que le haut du char, est tout souillé du sang que font rejaillir la corne des chevaux et le cercle roulant des roues. Hector, brûlant de se plonger dans les cohortes et de les rompre, s'élançe à terre ; il sème devant lui le tumulte et l'horreur, sa lance frappe à coups redoublés ; il parcourt les rangs, les ravage de sa lance, de son épée, et de pierres énormes ; mais il évite de se mesurer avec le fils de Télamon.

Jupiter, du haut des airs, répand enfin la terreur dans l'âme d'Ajax : ce héros s'arrête étonné, rejette sur ses épaules son bouclier, dépouille pesante des taureaux, s'éloigne en portant çà et là ses regards dans la foule de ses ennemis comme un animal féroce, et se retourne de moment en moment, faisant succéder un pas à l'autre avec lenteur. Tel qu'un lion ardent que des villageois et leurs chiens, éveillés toute la nuit, repoussent loin de l'étable de leurs bœufs, déterminés à ne pas souffrir qu'il se nourrisse de la graisse de leurs troupeaux mugissants ; dévoré de la soif du carnage, il tente plusieurs assauts ; vains efforts ! de toutes parts volent contre lui les traits nombreux lancés par des mains hardies, ainsi que les torches enflammées, qu'il redoute malgré sa fureur, et il se retire enfin au point du jour, en frémissant de rage : tel Ajax recule plein de douleur et de courroux, et il peut à peine y plier son audace ; il craint pour le sort des vaisseaux des Grecs. Comme on

voit encore l'animal lent et paresseux, mais patient et robuste, pénétrer dans un vaste guéret malgré les efforts d'une troupe d'enfants qui ont brisé sur lui un grand nombre de rameaux; il s'enfonce dans l'épaisseur des blés et les ravage; la troupe enfantine le frappe à coups redoublés: âge faible! ce n'est qu'après qu'il s'est rassasié d'épis qu'ils parviennent, non sans peine, à l'écartier: ainsi le fils de Télémon dispute encore le terrain aux cohortes réunies des Troyens et de leurs alliés, qui suivent constamment ses pas en frappant son bouclier de leurs piques. Tantôt, rappelant toute sa valeur, il se retourne, met un frein à leur furie, tantôt il poursuit sa retraite, sans leur permettre d'approcher des vaisseaux. Placé entre les deux armées, il se montre encore formidable; les javelots lancés avec force par des mains intrépides se plongent dans son large bouclier, ou s'enfoncent dans la terre sans s'abreuver du sang dont ils sont altérés.

Le fils illustre d'Évemon, Eurypyle, voyant ce héros accablé sous une grêle de traits, vient à son secours, lance son javelot étincelant, qui atteint Apisaon, chef distingué, né de Phausias, pénètre dans ses entrailles, et l'étend dans la poussière. Le vainqueur accourt pour lui ravir son armure quand Paris, au moment où il le voit se couvrir de ces glorieuses dépouilles, tend son arc dirigé contre lui, le perce sous la hanche d'une flèche dont le bois se rompt, tandis que la pointe demeure engagée, et lui fait sentir une vive douleur. Eurypyle se retire dans les rangs des siens, évite le trépas, et, élevant la voix, fait retentir ces paroles: O princes et chefs des Grecs, arrêtez; et montrant le front à l'ennemi, sauvez Ajax de la mort: il est assailli de traits, et je doute qu'il puisse échapper de ce combat furieux; opposez donc tous vos efforts à ce choc, défendez le fils de Télémon, le grand Ajax.

Tel est le discours d'Eurypyle blessé. Ils s'avancent vers Ajax d'un pas intrépide, le bouclier incliné sur leur sein, et la pique levée. Le héros marche à leur rencontre; et les ayant joints, il se retourne, et soutient avec audace l'attaque des ennemis.

Tandis que, semblable à des feux qui luttent contre d'autres feux, le combat se rallume, les coursiers de Nestor, couverts de sueur, le conduisent dans le camp, et mettent l'illustre Machaon à l'abri des dangers. Achille, l'œil attaché sur lui, le reconnut, monté sur la poupe de son immense vaisseau, d'où il contemplait ce long combat et cette cruelle déroute. Il appelle son ami Patrocle, qui, à cette voix, sort de la tente, pareil à Mars. Moment fatal où commencèrent ces malheurs!

Le fils vaillant de Ménéceus prenant la parole : Achille, dit-il, pourquoi m'as-tu appelé ? et quel besoin pressant as-tu de mon secours ? Noble Patrocle, cher ami, répond le héros, c'est maintenant que je verrai les Grecs prosternés à mes pieds ; ils n'ont plus d'autre ressource. Mais, Patrocle, aimé de Jupiter, cours demander à Nestor quel est le chef qu'il ramène blessé de la bataille ; j'ai cru reconnaître Machaon, fils d'Esculape : je n'ai pu voir ses traits ; car les chevaux, impatientes de toucher au bout de leur course, ont passé devant moi d'un vol rapide.

Patrocle, se hâtant d'exécuter l'ordre de son ami, court le long des tentes et des vaisseaux. En ce moment les deux guerriers, arrivés devant celle de Nestor, descendaient du char. Eurymédon, écuyer du vieillard, dételle les coursiers, tandis que les chefs s'arrêtant au bord de la mer, sèchent au souffle du zéphir la sueur dont leurs vêtements sont trempés. Ils entrent ensuite dans la tente, et s'y reposent. Hécamède, à la belle chevelure, leur prépare une boisson agréable : fille du magnanime Arsinoüs, le vieillard l'avait emmenée de Ténédos, lorsqu'Achille s'en rendit maître, et les Grecs l'avaient donnée à Nestor comme un prix de sa rare sagesse. Elle leur dresse une table luisante, aux pieds d'azur, et leur sert, dans un vase d'airain, du miel frais, l'ognon qui irrite la soif, et la fleur du fruit de Cérès. Elle pose sur cette table la superbe coupe que Nestor apporta de sa demeure, coupe à fond double, et qui, enrichie d'étoiles brillantes, a quatre anses ; sur chaque anse paissent deux colombes d'or. Un autre vieillard n'aurait pu facilement l'ébranler, lorsqu'elle était remplie : Nestor la soulevait sans peine. Hécamède, semblable à une déesse par sa beauté, verse dans la coupe un vin doux et huileux, y râpe, avec un instrument d'airain, du laitage caillé de chèvre, et poudre la surface d'une blanche farine. La boisson préparée, elle les exhorte à s'en abreuver.

Ils étanchaient leur ardente soif, et leur entretien suspendait leurs peines : Patrocle, tel qu'un dieu, paraît tout à coup devant la tente. Nestor, qui l'aperçoit, se lève, prend la main du héros, l'introduit, et le presse de se reposer. Mais Patrocle le refuse. Il n'est pas temps de jouir du repos, dit-il, vieillard chéri des dieux, je ne puis céder à tes instances. Un homme que je révère, et dont je crains l'ardeur impatiente, m'envoie te demander quel est le chef blessé que tu as conduit dans le camp ; je le reconnais moi-même, et je vois Machaon, pasteur des peuples. Je me hâte de porter la réponse au fils de Pélée. Tu sais, ô vieillard, quel est son caractère impétueux, prompt à blâmer même l'innocent.

Pourquoi, répondit Nestor, Achille montre-t-il cette compassion pour ceux des Grecs dont le sang a coulé ! Il ne connaît point, hélas ! tous nos malheurs. Nos chefs les plus vaillants blessés de loin ou dans la mêlée, sont étendus dans leurs tentes. Diomède est frappé d'une flèche, Ulysse d'un coup de pique, ainsi qu'Agamemnon : Eurypyle est percé d'un dard sous le flanc ; et je viens de tirer du combat ce chef atteint d'un dard perçant. Mais Achille, malgré la fierté de son courage, est peu sensible aux infortunes des Grecs ; il les voit de l'œil le plus indifférent. Attend-il que, la résistance étant inutile, nos vaisseaux, aux bords de la mer, soient en proie aux flammes ennemies, et que nous soyons tous l'un sur l'autre égorgés ? Je n'ai plus la force qui animait autrefois mes membres. Que ne puis-je rajeunir, reprendre la vigueur que je montrais lorsque nous combattîmes les Eléens, ravisseurs de nos troupeaux, et que, terrassant le fils d'Hypérochus, le grand Itymonée, qui habitait l'Elide, je revins chargé d'un riche butin ! Il défendait ses troupeaux à la tête des pasteurs qu'il avait rassemblés, quand il fut blessé d'un javelot parti de ma main ; il tomba, et les nombreux pasteurs se dispersèrent. Nous enlevâmes de ces campagnes une immense proie, deux cents troupeaux, tant de bœufs que de brebis, de porcs et de chèvres, cent cinquante cauales à la crinière dorée, ayant la plupart un poulain à la mamelle. Nous conduisîmes de nuit ces troupeaux dans Pylos, où mon père, charmé du premier exploit de ma jeunesse, me reçut avec des transports de joie. Dès l'aurore, la voix des hérauts appela ceux qui avaient des biens à prétendre de l'Elide, et nos chefs leur en firent le partage ; car les Eléens nous avaient accablés d'injustices, profitant de la décadence où, depuis longtemps, nous avait réduits l'arrivée du terrible Hercule. Nos meilleurs guerriers avaient disparu ; j'étais demeuré seul des douze vaillants fils de Nélée, ils avaient tous péri : et c'est ce qui enhardit à nous insulter les Eléens, qui ne respiraient que la guerre. Nélée se réserva de grands troupeaux avec leurs pasteurs, en dédommagement de quatre fameux coursiers avec leur char qui devaient disputer pour lui en Elide un trépied, prix de la course, et que le roi Augée avait retenus, renvoyant l'écuyer plongé dans une morne tristesse. Mon père, irrité de cette insolence accompagnée de menaces, s'empara d'une partie de ce butin, et fit partager le reste à son peuple avec équité. Mais au troisième jour, pendant qu'occupés de ce partage nous offrons, au sein de nos murs, de grands sacrifices aux dieux, les nombreux Eléens reparaissent, leurs bataillons et leurs chars : parmi eux étaient les deux

invincibles Molion<sup>1</sup>, mais alors enfants, et commençant à se former aux hasards de la guerre. Thryoësse s'élève sur une colline près du rivage reculé de l'Alphée, borne du territoire sablonneux de Pylos; ils l'assiègent, impatients de la réduire en cendres. Tandis qu'ils franchissaient les campagnes, Minerve accourant nous avertit, durant la nuit, de prendre les armes. Sa voix ne rassemble pas dans Pylos un peuple timide, mais volant avec ardeur au combat. En vain Nélée me défend de m'armer, dérobe mes coursiers à ma vue, me croyant trop jeune pour affronter les périls; moi, sans char, je me distingue au milieu des chars; ainsi Minerve me conduit à l'ennemi. Près d'Arène, où le Minyas coule dans la mer, nos guerriers attendent l'aurore, tandis que les flots des bataillons viennent nous y joindre. Nous quittons ce lieu avec toutes nos troupes; et lorsque le soleil est au milieu de sa course, nous arrivons aux bords sacrés de l'Alphée. Là nous offrons un sacrifice à Jupiter, un taureau au dieu du fleuve, un autre à Neptune, une génisse indomptée à la guerrière Pallas; et chacun à son poste prenant un léger repas, nous dormons, sans quitter les armes, autour des bords du fleuve. Les Eléens étaient prêts à ravager les murs qu'ils entouraient, lorsqu'ils sont tout à coup frappés de cet appareil de Mars; et à peine le soleil s'élevait-il au-dessus de la terre, que nous combattons en invoquant Jupiter et Minerve. Dans cette mêlée, je renverse le premier combattant, et m'empare de ses coursiers; c'était Mulion, le gendre d'Augée, et l'époux de la belle Agamède, qui connaissait les vertus de toutes les plantes que nourrit la terre. Comme il s'avancait, je l'atteins de mon javelot; il roule dans le sable: je m'élance sur son char, et vole à la tête des troupes. Les Eléens fuient de tous côtés, dès qu'ils ont vu tomber le chef intrépide qui commandait leurs chars: je me précipite sur leurs pas, tel que la tempête, et je leur enlève cinquante chars montés chacun de deux guerriers, qui, domptés par mon javelot, mordent la poussière. J'eusse abattu les deux jeunes Molion, si leur père Neptune ne les eût environnés d'un sombre nuage. Jupiter cependant nous accorda cette grande victoire: nous poussons nos chars à travers les campagnes jonchées de boucliers, semant partout la mort; et nous emparant de superbes armes, jusqu'à ce que nous arrivions aux guérets de Buprase, vers la roche Olénienne et le coteau d'Alésie, où Minerve arrête nos troupes. Là je laisse, après l'avoir immolée, la dernière vic-

1. Ctéate et Euryte, fils de Neptune et de Molione. La fable les représente comme n'ayant qu'un corps, deux têtes, et quatre bras. Ils étaient invincibles. Hercule ne triompha d'eux que par la ruse.

time. Nos guerriers ramènent leurs coursiers fumants dans Pylos, où tout retentit des acclamations adressées à Jupiter parmi les dieux, à Nestor parmi les hommes.

Tel je me signalais autrefois, s'il est vrai qu'on me comptât parmi les héros. Mais Achille veut jouir seul de son courage : un jour, j'en suis sûr, il versera des larmes, lorsque l'armée entière aura été détruite. O mon cher Patrocle, je me retrace ici les ordres que te donna Ménéceus, quand il t'envoya de Phthie sur les pas d'Agamemnon. Nous étions, le sage Ulysse et moi, dans le palais de Pélée, rassemblant des troupes de toute la Grèce, et nous entendimes les paroles que ton père t'adressait. Arrivés dans ce palais, nous vîmes Ménéceus et toi auprès d'Achille : le vénérable Pélée embrasait, dans l'enceinte de la cour, les membres d'un taureau qu'il sacrifiait au dieu que charme le tonnerre; il tenait une coupe d'or et répandait le vin en flots de pourpre sur l'oïfrande. Tandis que vous prépariez le festin, nous parûmes à l'entrée de la cour. Achille surpris courut à notre rencontre, nous prit la main, et nous faisant entrer, nous plaça, nous prodigua la meilleure part du festin, et nous reçut avec tous les égards qu'on doit aux étrangers. A la fin du repas, je pris la parole, et vous pressai l'un et l'autre de nous suivre. Vous le désiriez avec ardeur, et voici les sages leçons que vous reçûtes de vos deux pères. Pélée exhorta son fils à signaler toujours sa valeur, à s'élever par elle au-dessus de tous les chefs de l'armée; et Ménéceus te dit : Mon fils, Achille t'efface par sa naissance, mais tu as la supériorité de l'âge; il t'emporte par sa force et sa valeur, mais c'est à toi de lui donner d'utiles avis, de lui servir de guide, de ne jamais l'abandonner à lui-même; il t'écouterà lorsque tu lui feras connaître les intérêts de sa gloire. Telles étaient les exhortations du vieillard : tu l'as oublié. Parle en ce jour au vaillant Achille, tente de le fléchir : qui sait si, avec le secours de quelque dieu, ta voix ne parviendra point à toucher son cœur? La persuasion repose sur les lèvres d'un ami fidèle. S'il redoute en secret un oracle, si son auguste mère lui a donné un ordre de la part de Jupiter, qu'il t'envoie combattre avec les Thessaliens, pour que ta présence nous apporte quelque relâche. Qu'il te remette seulement ses armes superbes pour les porter au milieu des combats : les Troyens, croyant voir ce héros, suspendront leur attaque; et les braves Grecs respireront aux bords de leur ruine; ils n'ont besoin que d'un moment de repos. En tombant avec des troupes fraîches sur des soldats épuisés de fatigues, vos seuls cris les repousseront, loin de nos tentes, jusque dans leurs remparts.

Ce discours émeut vivement le cœur de Patrocle. Il sort

de la tente; et se hâtant de rejoindre Achille, il court le long du rivage. Comme il passait avec rapidité devant les vaisseaux du roi d'Ithaque, dans la place publique où l'on rendait la justice, et où l'on avait érigé des autels aux dieux, le noble fils d'Evemon, Eurypyle, vint à sa rencontre. Portant sous le flanc le trait dont il était blessé il se traînait à pas chancelants hors du combat; des flots de sueur coulaient de ses membres, et un sang noir ruisselait de sa plaie douloureuse : cependant son âme était intrépide. Patrocle, en le voyant, est saisi de compassion; et laissant exhiler sa douleur, ces mots volent de ses lèvres :

Ah ! chefs infortunés de la Grèce, vous deviez donc devant Troie, loin de vos amis et de votre terre natale, servir de pâture aux animaux dévorants ! Mais parle, brave Eurypyle : les Grecs peuvent-ils encore résister au formidable Hector ? ou, vaincus par son javelot, seront-ils tous enevelis dans une même ruine ?

Il n'est plus de salut pour les Grecs, noble Patrocle, répondit Eurypyle ; ils vont se précipiter dans leurs vaisseaux. Nos guerriers qui faisaient le plus redouter leur courage sont étendus dans leurs tentes, atteints des flèches et des javelots des Troyens, dont s'accroît à chaque instant la fureur. Mais veuille sauver mes jours, et me conduisant dans ma tente, retirer ce trait, laver d'une eau tiède le sang de ma plaie, et la couvrir d'un appareil salutaire : Achille, instruit par Chiron, le plus juste des Centaures, t'enseigna cet art. Des deux hommes qui parmi nous y sont consacrés, Machaon est, je crois, blessé, et attend lui-même le secours d'une main habile, couché près de ses vaisseaux, et Podalire combat encore à la tête de ses troupes.

Quelle sera notre destinée ? répartit Patrocle : comment échapper, vaillant Eurypyle, à tant de maux ? Chargé des ordres d'Achille, je cours lui porter la réponse de Nestor, ce gardien fidèle des Grecs : cependant je ne puis t'abandonner, et ton danger demande un prompt secours. Il dit ; et soutenant ce chef de ses bras et de son sein, il le conduit dans la tente. Un esclave étend des peaux ; Patrocle y couche Eurypyle. Il coupe de son coutelas le trait aigu et cruel, lave d'une eau tiède le sang de la plaie, y applique une racine amère qu'il a brisée entre ses mains, et qui doit apaiser les douleurs. La blessure est séchée, le sang cesse de couler, et les douleurs s'apaisent.

---

## CHANT XII

Tandis que, dans la tente d'Eurypyle, le fils de Ménécius soulageait ce héros blessé, les combattants, par troupes, s'échauffaient au carnage. Mais le fossé des Grecs, ainsi que la muraille élevée pour écarter l'ennemi de la flotte, devait n'être bientôt qu'une faible défense : ils avaient bâti ce rempart, sans offrir de nobles hécatombes aux dieux, pour sauver leurs vaisseaux et leur riche butin. Cet ouvrage avait été formé sans la volonté des immortels : aussi devait-il n'avoir qu'une courte durée. Tant qu'Hector respira, qu'Achille écouta son courroux, et que les tours d'Iliou subsistèrent, on vit se conserver cette muraille immense ; mais lorsque tous les chefs valeureux de Troie furent dans le tombeau, qu'un grand nombre de Grecs périrent, que les autres échappèrent au trépas, et qu'à la dixième année, Iliou étant réduite en cendres, ils retournèrent avec leurs vaisseaux dans leur douce patrie, Neptune et Apollon s'unirent pour ruiner ce rempart. A leurs voix descendirent, d'un cours précipité, dans la plaine tous les fleuves qui des sommets de l'Ida coulent dans la mer, le Rhésus, l'Heptapore, le Carèse, le Rhodiuse, le Granique, l'Æsèpe et le divin Scamandre et le Simois, où furent ensevelis tant de boucliers, de casques, de la race des demi-dieux. Pendant neuf jours Apollon détourna ces eaux impétueuses de leurs cours, et les fit rouler à la fois contre la muraille ; Jupiter envoya des cieus de longs torrents pour l'engloutir promptement dans la mer ; et Neptune lui-même, le trident à la main, conduisit ces fleuves, entraîna de l'effort de vagues les chênes et les rocs, fondements du mur jetés avec tant de soins et de peines, égalisa la rive du rapide Hellespont, et, la couvrant de sable dans toute son étendue, ne laissa aucune trace de ce grand ouvrage ; il fit rentrer ensuite les fleuves dans les lits où coulaient leurs belles ondes. Ainsi devaient un jour s'accomplir les desseins de Neptune et d'Apollon.

Maintenant le combat, accompagné de cris furieux, s'allume autour de cette forte muraille, et les poutres des tours retentissent avec fracas du choc des javelots. Les Grecs, frappés comme par le bras de Jupiter, avaient cherché l'abri de leurs remparts, et s'y tenaient renfermés, craignant à chaque

pas la rencontre d'Hector, ce guerrier qui met tout en fuite. Hector cependant, toujours plus formidable, s'approche avec l'impétuosité d'un tourbillon. Tel un sanglier ou un lion, roulant des yeux féroces, se jette au milieu des chasseurs et de leur meute; ils forment autour de lui un vaste carré, et le couvrent d'un nuage de traits; son cœur généreux n'en est point épouvanté, il ne songe point à la fuite; son courage le perdra; à chaque instant il tente de rompre les rangs des chasseurs; à chaque assaut les rangs des chasseurs se retirent: tel Hector, se précipitant de toutes parts, exhorte les Troyens à s'élaner au delà du fossé. Ses coursiers ardents n'en ont point l'audace: ils poussaient de longs hennissements sur le bord de cet espace large, profond, aussi périlleux à franchir qu'à traverser, qui des deux côtés présentait dans toute sa longueur une crête escarpée, hérissée d'une forêt de pieux aigus, rempart redoutable, et où ne pouvait descendre un coursier trainant un char rapide. Les fantassins désiraient avec ardeur triompher de ces obstacles, s'ils n'étaient pas invincibles, lorsque Polydamas, se tenant près de l'audacieux Hector, prend la parole:

Hector, et vous tous, chefs troyens et alliés, c'est par une aveugle témérité que nous poussons nos bouillants chevaux à franchir ce fossé, qui, muni de pieux et soutenu d'une muraille, ne permet point aux chars d'y pénétrer; il ne serait pas moins périlleux de combattre avec leur secours entre le fossé et le mur, espace étroit où nous attendent de mortelles blessures. Si le dieu dont nous avons entendu le tonnerre a résolu dans son courroux la perte totale des Grecs, et s'il veut sauver les Troyens, je désirerais plus qu'aucun de nous qu'à cet instant même il accomplit sa volonté, et que nos ennemis, sans gloire, périssent loin de leurs foyers. Mais si, rappelant leur valeur, ils nous repoussaient loin de leurs vaisseaux, si nos chars s'embarraisaient dans le fossé profond, pas un seul d'entre nous peut-être n'échapperait à ce retour de leur valeur, pour annoncer notre défaite à Troie. Suivez donc tous, ô chefs, le conseil le plus salutaire. Que nos écuyers retiennent les chevaux au bord du fossé; nous, couverts de nos armes, marchons tous en rangs pressés sur les pas d'Hector: s'ils touchent au penchant de leur ruine, les Grecs ne soutiendront pas cette attaque.

Ainsi dit Polydamas. Hector, approuvant ce conseil, s'élançait de son char avec ses armes; les Troyens se précipitent de leurs chars à l'exemple du noble Hector. Tous ordonnent à leurs écuyers de retenir les coursiers rangés aux bords du fossé; et se partageant en cinq corps, ils suivent les pas de leurs chefs. Les uns marchent sous les ordres d'Hector et du sage Polydamas; c'est le corps le plus

nombreux, le plus intrépide, et qui désire avec le plus d'ardeur de combattre près des vaisseaux, après avoir renversé le rempart. Cébriion accompagne les deux chefs, Hector ayant laissé le soin de son char à un écuyer moins vaillant. Paris, Alcatouïs, et Agenor, se distinguent à la tête de la seconde troupe. La troisième est commandée par deux fils de Priam, Hélénius, et Déiphobe qui le dispute aux dieux par sa beauté. Un héros, Asius, paraît auprès d'eux ; Asius, fils d'Hyrtacès, que des coursiers d'un blond éclatant et d'une haute taille, nourris sur les bords du Selleïs, portèrent d'Arisbe<sup>1</sup> aux combats. Le brave rejeton d'Anchise, Enée, conduit un autre corps ; il est secondé des deux fils d'Anténor, Archiloque et Acamas, savants dans l'art de la guerre. Enfin Sarpédon a sous ses ordres une troupe d'illustres alliés, et il s'est associé Glaucus et Astéro-pée, qui l'emportent sur leurs compagnons ; il les effaçait tous par son courage. Ces légions, couvertes de leurs boucliers, s'avancent droit à l'ennemi avec une ardeur martiale. Il leur semble que les Grecs ne pourront plus leur résister, et qu'ils vont se précipiter dans leurs vaisseaux.

Tous les Troyens et leurs alliés avaient suivi le conseil de Polydamas ; le seul Asius, fils d'Hyrtacès, et chef illustre des cohortes, n'avait pu se résoudre à abandonner ses chevaux et son écuyer, et courait avec eux vers la rive. Imprudent ! ces chevaux, ce char dont il est si fier, ne le déroberont pas à la mort, et ne le ramèneront pas dans Iliion : entouré par le destin d'un nuage ténébreux, il tombera sous la lance du grand Idoménée. Il se précipite vers la gauche, où les Grecs se retiraient en désordre avec leurs chars, et il se hâte de gagner une porte, dont les battants ouverts recevaient ceux qui fuyaient vers le rivage. C'est là qu'enflé d'orgueil il pousse ses coursiers, suivi de ses troupes, qui percent l'air de leurs cris aigus, comptant qu'à ce choc les Grecs fuiront dans leurs vaisseaux ; assurance insensée !

La porte était défendue par deux guerriers, descendants orgueilleux de la race belliqueuse des Lapithes : l'un, le fils de Pirithoüs, l'intrépide Polypoëtès ; et l'autre, Léontée, pareil à l'homicide Mars. Placés à l'entrée de cette haute porte, tels que deux chênes qui, sur la cime d'une montagne, élevant leurs fronts jusques aux cieux, et poussant d'immenses racines dans le sein de la terre, bravent éternellement les vents et les tempêtes ; ces guerriers, étendant leurs bras nerveux, attendent de pied ferme Asius, qui s'avance. Tandis qu'Asius, Iamène, et Oreste, secondés

1. Ville de Troade.

d'Acamas, de Thoon, et d'Œnomaüs, levant tous en l'air leurs boucliers brûlants, courent vers le mur avec des frémissements terribles, les deux héros se tenant à leur poste animaient les Grecs à défendre leurs vaisseaux. Mais lorsqu'ils voient de tous côtés les Troyens se précipiter en foule contre le rempart, et les Grecs fuir avec des cris de terreur, ils s'élancent hors des portes, et combattent, semblables à deux sangliers farouches, qui, dans les montagnes, soutiennent sans s'émouvoir l'approche tumultueuse des chiens et des chasseurs, et qui tout à coup se jetant de côté, déracinent autour d'eux les arbres, font entendre le grincement bruyant de leurs défenses, jusqu'à ce qu'une profonde blessure termine leur vie : ainsi ces guerriers, dont l'airain éclatant couvre la poitrine et retentit des coups portés de toutes parts, combattent avec un courage inébranlable, se reposant sur les troupes qui les secondent du haut de la muraille, et plus encore sur leur propre valeur. Les Grecs lançaient des pierres du faite de leurs tours pour défendre leurs vies, leurs tentes, et leurs navires qui franchirent la mer. Comme la grêle abondante et rapide bat les campagnes, lorsque des tourbillons violents secouent les épaisses nuées, et la répandent du haut des cieux ; ainsi se répandent par torrents les pierres et les traits lancés par les Grecs et par les Troyens : les casques et les boucliers, atteints comme de meules énormes, rendent un son rauque et lugubre.

A la vue de tant d'obstacles, Asius pousse des cris de fureur ; et se frappant les genoux : O Jupiter, dit-il d'un ton indigné, es-tu donc aussi une divinité trompeuse ? Jamais je ne me serais attendu que les Grecs, malgré leur courage héroïque, eussent soutenu l'assaut de notre bras invincible. Mais quoi ! plus terribles que des guêpes ou des abeilles irritées, qui, ayant bâti leur ruche dans un chemin escarpé, loin de quitter l'asile creux de leur rocher, s'acharnent à repousser leurs ennemis, à combattre pour leur demeure et leurs rejetons ; ces deux guerriers s'obstinent seuls à ne point nous abandonner ces portes, jusqu'à ce qu'ils aient reçu la mort ou des liens. Il dit ; et Jupiter, qui veut qu'Hector ait la gloire de cette journée, est sourd à ces vains murmures.

L'ardeur des combattants était égale autour des autres portes. Que ne puis-je, comme un dieu, décrire tous leurs exploits ! Un feu martial s'allume des deux parts avec fureur le long de la muraille. Les Grecs, malgré la douleur qui les dévore, forcés de combattre pour leurs vaisseaux, font des prodiges de valeur ; et les dieux qui les protègent gémissent de ne pouvoir seconder leur audace.

Les deux Lapithes réunis ne cessent de signaler leur courage. Le fils de Pirithoüs, le terrible Polypètès, frappe Damasus de sa lance à travers le casque d'airain, qui n'est pour ce chef qu'une vaine défense; la lance de fer s'enfonce, perce l'os, ensanglante la cervelle, et dompte le guerrier impétueux. Il renverse Ormène et Pylon : tandis qu'armé de son javelot, Léontée, digne rejeton de Mars, atteint au bouclier le fils d'Antimaque, Hippomachus, l'abat, et, faisant briller son glaive aigu, se jette au milieu des rangs, frappe Antiphate, l'étend à la renverse sur le sable, et immole Menon, lamène, et Oreste, qui tombent l'un sur l'autre entassés.

Pendant que les deux guerriers se chargeaient d'éclatantes dépouilles, la jeunesse la plus nombreuse, la plus vaillante, et qui désirait avec le plus d'ardeur détruire le mur et livrer les vaisseaux aux flammes, marchait sur les pas d'Hector et de Polydamas : quand tout à coup elle délibère, non sans terreur, et s'arrête aux bords du fossé. Prête à le franchir, un prodige se manifeste à ses regards. Un aigle plane au haut des nues, étonne l'aile gauche de l'armée, portant entre ses serres un énorme dragon ensanglanté, qui respire encore, ne renonce pas au combat, et, se repliant en arrière, blesse le cou de son ravisseur : l'aigle, saisi d'une douleur aiguë, jette sa proie qui tombe au milieu des troupes, tandis que, perçant l'air de ses cris, il se perd dans les cieux sur les ailes des vents. Les Troyens frémissent d'épouvante à l'aspect de ce dragon couvert de taches livides, présage sinistre envoyé par Jupiter. Alors Polydamas s'adressant à l'intrépide Hector :

Mon frère, dit-il, quoique dans nos conseils tu repousses avec colère mes plus utiles avis, un citoyen ne doit, ni dans ces assemblées, ni au milieu des combats, trahir la vérité pour favoriser ton pouvoir; je dirai donc avec franchise ce que me semble exiger notre situation présente. Gardons-nous d'aller disputer aux Grecs leurs vaisseaux. Voici le sort qui nous attend, si nous devons en croire l'augure qui vient de paraître au moment où tous brûlaient de franchir le fossé. Comme cet aigle planant au haut des airs, étonnant l'aile gauche de l'armée, et pressant entre ses serres un dragon énorme, ensanglanté, et encore vivant, a lâché sa proie avant d'arriver à son aire tranquille, et n'a pu la porter à ses aiglons; ainsi, quand nos efforts réunis renverseraient les portes et la muraille des Grecs, quand leurs troupes fuiraient encore devant nous, nous ne retournerons point sur nos pas des bords du rivage, nous y laisserons une foule de Troyens, que les Grecs auront immolés en combattant pour la défense de leurs vaisseaux. C'est ainsi que te

parlerait tout augure savant dans l'art d'interpréter les signes du ciel, et les peuples respecteraient son oracle.

Hector lui lançant des regards enflammés : Polydamas, répondit-il, ton discours me remplit d'indignation ; j'attendais de toi un conseil moins timide. Si tes paroles sont l'expression fidèle de tes sentiments, les dieux t'ont déjà ravi la raison. Tu prétends que j'oublie les promesses de Jupiter tonnant, ces promesses qu'il a confirmées par un signe irrévocable, et tu oses m'exhorter à prendre pour guide les oiseaux déployant leurs ailes légères ! Que m'importe leur vol ; qu'ils le dirigent soit à droite où le soleil se lève, soit à gauche vers son couchant ténébreux ? nous, obéissons aux ordres de Jupiter, qui règne sur les hommes et sur les immortels. Le meilleur augure est de combattre pour sa patrie. Mais pourquoi crains-tu les hasards où nous courons nous exposer ? Quand nous rencontrerions tous la mort devant les vaisseaux ennemis, n'appréhende pas d'y périr, toi qui n'attendras pas le péril, et dont l'âme est si peu guerrière. Si cependant tu refuses de nous suivre, ou que tu cherches par tes discours à ralentir le courage de quelque autre guerrier, je te déclare qu'atteint de cette lance, tu ne pourras échapper au trépas.

Il dit, et part aussitôt à la tête de sa cohorte, qui le suit en poussant des cris terribles. Jupiter, la foudre en main, fait souffler des sommets d'Ida un vent impétueux, qui se porte vers les vaisseaux et les couvre d'un tourbillon de poussière. Ce dieu amollit le courage des Grecs, tandis qu'il répand dans le cœur d'Hector et des Troyens une noble confiance. Rassurés par ces prodiges et par leur propre audace, ils s'efforcent de rompre la vaste muraille. Ils arrachent les créneaux des tours, abattent les poutres, ébranlent du levier les parapets avancés, bâtis sur de solides fondements pour soutenir le rempart ; ils les ébranlent avec force, et se flattent de s'ouvrir bientôt un large passage. Mais les Grecs demeurent encore fermes à leurs postes ; et munissant d'un rang de boucliers le falte des tours, ils lancent une nuée de traits sur les Troyens qui s'avancent au pied de la muraille. Les deux Ajax, volant d'une tour à l'autre, réveillent de toutes parts l'ardeur guerrière des Grecs ; ils flattent l'un par des éloges, excitent l'autre par des reproches s'ils le voient renoncer au combat.

Amis, vous dont le nom est le plus fameux, et vous qui n'obtenez que la seconde place ou qui descendez jusqu'à la dernière (car, hélas ! nous ne sommes pas tous animés d'une égale valeur dans les batailles), voici le jour, vous ne l'ignorez pas, où vous pouvez tous participer au triomphe, et qui demande vos efforts réunis. Que personne donc,

effrayé par des cris menaçants, ne cherche un refuge inutile dans nos vaisseaux. Sortez plutôt de nos remparts ; et vous exhortant d'une voix mutuelle, méritez que Jupiter vous accorde la faveur de repousser l'ennemi, et de le poursuivre jusque dans ses murs.

A la voix éclatante de ces héros l'audace des Grecs se ranime. Alors une grêle de pierres, lancée d'une part contre les Troyens et de l'autre contre les Grecs, vole avec fracas, se heurte dans les airs ; tout le long du mur règne un horrible tumulte. C'est ainsi que dans la saison des frimas, quand Jupiter endort les aquilons, et que, s'armant de ses traits, il ouvre tous les nuages, des torrents de neige descendent des cieux, jusqu'à ce qu'il en ait couvert les hauts sommets des montagnes, les coteaux, les champs fertiles, avec les travaux des humains, les ports et les rivages de la mer écumeuse ; les flots, en se brisant contre la terre, s'opposent seuls à ces torrents, tandis que la campagne en est blanchie, lorsque Jupiter les verse du haut des cieux.

Cependant, malgré tous leurs efforts, les Troyens guidés par leur illustre chef, n'auraient pu en ce moment se faire jour à travers ce rempart et ces portes munies de fortes barrières, si Jupiter n'avait poussé son fils Sarpédon à tomber sur les Grecs comme un lion sur des taureaux aux cornes menaçantes. Ce guerrier porte devant lui son bouclier, qu'une main industrieuse forma de la dépouille de plusieurs taureaux, couvrit de l'airain ductile, et borda de grands cercles d'un or éclatant : portant devant lui ce bouclier, et agitant deux javelots, il s'avance d'un air intrépide. Tel un lion élevé dans les montagnes, et dévoré d'une longue faim, est poussé par son courage à tenter l'attaque d'une bergerie défendue de toutes parts ; quoiqu'il y trouve les bergers armés de traits, et veillant avec leurs chiens fidèles autour de leurs troupeaux, il ne peut soutenir la honte d'être repoussé sans avoir fait l'essai de son courage ; il s'élance avec furie et ravit sa proie, ou périt lui-même, frappé d'un trait déchirant : tel Sarpédon court vers le rempart des Grecs, et brûle de le renverser.

Ami, dit-il à Glaucus fils d'Hippoloque, pourquoi nous accorde-t-on dans la Lycie les hommages les plus distingués, les premières places dans les festins, la portion la plus exquise des victimes, tandis que le vin coule à grands flots dans nos coupes ? pourquoi nous honore-t-on comme des dieux, et nous a-t-on consacré, près des rives du Xanthe, le plus vaste et le plus beau terrain, couronné de blés et de vignes ? C'est pour occuper les premières places dans la lice des combats, pour voler dans la plus ardente

mêlée; c'est pour faire dire à nos soldats chargés de leur armure : Nos princes sont dignes de commander à la Lycie : ils immolent les plus belles victimes, et s'abreuvent de nectar ; mais leur courage est inébranlable quand ils combattent à la tête des Lyciens. Cher ami, si nous étions sûrs, en évitant les périls qui nous assiègent, d'être pour jamais à l'abri de la vieillesse et du trépas, moi-même je pourrais ne point combattre aux premiers rangs, et ne point t'exciter à chercher la gloire dans ces combats. Mais puisque mille chemins conduisent à la mort sans qu'il soit possible aux humains de l'éviter, marchons d'un pas intrépide ; allons illustrer un héros, ou triompher de sa chute.

Il dit ; et Glaucus partageant ce noble feu, ils marchent, suivis des troupes nombreuses des Lyciens. Le fils de Pétéus, Ménesthée, frémit de crainte en les voyant porter leur attaque formidable vers la tour qu'il défendait. Il jette de tous côtés ses regards parmi les Grecs, pour découvrir quelqu'un des chefs qui puisse garantir ses compagnons de la mort. Il aperçoit les deux Ajax soutenant le combat d'un bras infatigable, et près d'eux le jeune Teucer, qui venait d'accourir de sa tente. Mais eût-il élevé la voix, il n'aurait pu la faire entendre à ces chefs, tant il régnait de tumulte : les boucliers, les casques et les tours, frappés à coups redoublés, faisaient retentir les cieux d'un son grondant, épouvantable ; car les ennemis attaquaient à la fois toutes les portes, et, s'y rassemblant en foule, réunissaient tous leurs efforts pour les rompre et y pénétrer. Dans ce péril, Ménesthée ordonne au héraut Thoos de se rendre vers les Ajax.

Va, noble Thoos, cours appeler les fils de Télamon et d'Oïlée ; presse-les de venir tous deux s'opposer au carnage qui nous menace : les chefs des Lyciens vont nous accabler de tout le poids de leurs forces, eux qui se précipitent avec fureur dans les ardents combats. Si ces deux héros sont eux-mêmes environnés de périls, que l'intrépide fils de Télamon accoure, accompagné de Teucer, dont l'arc est redouté.

A peine Thoos a-t-il entendu cet ordre, qu'il s'élançe le long du mur à travers les rangs armés des Grecs. Il arrive devant les Ajax ; et prenant la parole :

Chefs de cohortes belliqueuses, dit-il, le fils de Pétéus vous conjure de le joindre, et de partager quelques instants ses dangers : daignez venir tous deux vous opposer au carnage qui le menace ; les chefs des Lyciens vont l'accabler de tout le poids de leurs forces, eux qui se précipitent avec fureur dans les ardents combats. Si vous êtes vous-mêmes environnés de périls, que l'intrépide fils de Télamon ac-

coure, accompagné de Teucer, dont l'arc est redouté.

Le grand Ajax se tournant aussitôt vers son frère : Fils d'Oïlée, dit-il avec rapidité, et toi, brave Lycomède, enflammez ici le courage des Grecs, tandis que je vais où l'on m'appelle affronter le plus grand des hasards. Dès que j'aurai secouru Ménésthée, je reviens au milieu de vous.

En disant ces mots il s'éloigne avec son frère Teucer, et Pandion portant l'arc recourbé de ce jeune héros. Ils marchent derrière le mur, arrivent près de la tour que défendait le brave Ménésthée, à l'instant où le danger était le plus imminent. Déjà, semblable à une noire tempête, les chefs impétueux des Lyciens avaient gagné le haut du rempart ; on repoussait cette attaque ; des cris s'élevaient. Ajax immole la première victime, le magnanime Epiclès, l'ami de Sarpédon. Il l'atteint d'une roche immense, raboteuse, qu'il saisit près des créneaux de la muraille, et qu'un homme, tel que ceux de nos jours, pourrait à peine soulever, même dans sa plus florissante jeunesse : le héros la jette de toute la hauteur où il l'a élevée ; elle brise le casque à quatre cônes, et fracasse à la fois tous les os de la tête du guerrier. Tel qu'un plongeon, il tombe du haut de la tour, tandis que son âme s'envole.

Teucer, au moment où Glaucus, fils vaillant d'Hippolochus, s'élançait au sommet du mur, l'atteint d'une flèche au bras, qu'il voit découvert, et le force à quitter le combat. Glaucus saute à terre, se coule dans les rangs, de peur que l'ennemi n'aperçoive sa blessure et n'insulte à sa défaite. Sarpédon, qui se voit abandonné de Glaucus est pénétré de douleur ; mais loin que son courage se ralentisse, il fait de nouveaux efforts, il atteint de sa pique le flanc d'Alcmaon, fils de Thestor, l'y enfonce, et, la retirant, entraîne le guerrier, qui du haut du rempart tombe sur le front, pendant qu'autour de lui mugissent ses armes. Alors Sarpédon, embrassant de ses bras nerveux un des créneaux de la muraille, l'ébranle, l'arrache tout entier, et, découvrant le haut du mur, ouvre un chemin à de nombreux combattants. Ajax et Teucer le frappent en même temps. Teucer, de sa flèche, lui perce, sur le sein, le baudrier éclatant de son immense bouclier ; mais Jupiter défend les jours de son fils, et ne veut pas qu'il tombe devant les vaisseaux. Ajax s'élançait, atteint le bouclier de Sarpédon ; le javelot pénètre à travers l'armure entière, et repousse avec force le guerrier plein de furie, qui se retire quelques pas, sans abandonner le rempart. Son cœur espère encore de vaincre, il se tourne vers ses braves cohortes, et les anime en s'écriant : O Lyciens, pourquoi laissez-vous ralentir votre ardeur guerrière ? J'ai

renversé ce mur : mais il me serait difficile, quelle que soit mon audace, de vous ouvrir seul une route jusques aux vaisseaux. Suivez mes pas : les forces réunies triomphent de tous les obstacles.

Telles sont ses paroles. Ils respectent ces reproches, et se pressent avec un nouveau courage autour de leur roi. De leur côté les Grecs serrent leurs phalanges, et font les derniers efforts pour défendre ce poste. Les hardis Lyciens ne peuvent, à travers la brèche, se frayer un chemin jusques aux vaisseaux ; et les Grecs, malgré leur valeur, ne peuvent repousser les Lyciens, maîtres du mur. Mais tels que deux villageois qui, la toise à la main, contestent leurs limites à l'extrémité commune de leurs champs, et s'opiniâtrent dans un espace étroit, à ne pas céder un pouce de terre ; tels les assiégeants et les assiégés se disputent le terrain, séparés seulement par les créneaux de la muraille. Sur ces créneaux, ils frappent de coups mutuels les boucliers pesants et les écus légers : la plupart, soit en tournant le dos pour fuir, soit en combattant, sont atteints de l'airain cruel, même à travers l'épaisseur du bouclier. Le sang des Troyens et des Grecs coule par torrents des deux côtés de ces tours et de tout ce rempart.

Cependant les Troyens ne pouvaient mettre leurs ennemis en fuite. Comme une femme laborieuse, équitable, tient la balance, pèse la laine qui la fait subsister, attentive à égaliser les bassins, afin de pouvoir donner à ses enfants un faible secours, prix d'un pénible travail : ainsi le combat est dans un parfait équilibre, jusqu'à ce qu'enfin le moment approche où Jupiter veut qu'Hector se couvre de gloire, et se précipite le premier dans le camp des Grecs. Il crie d'une voix terrible : Venez, courageux Troyens, enfoncez cette muraille, et portez aux vaisseaux les flammes dévorantes. Ils l'entendent, ils courent à flots pressés à l'assaut, et, les piques acérées à la main, ils montent sur les créneaux du mur. Hector saisit une roche pointue, d'une grosseur énorme, qui était devant les portes ; deux hommes des plus robustes de nos jours pourraient à peine la soulever pour en charger un char : il l'agite seul, sans effort ; Jupiter en allège le poids à ce héros. Comme un berger porte d'une main la toison d'un bélier sans que ce léger fardeau ralentisse sa course ; tel Hector, levant en l'air cette roche s'avance contre les hautes portes, dont les solides battants sont encore soutenus de deux lourdes barres, et fermés par une forte serrure. Près de ces portes, écartant les pieds, raidissant les genoux, et rassemblant toutes ses forces pour ne pas frapper un coup inutile, il lance la roche au milieu des battants. Les gonds se brisent, les barres ne

font point de résistance, les battants sautent çà et là par la force du choc; la masse énorme tombe entre les portes, qui rendent un mugissement épouvantable. Hector s'élançe, semblable à la nuit sombre et soudaine : ses armes d'airain jettent une lueur effrayante ; il agite deux javelots. Un dieu seul peut aller à sa rencontre et l'arrêter, en ce moment où d'un élan il traverse les portes ; dans ses yeux brûle une flamme terrible. Se tournant vers les cohortes des Troyens, il leur ordonne de franchir le rempart. Ils obéissent à sa voix : soudain les uns franchissent le rempart, tandis que les autres inondent les portes. Alors les Grecs se précipitent vers leurs vaisseaux, et le tumulte et l'horreur règnent sur le rivage.

---

### CHANT XIII

Jupiter ayant conduit Hector et ses cohortes près des navires, les y abandonne à une suite non interrompue de travaux : il détourne ses yeux éclatants, et les arrête sur la terre des Thraces abondante en coursiers, sur les Mysiens, et sur la race fameuse des Hippomolques<sup>1</sup>, les plus justes des hommes, qui ne vivaient que de lait, et parvenaient aux dernières bornes de la vie humaine. Il ne porte plus ses yeux sur Ilion, et il pensait qu'aucun des immortels n'oserait secourir ni les Troyens ni les Grecs.

Mais Neptune n'épia point en vain ce moment favorable. Il contemplait d'un œil étonné le combat et la déroute des Grecs, assis sur le sommet de la plus haute montagne de la verte Samothrace, d'où il découvrait le mont entier d'Ida, ainsi que la ville de Priam et les vaisseaux qui bordaient le rivage. Sorti de la mer, enflammé d'indignation contre Jupiter, il déplorait le sort de ce peuple vaincu par les Troyens. Aussitôt il descend avec rapidité de la montagne escarpée ; le mont et la forêt entière tremblent sous les pieds immortels de Neptune, qui s'avance. Il fait trois pas, et au quatrième il arrive au terme, devant Aigues : c'est là qu'au fond des mers s'élève son palais superbe, éblouissant, et d'une éternelle durée. Au même instant il conduit sous le joug ses coursiers à la corne d'airain et au vol impétueux, ornés d'une longue crinière d'or. Une armure d'or le couvre ; il prend un fouet industrieusement formé ; et montant sur son char, il rase la plaine liquide. Les baleines, sorties du fond des abîmes, sautent autour de lui, et reconnaissent leur roi. L'océan triomphe, ouvre çà et là devant lui ses ondes : le char vole avec légèreté, sans que l'essieu d'airain soit mouillé par les flots. Les coursiers, aux élans agiles, portent ce dieu vers les vaisseaux des Grecs. Entre l'île de Ténédos et le rocher escarpé d'Imbre est une vaste caverne creusée dans la profonde mer : là, Neptune, arrêtant ses coursiers, les détache du char, leur présente leur divine

1. Les Hippomolques sont les Scythes nomades, qui buvaient du lait de jument. Le poète, en faisant reposer les yeux de Jupiter sur de plus doux tableaux, donne un moment de repos au lecteur.

ambroisie; et environnant leurs pieds d'entraves d'or qu'on ne peut rompre, pour qu'ils attendent le retour de leur maître, il se rend au camp des Grecs.

Les Troyens, remplis d'une ardeur indomptable, pareils à la flamme ou à la tempête, se pressaient en foule sur les pas d'Hector avec de longs frémissements et des cris terribles, impatients de s'emparer des vaisseaux et d'immoler dans ce dernier asile toute l'armée ennemie; quand le dieu qui ceint et ébranle la terre, sorti du fond des mers, prend les traits, la forte voix de Calchas, et vient ranimer le courage des Grecs. Il s'adresse d'abord aux deux Ajax, déjà brûlants d'une flamme belliqueuse.

Ajax, recourez à votre valeur, non à la fuite périlleuse, et vous serez le salut de l'armée. Je crains moins ailleurs le courage effréné des Troyens qui inondent notre camp; nos braves guerriers y balanceront leurs assauts: mais je tremble qu'ici nous ne recevions un échec funeste, ici où plein de rage, aussi terrible que la foudre, Hector conduit l'attaque, lui qui se vante d'être issu du grand Jupiter. Cependant si quelque dieu vous engageait à lui opposer votre audace, et à réveiller celle de vos troupes, vous pourriez encore, malgré toute sa furie, l'écartier de nos vaisseaux, dût le maître de l'Olympe le pousser au combat.

Il dit, et de son sceptre il touche les deux guerriers. Une force divine se répand dans tous leurs membres; leurs pieds sont plus légers, leurs mains plus vaillantes. Aussitôt le dieu des mers s'éloigne avec l'impétuosité de l'épervier aux ailes rapides, qui de la cime escarpée d'un haut rocher fond sur sa proie volant dans la plaine.

Le fils agile d'Oïlée aperçoit ce prodige; et se tournant vers le fils de Télamon. Ajax, dit-il, ce n'est point là Calchas, l'interprète du vol des oiseaux: mais l'un des habitants des cieux a pris la forme de cet augure vénérable pour nous encourager à la défense des vaisseaux; je l'ai reconnu, comme il s'éloignait, à sa démarche, aux traces de ses pas: en vain les immortels veulent nous dérober leur présence. Mon cœur, animé d'une ardeur plus vive, ne respire plus que les périls; mes pieds m'entraînent dans la mêlée, mes mains sont impatientes de combattre.

Je sens aussi, repartit le fils de Télamon, mes mains guerrières s'agiter autour de ma lance, mon courage s'embraser, mes pieds me précipiter au combat. J'aspire à soutenir seul l'attaque de l'indomptable Hector. Ainsi s'entretenaient ces deux guerriers remplis du feu que ce dieu vient de répandre dans leur âme.

Cependant Neptune court ranimer les derniers rangs des Grecs, qui reprenaient haleine près des vaisseaux. Leurs

membres étaient accablés de fatigue, et leur esprit était plongé dans une amère douleur à l'aspect des Troyens, qui venaient de franchir en tumulte le rempart élevé : l'œil attaché sur eux, ils versaient des larmes, et ne se flattaient plus d'échapper à la mort. Mais le dieu des mers se montrant à leurs regards, enflamme sans peine ces fortes phalanges. Il va trouver Teucer, Léïte, le héros Pénélee, Thoas, Déïpyre, Mérion et Antiloque, nourris dans les hasards; et leur adresse rapidement ces paroles :

O honte ! ô fils de la Grèce, à la fleur de l'adolescence ! Si vous combattez, je n'en doute point, nos vaisseaux sont en sûreté; mais si vous vous dérobez aux périls, voici le jour ou nous serons exterminés par les Troyens. Ciel ! quel est le prodige inouï que j'aperçois, qui m'indigne, auquel je ne me serais jamais attendu ! Les Troyens s'approchent aujourd'hui de nos vaisseaux. Naguère, semblables à des cerfs tremblants, la proie des loups et des léopards, et qui, errant dans les forêts d'un pas timide, fuient les combats, ils n'osaient soutenir notre attaque impétueuse : maintenant, loin de leur ville, enhardis par la faiblesse du chef et plus encore par la nonchalance des Grecs qu'il a irrités, ils combattent devant nos vaisseaux; et le soldat, au lieu de les défendre, s'y laisse immoler. Mais s'il est vrai qu'Agamemnon ait abusé de sa puissance en traitant avec ignominie le valeureux Achille, nous est-il permis d'abandonner le combat ? Hâtons-nous d'effacer cette honte; les âmes généreuses corrigent promptement nos erreurs. Vous ne pouvez sans opprobre renoncer à votre gloire, vous tous les plus vaillants de l'armée. Je ne me courrouce point contre le lâche qui fuit le péril; mais je suis enflammé d'indignation contre vous jusqu'au fond de l'âme. O guerriers amollis ! vous allez par cette indolence aggraver le poids accablant de vos disgrâces. Que chacun réveille en soi les sentiments de l'honneur et de la honte. Il se livre le plus terrible combat : Hector attaque vos navires; plein d'un courage féroce, il a forcé les portes et leurs énormes barrières.

Ainsi Neptune enflamme les Grecs. On voit se rallier autour des deux Ajax leurs phalanges intrépides, dont l'ordre eût étonné et Mars, et Pallas qui excite les peuples aux combats. Les plus vaillants, placés à la tête de la cohorte, attendent les Troyens et le redoutable Hector : les javelots soutiennent les javelots, les boucliers appuient les boucliers, les casques joignent les casques, le soldat touche le soldat, et sur les cônes radieux et menaçants se confondent les aigrettes flottantes, tant ils ont serré leurs rangs.

Ils marchent à l'ennemi, balançant leurs javelots d'une main hardie, et brûlant de combattre. Mais les Troyens

nombreux commencent la charge, précédés d'Hector volant à l'attaque. Tel qu'un roc funeste dans sa chute, qui, arraché, par un torrent enflé de longues pluies, du sommet sourcilleux d'une montagne, descend à bords élevés, fait retentir sous lui la forêt, et roule incessamment jusque dans la plaine, où il s'arrête malgré sa course précipitée : tel Hector, semant toujours le carnage, menaçait de parvenir sans obstacle jusques aux tentes et aux vaisseaux qui bordent la mer, lorsque, tombant sur ces phalanges serrées, il s'arrête au milieu de ce choc, et se consume, pour les rompre, en vains efforts. Les Grecs, le frappant de leurs glaives et de leurs javelots, le repoussent loin de leurs cohortes. Il recule assailli de toutes parts; et adressant aux siens une voix terrible : Troyens, s'écrie-t-il, guerriers de Lycie, et vous nés pour braver l'ennemi, Dardaniens, soyez inébranlables : quelque serré que soit le carré formidable de ces légions, elles ne soutiendront pas longtemps mon attaque; elles seront mises en fuite par cette lance, s'il est vrai que le plus puissant des dieux, l'époux tonnant de Junon, m'excite au combat.

Ce discours provoque leur ardeur guerrière. Parmi eux le fils de Priam, Déiphobe, poussé par le désir de la gloire, sort des rangs, tenant devant lui son bouclier, à l'ombre duquel il s'avance d'un pas agile. Méridon dirige contre lui sa pique, frappe le bouclier, peau luisante des taureaux; mais, loin de le percer, la longue pique se rompt près du fer. Déiphobe, redoutant l'arme d'un tel adversaire, tenait son bouclier éloigné de son sein. Méridon rentre dans sa troupe, outré de se voir privé à la fois et de la victoire, et de sa pique qu'il a brisée, et il court le long des vaisseaux chercher dans sa tente un javelot plus formidable.

Pendant on combat, et des cris épouvantables s'élèvent dans les airs. Teucer, digne fils de Télamon, triomphe du vaillant Imbrius issu de Mentor, possesseur de riches haras. Ce guerrier, avant l'arrivée des Grecs, habitait Pédase avec Médésicaste son épouse, née des amours de Priam : mais, dès que leurs rapides vaisseaux parurent devant Troie, il y vola pour la défendre; et s'y distinguant par sa valeur, il demeurait dans le palais du roi, qui le chérissait comme ses propres fils. Teucer lui plonge son javelot sous l'oreille, le retire : le guerrier tombe. Ainsi qu'un jeune frêne, sur le sommet d'une montagne qui domine sur l'horizon, est abattu par l'acier tranchant, et penche vers la terre son tendre feuillage; tel Imbrius est renversé avec ses riches armes, qui rendent un son terrible. Teucer accourait, impatient de s'en emparer, lorsqu'Hector lance son javelot contre le guerrier ardent, qui, l'ayant aperçu, se détourne et l'évite :

le javelot perce le sein d'Amphimaque, qui, né de Ctéate et petit-fils d'Actor, courait aux combats; il tombe couvert de ses armes retentissantes. Hector volait pour ravir le casque aux tempes du magnanime Amphimaque; mais, au milieu de ce vol impétueux, Ajax, à son tour, lui lance sa pique: il ne peut blesser le héros, garanti par son armure, hérissé de l'airain formidable; la pique frappe le globe du bouclier, et repousse avec force Hector, qui abandonne les deux cadavres. Alors ils sont enlevés par les Grecs: Stichius et Ménésthée, chefs des Athéniens, se rendent, avec le corps d'Amphimaque, vers leurs troupes; et les deux Ajax, pleins d'intrépidité, s'emparent d'Imbrius, semblables à deux lions, qui, arrachant une biche à la dent aiguë d'une meute furieuse, courent à travers les épaisses bruyères, le portant loin de terre dans leur gueule cruelle: ainsi ces guerriers, élevant le corps de leur ennemi, l'emportent, le dépouillent de son armure, et le fils d'Ollée lui sépare la tête du cou encore tendre. Courroucé du trépas d'Amphimaque, il la jette comme un globe roulant au milieu des Troyens; elle tombe dans la poussière aux pieds d'Hector.

Le dieu des mers, irrité qu'Amphimaque, descendu de lui, ait péri dans le feu du combat, court le long des tentes exciter les Grecs au carnage, résolu de faire ruisseler le sang des Troyens. Il rencontre le brave Idoménée qui venait de quitter un ami atteint d'une blessure dangereuse, et emporté hors de la mêlée par ses compagnons; le roi de Crète l'avait remis aux soins des enfants d'Esculape, et il sortait de sa tente d'un pas rapide, désirant aller encore à la rencontre des périls. Neptune ayant pris les traits et la voix du fils d'Andrémon, Thoas, qui régnait dans l'Étolie sur tout le territoire de Pleurone et sur les murs élevés de Calydon, et que l'on révère comme une divinité, lui parle en ces mots: Idoménée, chef des Crétois, que sont enfin devenues les menaces que les Grecs adressaient si hautement aux Troyens?

O Thoas, répondit Idoménée, autant que je puis connaître, aucun de nous en ce jour n'est coupable; nos cœurs ne sont ni glacés par la crainte, ni amollis par l'indolence; personne, parmi nous, ne cherche à dérober sa tête au trépas: mais le fils terrible de Saturne voit avec une satisfaction cruelle les Grecs ensevelis sans gloire, loin de leur patrie, sur ces bords. Thoas, toi qui montrais auparavant un courage si ferme, toi qui sans cesse exhortais ceux dont tu voyais le zèle se ralentir, ne laisse pas, en ce danger pressant, éteindre ton ardeur, et cours animer chacun de nos combattants.

Idoménée, repartit Neptune, si dans ce jour quelqu'un abandonne le combat par lâcheté, puisse-t-il ne revenir

jamais d'Ilion, et servir de pâture et de jouet aux animaux sur ce rivage ! Va prendre tes meilleures armes, et viens promptement me rejoindre ; concertons nos desseins : si tu associes ta valeur à la mienne, peut-être serons-nous de quelque secours à nos troupes. Les efforts réunis, même des moins braves, ont de puissants effets : et nous, nous avons toujours affronté les plus vaillants adversaires.

En disant ces mots, le dieu se replonge au milieu des combattants. Idoménée, arrivé dans sa tente, revêt sa formidable armure, et se précipite sur les pas de Neptune, semblable à la foudre que le fils de Saturne lance de l'Olympe en feu, signe effrayant qui trace de longs sillons de lumière ; ainsi l'airain dont ce chef est couvert brillait dans sa course rapide.

Idoménée n'était pas éloigné de sa tente lorsqu'il rencontra son fidèle Mérion qui venait y chercher une lance : Fils de Molus, dit-il, toi qui voles toujours aux périls, toi le plus cher de mes amis, pourquoi abandonnes-tu l'ardente mêlée ? serais-tu blessé ? porterais-tu encore le trait douloureux dans la plaie ? ou viendrais-tu me donner quelque avis ? Tu le vois, je n'aspire pas à me reposer, mais à combattre.

Chef des braves Crétois, répondit Mérion, je vais dans ta tente prendre une lance, s'il t'en reste encore. J'ai brisé la mienne contre le bouclier de l'audacieux Déiphobe.

Va, repartit le roi, tu trouveras dans ma tente vingt lances troyennes qui décorent la cloison, dépouilles de ceux que j'ai immolés. Car je combats toujours l'ennemi de près ; aussi possédé-je un grand nombre de javelots, de boucliers, de casques, et de cuirasses éclatantes.

J'ai comme toi dans ma tente, reprit Mérion, un grand nombre de dépouilles troyennes ; mais elle est trop éloignée pour y chercher un javelot. Je ne crois pas avoir oublié non plus les leçons de la valeur, et l'on me voit toujours au premier rang dans les champs glorieux où s'allume la fureur martiale. Je puis, en suivant cette ardeur, échapper aux regards des autres Grecs ; tu dois la connaître.

Je sais quelle est ta valeur, répond Idoménée : pourquoi me tenir ce discours ? C'est dans une embuscade que le courage se montre dans tout son lustre, et qu'on distingue d'abord la bravoure de la timidité : le lâche y change à tout moment de couleur, il ne peut rester debout ni tranquille, ses genoux s'affaissent ; incliné sur ses pieds, et la mort devant les yeux, son cœur palpite avec force et ses dents s'entrechoquent : le vaillant, depuis qu'il s'est déterminé à occuper ce poste, conserve la même couleur ressent peu de trouble, et ne peut attendre l'instant de se jeter dans l'ar-

dente mêlée. Si nous tous qui avons le plus de bravoure, nous étions choisis pour une telle entreprise, aucun de nous ne t'accuserait de manquer d'audace. Que tu sois atteint d'un trait ennemi, il ne te frappera pas le dos, mais le sein, et il te rencontrera lorsque tu t'élançeras aux premières lignes des combattants. Mais de peur d'encourir le blâme, ne prolongeons point de semblables discours, ainsi que des hommes vains : cours dans ma tente t'armer d'une forte lance.

Mérion vole dans la tente, saisit un javelot, et, brûlant d'ardeur, a rejoint Idoménée. Comme le dieu de la guerre marche au combat, accompagné de son rejeton la Terreur, qui, animée de force et d'audace, épouvante l'âme la plus intrépide ; armés, ils accourent du fond de la Thrace contre les peuples d'Éphyre ou contre les magnanimes Phlégyens<sup>1</sup> ; implorés par les deux partis, ils n'accorderont qu'à l'un d'entre eux la victoire : tels Idoménée et Mérion, chefs des cohortes, marchent au combat couverts de l'airain flamboyant.

Mérion prenant la parole : Fils de Deucalion, dit-il, de quel côté veux-tu pénétrer dans la mêlée ? soutiendrons-nous l'aile droite ou le centre, ou l'aile gauche des combattants, car c'est là surtout que les Grecs ont le plus pressant besoin de notre secours.

D'autres guerriers, répondit Idoménée, défendent le centre ; les deux Ajax, et Teucer, le plus adroit des Grecs à lancer la flèche, exercé aussi à combattre de près. Quelle que soit la vaillance d'Hector, ils sauront lui résister ; dût-il tomber sur eux avec toute sa furie, il lui sera difficile de triompher de leur courage et d'embraser les vaisseaux, à moins que Jupiter lui-même n'y jette une torche ardente. Ajax, né de Télamon, ne cédera point la victoire à un mortel nourri du fruit de Cérès, pénétrable aux coups de l'airain et succombant au choc de pierres énormes ; dans les combats de pied ferme, il ne reculerait pas même devant le terrible Achille, inférieur à lui dans l'impétuosité de la poursuite. Marchons donc vers l'aile gauche, et sachons si quelque guerrier triomphera de nous, ou s'il nous couronnera de gloire.

Il dit, et Mérion porte ses pas où son chef lui ordonne de le suivre. A peine les Troyens ont-ils vu Idoménée, semblable à la flamme, et à côté de lui son écuyer chargé d'armes redoutables, que, s'exhortant les uns les autres, ils s'avancent et réunissent contre eux tous leurs efforts : les deux partis se mêlent, et le combat est quelque temps en

1. Peuples de Thessalie.

équilibre près des navires. Ainsi que, dans ces jours brûlants où les routes sont couvertes d'un sable aride, des tourbillons se confondent avec des sifflements aigus, élèvent et arrêtent dans les airs un nuage immense de poussière ; ainsi fondent à la fois l'un sur l'autre ces combattants enflammés du désir de s'immoler dans la mêlée. Le champ meurtrier de la bataille est hérissé de longs javelots qu'ils ont enfoncés dans le sein de leurs ennemis ; l'œil ne peut soutenir l'éclat des flammes qui jaillissent des casques polis, des cuirasses et des boucliers de ces guerriers qui s'entre-choquent. Celui qui verrait sans trouble ce formidable combat aurait l'âme la plus intrépide.

Les deux fils puissants de Saturne, divisés d'intérêt, ont allumé dans le cœur de ces héros cette rage fatale. D'un côté, Jupiter favorise Hector et les Troyens ; non qu'il veuille perdre entièrement les Grecs devant Ilion, mais pour honorer avec éclat Thétis et son magnanime fils. De l'autre, Neptune, sorti discrètement des ondes écumeuses, enflamme les Grecs par sa présence, touché de leur défaite, et saisi d'indignation contre le maître des dieux. Quoique leur origine soit la même, Jupiter à vu le premier le jour ; sa science est plus vaste et plus profonde. Aussi Neptune n'ose-t-il secourir ouvertement les Grecs ; mais il les encourage sous une forme mortelle. Ces dieux tirent tour à tour à eux la chaîne funeste de la discorde et des combats, dont ils ont environné les deux peuples, chaîne qu'on ne peut ni détacher, ni rompre, et qui fut la perte d'une foule de guerriers.

Idoménée, à demi blanchi par les ans, exhorte les Grecs, et s'élançant au milieu des Troyens, les met en fuite, et ravit le jour au fier Othryonée, qui, attiré par le bruit de cette guerre, était nouvellement venu de Cabésus dans Ilion. Il avait demandé à Priam Cassandre, la plus belle de ses filles. Au lieu d'offrir les dons accoutumés, il s'était engagé à l'entreprise pénible de repousser les Grecs loin des bords de Troie ; et le vieillard lui avait promis de contenter ses vœux. Animé par cette promesse, il combattait, lorsque le javelot d'Idoménée frappe le guerrier marchant d'un pas superbe, et s'enfonce à travers sa forte cuirasse au milieu des entrailles. Il tombe avec un bruit terrible, et le vainqueur lui, fait entendre cette raillerie amère : Othryonée, je te déclare le premier des mortels, si tu remplis tous les engagements que tu as pris avec Priam, qui, de son côté, t'a promis sa fille. Nous formerons, si tu le veux, un même accord, et nous te donnerons la plus belle des filles d'Atride, que nous ferons venir d'Argos pour t'épouser, si tu nous aides à détruire les remparts d'Ilion. Suis-nous, pour que

nous dressions dans notre camp les conditions de cette alliance : nous nous piquons aussi d'être des pères généreux. Il dit, et entraînait le corps d'Othryonée à travers les combattants.

Voulant le venger, Asius s'avance à la tête de son char ; son écuyer était attentif à le conduire sur ses pas, et les coursiers ardents soufflaient à ses épaules. Plein de fureur, il est près de frapper Idoménée, qui le prévient, et lui portant son javelot sous le menton, l'enfonce dans la gorge. Asius tombe comme un chêne, ou un peuplier, ou un pin superbe, que des artisans, sur le sommet d'une montagne, abattent de leurs haches tranchantes, pour former un navire ; tel ce guerrier est étendu devant son char, grinçant des dents, pressant de ses mains la poussière ensanglantée. Son écuyer éperdu ne peut plus rappeler son courage, n'ose pas même tourner ses coursiers pour échapper à l'ennemi, lorsqu'Antiloque le perce de sa pique à travers la cuirasse d'airain qui ne peut le garantir de la mort ; il roule du beau char en expirant ; et le fils du magnanime Nestor conduit les coursiers au milieu des phalanges grecques.

Irrité de la mort d'Asius, Déiphobe s'avance vers Idoménée, et lance son javelot. Idoménée, l'ayant aperçu, évite le coup, se baisse et se courbe derrière son vaste et solide bouclier qui retentit effleuré par l'airain rapide. Déiphobe ne l'a pas fait voler en vain de sa main guerrière : il frappe le roi Hypsénor, fils d'Hippase, et lui perçant le foie, le renverse au même instant. Asius, s'écria Déiphobe d'une voix triomphante, n'est pas couché parmi les morts sans être vengé ; en descendant aux portes redoutables et éternelles des enfers, il se réjouira d'être accompagné d'une telle ombre.

A ce discours les Grecs sont frappés de consternation ; le brave Antiloque surtout est ému jusqu'au fond de l'âme. Mais, quelle que soit sa douleur, il n'abandonne pas le corps de son ami : il accourt, et le couvre de son bouclier, tandis que deux des plus chers compagnons d'Hypsénor, Mécistée, fils d'Echius, et le noble Alastor, le portent vers sa tente en poussant des gémissements lugubres.

Cependant Idoménée ne laissait pas ralentir son courage ; il désirait toujours ou d'environner quelqu'un des Troyens de la sombre nuit du trépas, ou de faire retentir la terre de sa propre chute, pourvu qu'il sauvât les Grecs de leur ruine. Il marche contre le héros Alcatouïs, fils chéri d'Æsyète que favorisa Jupiter. Gendre d'Anchise, il avait épousé l'aînée de ses filles, Hippodamie, qui, adorée de son père et de sa mère dans leur palais, surpassait toutes ses compagnes par sa prudence, par sa beauté, et par l'indus-

trie de ses mains, qualités qui lui donnèrent pour époux l'homme le plus illustre qu'eût Troie dans sa vaste enceinte. Neptune fait triompher Idoménée de ce guerrier, répand un nuage épais sur ses yeux perçants, et enchaîne ses membres pleins de grâce et de souplesse : Alcathoüs ne peut ni reculer ni s'incliner pour éviter le péril; immobile comme une colonne ou comme un arbre qui déploie un immense feuillage, il est frappé de la pique du roi de Crète à travers la cuirasse d'airain qui jusqu'alors l'avait garanti du trépas; maintenant, déchirée par le coup, elle rend un son rauque et sourd. Il tombe avec un bruit énorme, le fer plongé dans son cœur, qui, palpitant, fait trembler la pique jusqu'à ce qu'enfin elle ait perdu la furie de Mars dont elle était animée.

Alors Idoménée se glorifiant sans frein : Déiphobe, dit-il à haute voix, toi qui éclates en vaines bravades, ne conviendras-tu pas que c'est assez d'immoler trois victimes pour un seul guerrier? Approche, viens toi-même à ma rencontre, valeureux combattant : apprends que c'est la race de Jupiter qui signale ici mon courage. Il donna le jour à Minos, cet appui de la Crète, duquel descendit le fameux Deucalion qui me fit naître pour régner sur les peuples nombreux de cette île immense; et mes vaisseaux m'ont porté maintenant sur ces bords pour ta perte, pour celle de ton père et d'une foule de Troyens.

Il dit; et Déiphobe délibère s'il appellera l'un de ses plus intrépides compagnons, ou s'il tentera d'attaquer seul un tel combattant. Il se détermine à se rendre vers Enée, qu'il trouve derrière les rangs. Ce héros, célèbre par sa valeur, était toujours irrité contre Priam, qui ne l'honorait pas au gré de ses désirs. Enée, chef des Troyens, lui dit rapidement Déiphobe, s'il est des liens que tu respectes, apporte quelque secours à l'époux de ta sœur; suis-moi, n'abandonnons pas à l'ennemi les restes d'Alcathoüs, qui éleva ton enfance dans son palais : le javelot terrible d'Idoménée vient de l'immoler.

A ces mots Enée, vivement ému, marche contre le roi de Crète, et plein d'ardeur, ne songe plus qu'à combattre. Idoménée n'a point recours à la fuite comme un enfant timide; il reste à son poste de pied ferme, tel que sur une montagne un vieux sanglier, connaissant sa force, attend en un lieu désert la bruyante arrivée des chasseurs; son poil se hérissé sur son dos, ses yeux dardent des flammes, il aiguise ses défenses, impatient de repousser et les chasseurs et leur meute : ainsi Idoménée, sans reculer, voit le fils d'Anchise voler aux combats. Il appelle à haute voix les siens à son secours, arrêtant l'œil tour à tour sur Asca-